





2 parties en 1 vol.

[illegible]

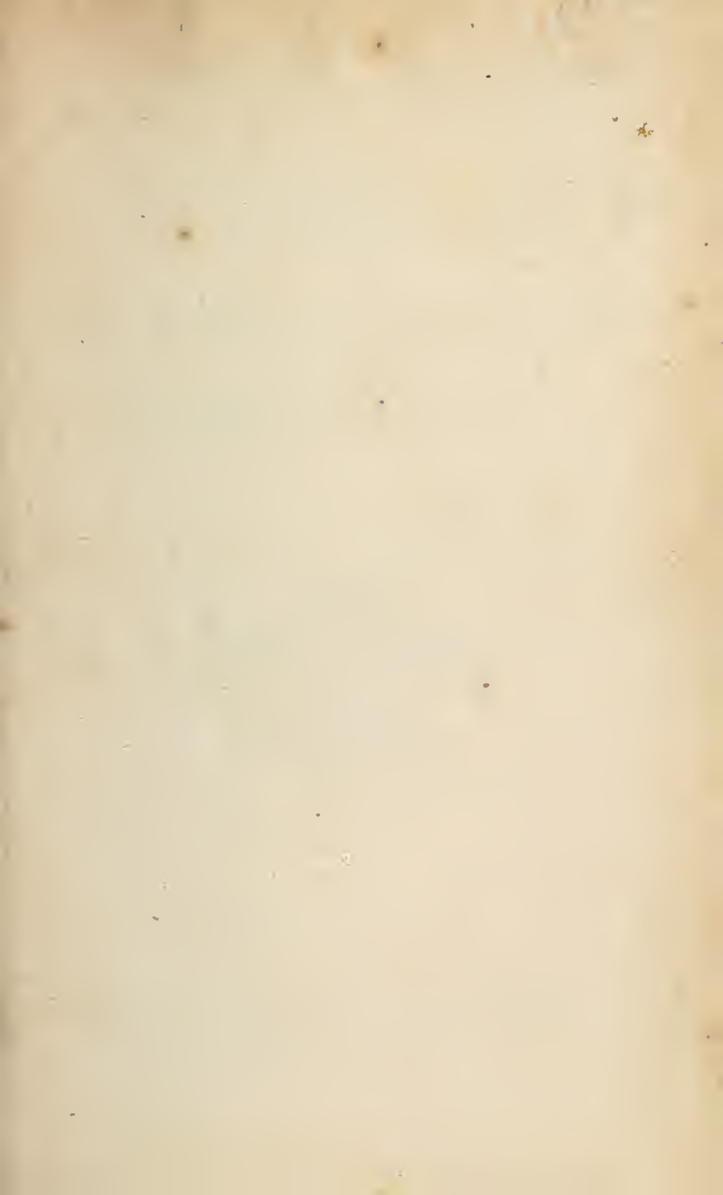
I xii + 344 p

II 2 fol + 171 p

Essai sur la chronologie 77 p

91

cal. [illegible]



LE MONDE,

SON ORIGINE,

ET SON ANTIQUITÉ.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

Eheu ! quam miserum est fieri metuendo senem!

Publ. Syrus.

PREFACE.

IGNORER *ce qui s'est passé avant nous, disoit un Ancien (a), c'est être toujours enfant: j'ajoute, qu'ignorer ce que nos Peres ont pensé avant nous, c'est mériter à peine le nom d'homme.*

L'Histoire des égaremens de l'Esprit humain est par cet endroit une des études les plus capables, non-seulement de piquer nôtre curiosité, mais même de satisfaire l'application de toute personne sage, revenue de ces agréables préjugés qui flattent le vulgaire, en faisant de l'homme une espece de Divinité. On n'y voit point, à la verité, comme dans l'Histoire politique des Nations, la magnificence des grands Rois, les ruses & la souplesse des Courtisans intéressés, l'adresse des Ministres habiles, l'ambition des Conquérans, l'inconstance des Peuples toujours crédules & inquiets, se signaler tour-à-tour par des monumens

(a) *Nescire quid anteà, quàm natus sis, acciderit, id est semper esse puerum.* Cic. Orat. N°. 120.

éternels, par des fêtes & des jeux, des négociations & des intrigues, des siéges & des batailles, des mouvemens & des révolutions qui causent la ruine ou l'élévation des Empires. Mais ce qui n'est ni moins intéressant pour nous, ni moins digne de nos réflexions, on y reconnoît les ténèbres de cette partie de nous-mêmes, que nous nous imaginons si éclairée; les égaremens de cette raison, qui nous paroit être un guide si sur & si fidele; les bornes étroites de ce génie, que nous croyons capable d'embrasser la vaste étendue de l'Univers; la foiblesse de ses connoissances, la multitude de ses erreurs, & le peu d'utilité que les hommes tirent tous les jours de ses lumieres. Par là on apprend à se connoître soi-même; & au lieu d'être tenté de se regarder comme un petit Dieu sur la terre, on commence à rentrer dans son néant, & à se convaincre qu'il n'y a de grand, c'est-à-dire, de sage, de sçavant, d'éclairé & de vraiment raisonnable, que l'Intelligence suprême qui nous a formés & qui nous gouverne.

D'autres avant l'Auteur que nous

donnons ici, ont entrepris de traiter cette matiere; & quelques-uns l'ont fait avec succès (a). Pour lui, semblable à ces Ecrivains timides ou réservés, qui sans se charger du poids embarassant d'une Histoire générale, se contentent de choisir dans un champ si fertile certains traits singuliers qu'ils s'appliquent à mettre dans tout leur jour, il a cru dans l'exécution de son dessein devoir se borner à un petit nombre de sujets; & il en a choisi deux qui lui ont paru le plus généralement intéressans, & le plus à notre portée. Dans ce dessein il entreprend ici de faire l'Histoire des opinions diverses, que la suite des siecles a enfantées sur le Monde & sur la nature de l'Ame.

Rien de plus curieux en effet & de plus utile, que de connoitre ce Monde que nous habitons; rien en même tems de plus né-

(a) Sans parler de nos Modernes, dont plusieurs pourroient être cités ici avec éloge, parmi les Anciens, Lactance a admirablement exécuté ce projet dans ses *Institutions divines*, où il prend à tâche de faire voir les erreurs de tous les Philosophes anciens, tant sur la Physique que sur la Morale.

cessaire & de plus intéressant pour nous, que de sçavoir si ayant commencé d'être, nous ne devons jamais finir. Mais peut-on se flatter que la raison humaine, aidée de ses seules lumieres, puisse jamais arriver à ces connoissances ? Nous ne sçaurions nous en instruire, que par la recherche de ce que l'on a pensé avant nous sur l'un & sur l'autre de ces articles, & c'est ce que l'Auteur se propose d'examiner dans les deux parties de cet Ouvrage. Il explique dans la premiere, quels ont été les sentimens des Anciens sur l'origine, la formation & l'antiquité de cet Univers, sur la cause qui en a été le principe, sur son commencement & sur sa fin; il nous apprend dans la seconde ce que ces mêmes Anciens ont pensé de ta nature de notre Ame, de son immortalité, & de son état après la mort. Cette exposition du dessein de l'Auteur suffit pour faire connoître, qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans ces deux Traités des systêmes suivis & raisonnés, fondés sur des principes certains, des preuves convainquantes & des conséquences

nécessaires. Il y traite, à la verité, sa matiere avec une érudition peu commune; il y fait passer en revûe sous nos yeux tout ce que l'Antiquité a jamais écrit sur les deux objets qu'il s'est proposé d'éclaircir; du reste on s'apperçoit sans peine, qu'il a pris à tâche d'épargner aux Lecteurs jusqu'aux réflexions qui ne naissoient pas naturellement de son sujet: il oublie, du moins rarement, sa qualité d'Historien, pour jouer le personnage de Théologien ou de Philosophe.

Il est vrai que dans le premier Traité l'Auteur donne à entendre assez clairement que, selon lui, le Monde est beaucoup plus ancien, que nos Chronologistes ne le prétendent. Il semble même vouloir insinuer qu'il est éternel; & on est obligé de convenir, qu'on trouve dans cet Ouvrage plusieurs difficultés, qui ne paroissent y avoir été répandues qu'à dessein d'étayer ce faux systême. On croit avoir répondu à ces difficultés d'une maniere assez solide dans la Note qui termine ce premier Traité: on ose se flatter, qu'il n'y a point de personne sage, qui en

la lisant, ne demeure convaincue du peu de fondement de cette opinion insensée. D'ailleurs nous ne manquons point d'excellentes plumes, qui en ont suffisamment démontré l'absurdité. Cependant parce que ce système de l'éternité du monde a encore aujourd'hui beaucoup de partisans parmi nous, & que de la lecture de tout ce premier Traité il semble résulter, que le Monde est au moins beaucoup plus ancien, que Moïse ne paroît l'indiquer dans la Genese, on a crû devoir examiner en particulier ce qui regarde ces deux articles. C'est ce qui a produit l'Essai sur la Chronologie *qui se trouve à la suite de la seconde partie de cet Ouvrage. On y traite d'abord la question de l'éternité du Monde: delà on passe à celle de son antiquité; & si l'on ne peut parvenir à la fixer, on croit que ce que l'on en a dit pourra servir du moins à instruire les Lecteurs du peu de fond qu'ils doivent faire sur les calculs des Chronologistes, & à les convaincre de la foiblesse de leurs efforts, ainsi que de l'inutilité de leurs recherches.*

A l'égard de la question de l'immortalité de l'Ame, qui fait le sujet du second Traité, c'est envain que pour soutenir leur erreur, ceux qui nient cette immortalité prétendroient s'appuyer de ce que l'Auteur en dit dans cette seconde Partie. Que les Anciens n'ayent eu, si l'on veut, aucune idée de la spiritualité de cette substance qui nous anime; que parmi eux quelques-uns ayent douté de son immortalité; que d'autres l'ayent niée absolument, ou s'en soient mocqués: qu'en peut-on conclure, sinon que les Anciens, comme les Modernes, ont mal raisonné, & se sont trompés? Y a t'il en cela quelque chose de fort surprenant? Ils étoient hommes comme nous; & par dessus cela, livrés à eux-mêmes & à leurs passions, ils avoient le malheur de n'être point éclairés des lumieres divines de la révélation qui nous guident. Doit-on être étonné, que dans cet état ils ayent donné dans les erreurs & dans les travers les plus étrangers? Les Anciens ont nié la spiritualité & l'immortalité de l'Ame; je le veux, quoique cela ne soit pas exactement vrai, comme on le verra par

la lecture de l'Ouvrage. Mais ces mêmes Anciens n'ont-ils pas eu les opinions les plus ridicules au sujet du Monde & de son Auteur? N'ont-ils pas eu de la divinité les idées les plus folles, les plus basses & les plus puériles (a)? En les lisant, n'est-on pas obligé de convenir de la vérité de ce que disoit un d'entr'eux au sujet des Philosophes qui l'avoient précédé, qu'il n'y a point d'extravagance, point d'absurdité, qu'ils n'ayent été capables d'imaginer & d'écrire (b)?

On dira peut-être, qu'il ne s'agit pas seulement ici de ce que les Anciens ont pensé sur ce sujet; que l'Auteur ne se borne pas dans ce Traité à rapporter simplement ce qu'ils ont pensé à cet égard; & que sous prétexte d'exposer leurs sentimens, il s'attache à détruire les plus fortes preuves, que les Philosophes Chrétiens ayent apportées de l'immortalité & de la spiritualité de l'Ame: J'en conviens; & à Dieu ne

(a) Voyez Cicéron, dans ses Livres de la Nature des Dieux.

(b) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cic. de divinat. lib. 2.

plaiſe que je veuille me faire ici l'apologiſte de ſes intentions & de ſes idées! Du reſte, s'il a bien ou mal réuſſi, je laiſſe aux Lecteurs le ſoin d'en décider. Je les prie ſeulement d'obſerver, que Deſcartes convient (a) lui-même, qu'à ne conſulter que la raiſon, nous pouvons bien avoir de grandes eſperances de notre immortalité, mais non pas aucune aſſurance. Delà je conclus, que tant qu'au lieu d'une Religion toute divine, on voudra nous faire une religion toute raiſonnable, c'eſt-à-dire purement humaine; tant qu'à la révélation qui ne peut faillir, les hommes entreprendront de ſubſtituer les lumieres d'une raiſon foible & trompeuſe; il doit être toujours permis de les attaquer avec les mêmes armes. Si l'on eſt vaincu, à la bonne heure; ſi au contraire dans ce

(a) „ Pour ce qui eſt de l'état de l'ame après cette vie, j'en ai bien moins de connoiſſance que M. „Digby: car laiſſant à part ce que la Foi nous „ enſeigne, je confeſſe que par la ſeule raiſon naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de flatteuſes „ eſperances, mais non point aucune aſſurance, *Deſcartes*, *Lettre à la Princeſſe Elizabeth.*

combat on vient à réussir, le succès même ne doit servir qu'à nous rendre la Religion plus aimable & plus respectable, puisqu'elle seule peut nous assurer cette immortalité si flatteuse à laquelle nous aspirons, pour laquelle un sentiment intérieur semble nous dire que nous sommes nés, dont sans elle nous n'aurions aucune certitude.



DU MONDE,

DE SON ORIGINE,

ET

DE SON ANTIQUITÉ.

L'Homme Citoyen de l'Univers habite un lieu qu'il ne connoît point. C'eſt en vain que s'élevant au-deſſus de la Terre qui l'a produit, il parcourt l'immenſité des Cieux, pour mieux obſerver la ſtructure du monde; en vain ſe bornant à un objet moins vaſte, il tâche de découvrir ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux: les conjectures vraiſemblables qu'il forme, peuvent quelquefois paroître à ſon foible eſprit des vé-

rités certaines & constantes qui flattent son impuissante curiosité ; la nature peut dans certains momens lui laisser croire qu'il a pénetré dans ses mysteres, & qu'il a découvert quelques-uns de ses secrets ressorts : elle est cependant couverte & enveloppée pour nous d'épaisses ténebres. Il n'y a pas d'esprit humain, quelque pénétrant qu'on le suppose, qui puisse découvrir la cause de tout ce qui se passe dans les Cieux & sur la Terre : nous ne connoissons pas même nos propres corps, ni la moindre des choses qui les environnent (*a*).

Après un tel aveu de l'ignorance humaine, il est aisé de comprendre que nous n'avons d'autre dessein dans cet Ouvrage, que de rapporter d'une maniere

(a) *Latent ista omnia crassis occultata & circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit. Corpora nostra non novimus ; quæ sint situs partium, quam vim quæque habeat ignoramus.* Cicero, Acad. Quæst. Lib. 4.

purement historique ce qu'on a pensé avant nous sur la formation du Monde & sur l'origine des Hommes. Il ne nous appartient point de décider sur des questions si obscures & si impénétrables : nous laissons la nature dans les ténebres où il lui a plû de s'envelopper ; & nous disons de tout ce qui regarde l'Univers en général ce que Lucain a dit en particulier du flux & du reflux de la Mer : » O toi, qui que tu sois, qui causes ces » mouvemens si fréquens & si merveil» leux, demeure dans l'obscurité où les » Dieux t'ont caché « (a).

Voici l'ordre que nous nous sommes proposés d'observer dans ce Traité. Nous exposerons d'abord l'idée que les Anciens se sont formée du systême général

(a) Tu, quæcumque moves tam crebros Causa meatus,
Ut Superi voluere, late . . . . *Lucan. Bel. Civ. Lib.* 1.

du Monde. Nous rapporterons ensuite leurs opinions sur son origine, & sur la fin qu'il doit avoir. De-là nous passerons à ce qui regarde la Terre en particulier : nous ferons voir ce que les Anciens en ont pensé ; nous donnerons une idée de leur Géographie, & nous parlerons des révolutions ausquelles ils ont crû la Terre sujette. Nous dirons aussi en passant quels ont été leurs sentimens sur la nature de l'Ame humaine ; & nous verrons enfin ce qu'ils ont crû sur l'origine des hommes & des animaux qui habitent la Terre.

CHAPITRE I.

Idée que les Anciens se sont formée du systême général du Monde.

LEs hommes ont joui long-tems de la lumiere du Soleil, sans faire aucuns raisonnemens sur la nature de cet Astre qui les éclairoit. Ils ont vû pendant une assez

longue ſuite d'années les Etoiles ſe lever & ſe coucher au-deſſus de leurs têtes, ſans être touchés du déſir de les obſerver. Soit qu'on les ſuppoſe nouvellement formés avec la terre qui les nourriſſoit, ſoit qu'on les conſidere comme réduits à un petit nombre par la deſtruction de leurs ſemblables, dans ces premiers tems, où ſelon l'expreſſion de Cicéron (*a*), ils erroient dans les campagnes, & vivoient à la maniere des bêtes, occupés des beſoins preſſans de la vie, ils ne ſongeoient ſans doute qu'à la conſerver. Sans ſe ſoucier de connoître l'étenduë de la Terre, ils ne s'intéreſſoient qu'au ſeul canton qui

(a) *Quis enim veſtrûm ignorat, ita naturam rerum tuliſſe, ut quodam tempore homines fuſi per agros ac diſperſi vagarentur?* Cic. *pro Sext.*
Cette penſée ſemble tirée de ces vers d'un ancien Poëte cité par Stobée, Tit. 11. περὶ χρόνου:

> Fuit profectò tempus, humanum genus
> Cùm belluarum more vitam degeret,
> Lucos carentes Solis, execi colens
> Aut montis antrum.

fourniſſoit le néceſſaire à leur ſubſiſtance, & ſe mettoient peu en peine du cours des Aſtres. Ils ne levoient les yeux au Ciel, que pour en recevoir la chaleur & la roſée; la néceſſité ſeule attiroit toute leur attention & tous leurs ſoins : ou ſi elle leur donnoit quelque relâche, ils employoient vrai-ſemblablement leur loiſir à ſe procurer des plaiſirs plus ſenſibles, que ceux d'une connoiſſance ſtérile de la figure de la Terre, & du mouvement des Cieux.

Il n'eſt pas aiſé de fixer précifément le tems auquel les hommes ont commencé de s'appliquer aux ſciences, qui regardent la ſtructure de l'Univers. Mais quand on fait attention, d'un côté aux bornes de l'eſprit humain, & ſur-tout à la ſimplicité de ces premiers habitans de la Terre, qui, ſelon l'expreſſion d'un ancien Poëte (*a*), étoient dans la crainte

(a) Theognis.

que le Ciel ne tombât ſur eux, de l'autre, au progrès que les Egyptiens & les Chaldéens avoient déjà fait dans l'Aſtronomie il y a plus de quatre mille ans, on eſt aiſément convaincu, que les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes ne pouvoient être que le fruit d'une obſervation aſſiduë & réitérée de bien des ſiecles.

Les Egyptiens ſont les premiers peuples policés de cette partie du globe de la Terre, dont nos Hiſtoires faſſent mention. Comme ils habitoient un pays découvert, ſous un Ciel toujours pur & ſerein, & qu'ils jouiſſoient des avantages que donne la ſocieté, c'eſt-à-dire, d'un profond loiſir, ils s'adonnerent de bonne heure à l'obſervation des Aſtres (*a*). Les Chaldéens s'y appliquerent auſſi par

(a) *Ut enim Ægiptii in camporum patentium æquoribus habitantes, cùm ex terrâ nihil emineret, quod contemplationi cœli officere poſſet, omnem curam in ſyderum cognitione poſuerunt, &c.* Cic. de Divin. Lib. 1.

la même raison. Diodore de Sicile attribue aux Astronomes d'Egypte une connoissance plus étendue. Il assure (*a*) que non-seulement ils sçavoient prédire les éclypses, mais même qu'ils annonçoient les déluges & les tremblemens de terre, ainsi que les apparitions des Cometes. Ce sont les Egyptiens qui ont le mieux connu la longueur de l'année, qui chez eux fut toujours de douze mois (*b*), tandis que les autres peuples ne la composoient, les uns que de trois mois, comme les Arcadiens, les autres que de six, comme les Acarnaniens, d'autres de dix, comme les Romains: Numa y ajoûta Janvier & Février; mais l'année ne fut jamais bien réglée chez eux avant Auguste (*c*). D'au-

(a) *Accuratè verò & ab Ægyptiis traduntur ordo & astrorum motus, eorumque descriptio.... Sterilitatem prætereà, fructuum ubertatem.... terræ motuum atque inundationum tempora, cometarumque ortus prædicebant.* Diodor. Lib. 2.

(b) Hérodote, Liv. 2.

(c) *Ante Augustum Cæsarem incerto modo annum computabant, (Romani,) qui apud Arca-*

tres la compterent par jours, & la composerent de 354 seulement, comme les Athéniens & les autres Grecs, qui eurent des imitateurs. Ce sont les Egyptiens qui ont donné aux signes du Zodiaque, & aux autres Constellations, les noms qu'ils portent encore de nos jours (*a*). Ils ont fixé le nombre des jours de la semaine, ausquels ils ont donné les noms des sept Planettes; & l'ordre qu'ils ont observé dans le rang que gardent ces jours, mérite d'être rapporté. Cet ordre vient, de ce que nommant la premiere heure d'un jour du nom de Saturne, la seconde du nom de Jupiter, la troisiéme de Mars, la quatriéme du Soleil, la cinquiéme de Venus, la sixiéme de Mercure, & la septiéme de la Lune, qui est l'ordre apparent des Planettes, & continuant ainsi pendant les vingt-quatre heu-

das tribus mensibus terminabatur, apud Acarnanas sex. Solin. cap. 1. V. Macrob. *Saturnal. Lib.* 1. *Cap.* 12.

(*a*) Hérodote, *Liv.* 2.

res, il arrivera que la premiere heure du jour suivant sera celle du Soleil, la premiere du jour d'après sera celle de la Lune, ensuite celle de Mars, & ainsi des autres, suivant l'arrangement que les jours de la semaine gardent entr'eux.

Les Chaldéens ne prétendoient point le céder aux Egyptiens dans la connoissance de l'Astronomie. L'extraordinaire & fabuleuse antiquité qu'ils donnoient à leurs observations, fait voir qu'ils se croyoient les plus anciens Astronomes de la terre. Ils assuroient que lorsqu'Alexandre passa en Asie, il y avoit déjà, selon Cicéron, quatre cens soixante & dix mille, & quatre cens trois mille ans, selon Diodore, qu'ils observoient les Astres (*a*). Simplicius nous apprend, que

(a) *Contemnamus etiam Babylonios, & eos qui ex Caucaso cœli signa servantes, numeris & motibus stellarum cursus persequuntur: condemnemus, inquam, hos, aut stultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui 470000 annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent.* Cic. de Divin. lib. 1.

le Philosophe Callisthene qui accompagnoit ce Prince, envoya à Aristote des observations justes & exactes au-dessus de dix-neuf cens trois ans, ce qui remonte à quelques années près du Déluge, & plus haut que la Tour de Babel. Cependant un Auteur célebre n'a pas laissé d'attribuer aux Chaldéens une erreur si grossiere, qu'on a peine à en croire capables des hommes adonnés à l'Astronomie depuis tant de siecles. Ils croyent, dit-il (*a*), que la Lune est lumineuse par elle-

Numerum annorum, quibus se hujusmodi astrorum doctrinæ vacasse affirmant, haud facilè quis crediderit. Nam 473000 annorum annumerant usque ad Alexandri ascensum, ex quo astrorum observationes à se cœptas dicunt. Diodor. lib. 3.

(a) *Sive illa* (Luna) *proprio, seu perpeti candore* (luceat,) *ut Chaldæi arbitrantur.* Apul. de Deo Socrat.

Lucrece qui a si bien écrit sur la nature des choses, n'a pas osé lui-même condamner l'opinion de ceux qui font la Lune lumineuse par elle-même; & sans décider sur le mérite des deux sentimens, il rapporte l'un & l'autre dans ces vers de son cinquiéme Livre :

même, & qu'elle ne reçoit point sa lumiere du Soleil. Nous dirons en passant, que les Juifs tenoient des Chaldéens le peu de connoissance qu'ils avoient de la science des Astres. C'est de-là qu'on trouve dans le premier Chapitre de la Genese la même opinion sur la lumiere de la Lune (*a*). Après tout il peut se faire qu'une erreur dont le faux est si aisé à appercevoir, ait été rejettée par les plus éclairés d'entre les Chaldéens, & qu'elle ait été seulement admise par ceux d'entr'eux, qui étoient les plus attachés aux anciens préjugés. Quoiqu'il en soit, les Grecs à qui, selon Hérodote (*b*), ces Peuples avoient enseigné l'Astronomie, ont beaucoup vanté leur capacité dans

Lunaque sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem.

(a) *Fecitque Deus duo Luminaria magna; luminare majus, ut præesset diei, & luminare minus, ut præesset nocti.* Gen. cap. 1. v. 16.

(b) Livre 2.

cette ſcience ; & les plus habiles d'entr'eux alloient ordinairement à Babylone auſſi-bien qu'en Egypte, pour s'y perfectionner.

L'attachement que les Chaldéens avoient pour l'Aſtronomie, les fit tomber dans la ſuite dans des opinions extravagantes. De l'obſervation du Ciel, ils paſſerent à un reſpect ſuperſtitieux pour les Aſtres. Ils prirent ces corps lumineux qui ſont ſi éloignés de la terre que nous habitons, pour la cauſe de tout ce qui arrive ici-bas. Ils regarderent le Ciel comme le Livre du Deſtin, dans lequel ſont écrits tous les événemens : en un mot ils inventerent l'Aſtrologie judiciaire (*a*), ſcience dont les principes ſont ridicules, & dont les hommes raiſonnables ont de tout temps reconnu la vanité. Il n'eſt pas de mon ſu-

(a) *Chaldæi .... diuturnâ obſervatione ſyderum ſcientiam putantur effeciſſe, ut prædici poſſet quid cuique eventurum, & quo quiſque fato natus eſſet.* Cic. de Divin. lib. 1.

jet d'entrer dans le détail de ces chimeres Chaldaïques ; mais je ne dois pas manquer de faire obſerver, que le nombre de ſept ſi recommandable dans l'Antiquité, ce nombre que les Juifs ont conſacré dans l'Hiſtoire de la Création du Monde, ainſi que dans leur Religion, eſt abſolument redevable du reſpect qu'on a eû pour lui, à cette ſuperſtition des Chaldéens ; qu'il ſe trouve pluſieurs fois dans les Cieux, comme parmi les Pleyades ; les Trions, & ſur-tout parmi les Planettes, ce qui le leur a toujours fait regarder comme un nombre myſtérieux, qui contenoit quelque choſe de Divin.

Il paroît que l'Aſtronomie fut connuë de bonne heure dans les pays voiſins de l'Egypte, tels que la Phénicie & la Libye. Les Phéniciens qui ont été les premiers à s'expoſer à la merci des flots (*a*), n'avoient point d'autre ſecours pour

(a) *Ipſa gens Phœnicum in magnâ gloriâ litterarum inventionis, & ſyderum, navaliumque*

ſe guider dans leurs navigations, que celui qu'ils tiroient de la connoiſſance des Aſtres, dont la poſition ſervoit de bouſſole à leurs Pilotes. Atlas, Roi de Libye, a toujours paſſé pour un grand Aſtronome, parce qu'il inventa la Sphere (*a*), & par-là donna lieu à la fable, qui le repréſentoit portant le Ciel ſur ſes épaules. Il inſtruiſit Hercule ſon hôte, lui découvrit l'uſage de cette Sphere qu'il avoit imaginée, lui apprit à en compoſer une ſemblable, & par-là fit encore dire, qu'il avoit partagé avec ce Héros le poids

ac bellicarum artium. Plin. lib. 5. cap. 13. & *Propert.* Eleg. lib. 2.

> Quæritis & cœlo Phœnicum inventa ſereno,
> Quæ ſit ſtella homini commoda, quæque mala.

(a) Pline ſemble être ici d'un autre ſentiment, lorſqu'il attribue l'invention de l'Aſtronomie à Atlas, & celle de la Sphere à Anaximandre. *Aſtrologiam Atlas* (invenit,) *Sphæram in ea Mileſius Anaximander. lib. 7. cap.* 57. mais cela eſt aiſé à concilier, ſi l'on fait attention, qu'on a ſouvent attribué l'invention des Arts à ceux qui les avoient ſeulement perfectionnés.

d'un fardeau, dont juſqu'alors lui ſeul avoit été chargé. De retour dans ſa patrie, Hercule communiqua aux Grecs les ſciences qu'il avoit acquiſes chez Atlas : ainſi ce fut de lui, que ces Peuples tinrent les premieres notions qu'ils eurent de l'Aſtronomie, long-temps peut-être avant qu'ils euſſent eû aucun commerce avec les Chaldéens.

Hérodote, Diodore & les autres Hiſtoriens qui ſe ſont le plus étendus ſur l'habileté des Egyptiens & des Chaldéens dans l'Aſtronomie, ne leur attribuent d'ailleurs aucune opinion plus particuliere ſur cette ſcience, que ce que nous en avons vû : ainſi il eſt très-vrai-ſemblable, que ces premiers Obſervateurs des Aſtres étoient ſur le Monde dans le ſyſtême le plus général. On peut donc croire qu'ils s'étoient formé de l'Univers cette premiere & naturelle idée, qui ſe préſente d'abord à l'eſprit, lorſqu'on veut juger

juger de ſa ſtructure par les yeux ſeuls, ſans appeller la raiſon au ſecours des ſens. On ſe figuroit alors le Monde comme un vaſte Globe, au-delà duquel on imaginoit un vuide ou un eſpace infini. La Terre immobile en occupoit le centre : les Planetes au nombre deſquelles on mettoit le Soleil, tournoient autour d'elle chacune dans ſon Ciel particulier; le Firmament qu'on regardoit comme une eſpece de calotte ſolide, où les Etoiles fixes étoient attachées comme des cloux, enveloppoit toute la machine, & faiſoit lui-même ſon tour avec une rapidité inconcevable. C'étoit-là ſans doute le ſentiment des Egyptiens & des Chaldéens. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que le célebre Eudoxe qui avoit demeuré long-tems en Egypte, & Ptolomée qui étoit d'Alexandrie, n'en ont point ſoutenu d'autre. Ce dernier ajoûta ſeulement au ſyſtême général, en ima-

ginant ſon premier Mobile & ſon Ciel criſtalin, leſquels étoient cenſés imprimer aux autres les mouvemens contraires qu'ils paroiſſent avoir, l'un d'Orient en Occident, l'autre d'Occident en Orient. Auſſi lorſque les Philoſophes Grecs s'aviſerent de raiſonner différemment ſur cette matiere, on regarda leurs opinions comme des nouveautés. Mais il eſt à propos d'examiner un peu plus au long leurs ſentimens ſur ce ſujet.

Les Egyptiens & les autres Peuples qui s'adonnerent à l'Aſtronomie, avant que les Grecs fuſſent inſtruits dans cette ſcience, avoient obſervé les Aſtres d'une maniere ſervile & méchanique; je veux dire, qu'ils s'étoient uniquement appliqués à connoître leur poſition & leur cours dans le Ciel, ſans raiſonner ſur ces corps lumineux, encore moins ſur la nature du Monde en général. Les Grecs plus Philoſophes qu'Aſtronomes joignant le rai-

ſonnement aux obſervations, & jugeant par ce qu'ils voyoient des choſes qui n'étoient point à la portée de leur vûe, oſerent les premiers penſer d'une maniere nouvelle & ſublime tout enſemble ſur la nature des Aſtres, & ſur la ſtructure de cet Univers. Il eſt vrai qu'ils ne convinrent point dans leurs ſyſtêmes ; chacun donnant l'eſſort à ſon imagination, ſe crut en droit d'en établir un différent des autres : cependant ils s'accordoient preſque tous à rejetter cette maniere baſſe & peu vrai-ſemblable, dont on avoit penſé avant eux ſur le Monde. Tel eſt l'avantage de l'eſprit Philoſophique : s'il ne conduit pas toujours à la vérité qu'on cherche, il déſabuſe au moins des anciennes erreurs.

Je ne doute point que grand nombre des Anciens n'ayent été long-tems dans la fauſſe opinion, qu'Apulée attribue aux Chaldéens, ſçavoir, que la Lune & les

autres Planetes ſont lumineuſes par elles-mèmes. Les Grecs ont été déſabuſés de cette erreur auſſi-tôt qu'ils ont eù des Philoſophes. Platon aſſuroit, que la Lune étoit un corps pierreux (*a*) ; & Pythagore avec ſes Diſciples diſoit qu'elle étoit terreſtre (*b*). Or ce ſont là deux des plus anciens Philoſophes qu'ayént eû les Grecs. Chacun ſçait l'action de Périclès (*c*), qui ſe trouvant ſur le point de s'embarquer pour une expédition, & voyant ſon Pilote effrayé d'une Eclypſe de Soleil qui étoit ſurvenuë, étendit ſon manteau devant les yeux de cet homme timide, en lui diſant : » Ce que je fais „ n'eſt différent de l'Eclypſe, qu'en ce » que le corps qui te cache le Soleil, eſt

(*a*) Πλάτων ἐκ πλείονος τῦ πυρώδυς. *Plut. de Placit. Phil. lib. 2. cap 25.*

(*b*) Οἱ Πυθαγόρειοι γεώδη φαίνεσθαι τὴν σελήνην. *Idem ibid. lib. 2. cap. 30.*

(*c*) *Idem, in vitâ Pericl.*

» plus grand que mon manteau. « Il eſt inutile de rapporter cent autres faits à peu près ſemblables, qu'on lit dans les Hiſtoriens ; il ſuffit de dire, qu'il ne reſtoit plus que le peuple parmi les Grecs, qui fût dans cette erreur groſſiere, de croire la Lune lumineuſe par elle-même.

Une des choſes qui révolte le plus la raiſon dans l'ancien ſyſtême, qu'on peut à juſte titre nommer le ſyſtême des ſens, c'eſt d'avoir placé la Terre au centre du Monde, & d'avoir fait tourner autour de ce petit corps, non-ſeulement les autres Planetes, dont pluſieurs ſont beaucoup plus grandes, mais même le Soleil & toutes les Etoiles fixes, dont la grandeur prodigieuſe ne peut aucunement entrer en comparaiſon avec celle de la Terre. Thalès avoit aiſément reconnu, que la Lune n'étoit point lumineuſe par elle-même (*a*) : Anaximandre ſon Diſciple

(a) Θαλῆς καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φω-

alla plus loin ; il conclut que la Terre recevant ſa lumiere du Soleil ainſi que les autres Planetes , tourne probablement comme elles autour de ce centre de nôtre tourbillon (*a*).

On ne ſçait pas trop ce que Pythagore a penſé ſur le mouvement de la Terre (*b*) ; mais au moins eſt-il ſûr que les Pythagoriciens reſtituerent au Soleil la place qui lui étoit naturellement dûe (*c*) auſſi-bien qu'aux autres Planetes , entre leſquelles il s'en faut beaucoup que

τίζεσθαι τὴν σελήνην. *Plut. de Placit. Philoſ. lib. 2. cap.* 28.

(*a*) C'eſt Theon de Smyrne qui fait honneur de cette invention à Anaximandre ; mais Diogene Laërce l'attribue à Philolaus , Diſciple de Pythagore.

(*b*) Si nous en croyons Diogene Laërce , *In vitâ Pythag.* il plaçoit la Terre au centre du Monde.

(*c*) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὸ μὲν πῦρ μέσον ; τοῦτο γὰρ εἶναι τοῦ παντὸς ἑστίαν. *Plut. de Placit. Phil. lib.* 3 *cap.* 11. & chap. 13. il ajoûte : Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ (τὴν γῆν.)

la Terre occupe le premier rang à tourner autour de cet Astre. Enfin quelques Philosophes ont été si indignés de l'injuste distinction qu'on avoit eûe pour la Terre, qu'ils sont tombés dans une autre extrémité également vicieuse. Nicetas de Syracuse prétendit, que non-seulement le Soleil étoit immobile, mais même toutes les Planetes, & que dans le systême du Monde il n'y avoit rien qui tournât, que la Terre seule (*a*).

Les réflexions assidûes produisent infailliblement de nouvelles découvertes. Après avoir reconnu que la Terre est une Planete absolument semblable aux autres, & qu'elle tourne comme elles autour du Soleil, une conséquence toute naturelle de ce principe est que les autres Planetes, qui ne paroissent en rien

(*a*) *Nicetas Syracusius cœlum, solem, lunam, stellas, supera denique omnia stare censet, neque præter terram rem ullam in mundo moveri* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

différentes de la Terre, & qui ont vraisemblablement comme elle des montagnes, des plaines & des mers, peuvent sans peine être habitées comme elle. Xénophanes ne s'en tint pas à la simple possibilité : il assura positivement que la Lune étoit une terre habitée (*a*). Anaxagore soutint la même chose (*b*). Lucien attribue ce sentiment à plusieurs Philosophes (*c*) ; & il paroît dans Platon, que de son tems il étoit assez commun. Si les Vers que Proclus rapporte comme d'Orphée, étoient véritablement de ce Poëte, il faudroit en conclure que cette opinion auroit une très-grande antiquité : car on y lit que la Lune contient des Montagnes, des Villes & des Châteaux.

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in lunâ, eamque esse terram multarum urbium & montium.* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

(*b*) *Dicebat* (Anaxagoras) *lunam habitacula in se habere, & colles, & valles.* Diogen. Laërt. in Anaxag.

(*c*) Lucian. *veræ Histor. lib.* 1.

Mais les Philoſophes non-ſeulement ſe ſont expliqués ſur la nature des Planetes ; ils nous ont encore appris ce qu'ils penſoient du Soleil & des Etoiles. Les Pythagoriciens regardoient le Soleil comme un feu placé au centre du Monde (*a*). Anaxagore en avoit une idée toute ſemblable. Ce même Anaxagore, ainſi qu'Anaximenes, aſſuroit que toutes les Etoiles étoient des portions d'air enflammé, qui avoient la figure d'un *Trochus* (*b*) : or un *Trochus* n'eſt autre choſe qu'une machine qui tourne ſur ſon propre centre, d'où l'on peut conclure qu'Anaxagore n'a pas été le ſeul à imaginer les tourbillons, qui ont rendu ſon nom ſi fameux dans l'Antiquité. Il en admettoit un dans la Terre, dont Socrate le raille

(*a*) V. page 22, Note (*c*)

(*b*) Ὁ τε Ἀναξίμανδρος συςήματα ἄτλα τοῦ ἀέρος ἔφη, τροχοειδῶς πεπιλημένα, πυρὸς ἔμπλεα εἶναι. *Theodoret. Serm. 4. de Mat. & Mundo,*

en mauvais Phyſicien. Non-ſeulement il en avoit introduit pour la Terre, mais encore pour tous les Aſtres. Voici dans quels termes Clement d'Alexandrie parle du ſyſtême de ce Philoſophe. » Il admet, » dit-il (*a*), certains tourbillons ridicu- » les, en faiſant ceſſer le concours de » l'Intelligence qui a formé le monde ; » ce qui n'eſt pas, ajoûte-t'il, conſerver » la dignité d'une cauſe différente. « Par-là il paroît qu'Anaxagore, ſes tourbillons une fois ſuppoſés, reconnoiſſoit que le Monde devoit ſubſiſter par lui-même, ſans que l'Intelligence qui l'avoit formé fût obligée de s'en mêler.

Il ne nous reſte plus qu'à faire voir ce que les Philoſophes ont penſé ſur l'Univers en général. Les uns ont aſſuré, qu'il n'y avoit qu'un Monde compoſé de tout ce que nous voyons ; les autres ont crû qu'on pouvoit en admettre pluſieurs.

(*a*) Clemens Alex. *Strom. lib.* 2. *cap.* 4.

Thalès, Pythagore, Anaxagore, Héraclite, Platon, Ariſtote, Zenon, ſont les plus illuſtres de ceux qui ont dit que le monde étoit unique (*a*). C'eſt pour cette raiſon que leurs Diſciples ont aſſuré, que le Monde étoit animé d'une ſeule ame, qu'ils appelloient l'ame univerſelle, dont les ames particulieres des animaux, de la Terre, des Planetes & des Etoiles n'étoient que des portions (*b*). Pour ſignifier l'accord & l'union de toutes les parties de l'Univers, d'où réſulte cet ordre par lequel il ſubſiſte, les Pythagoriciens s'exprimoient à leur ordinaire d'une maniere figurée. Ils diſoient que le Soleil, les Planetes & tout ce qui roule dans les Cieux, rendoit un ſon harmonieux

(*a*) Voyez Diogene Laërce, & Theodoret, *ubi ſuprà.*

(*b*) Ciceron attribue ce ſentiment à Pythagore même. *Nam Pythagoras, qui cenſuit animum eſſe per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo noſtri animi caperentur.* De Nat. Deor. lib. 1.

(*a*) : c'eſt ce qu'ils appelloient la grande conſonance. C'eſt pourquoi quelques Théologiens prétendoient que les neuf Muſes n'étoient autre choſe que le ſon des huit Spheres du Monde, & l'harmonie que produit leur accord (*b*).

A l'égard de ceux qui ont admis la pluralité des Mondes, Diogêne Laërce nous apprend que Zénon Eléate étoit de ce ſentiment (*c*). Héraclite & quelques autres ont ſoutenu que chaque Etoile étoit un Monde particulier, contenant une terre & de l'air, c'eſt-à-dire, un

(*a*) *Niſi verò loqui ſolem cum lunâ putamus, cùm propiùs acceſſerit, aut ad harmoniam canere mundum, ut Pythagoras exiſtimat.* Idem, ibid. lib 3.

(*b*) *Theologi quoque novem Muſas octo Sphærarum muſicos cantus, & unam maximam continentiam, quæ conſtat ex omnibus, eſſe voluere . . . . Muſas eſſe mundi cantum etiam ruſtici ſciunt, qui eas Camœnas, quaſi canenas, à canendo dixerunt.* Macrob. in Somn. Scip. lib. 1.

(*c*) *Placent illi hæc, mundos eſſe plures, &c.* Diog. Laërt. in Zen. El.

Monde habité (*a*). Plutarque qui nous l'apprend, attribue auſſi cette opinion aux Pythagoriciens; & il aſſûre en même-tems qu'elle ſe trouve contenue dans les Ouvrages d'Orphée. Mais Anaximandre, Anaximenes, Leucippe, Xénophanes, Diogêne, Archélaüs, Démocrite & Epicure ont été beaucoup plus loin. Ils ne ſe ſont pas contentés de dire, que les Etoiles que nous découvrons pouvoient être autant de Mondes: ils ont reculé les bornes de l'Univers fort au-delà de celles que lui preſcrit notre foible vûe. Ils les ont pouſſées à un terme, où notre imagination même ne parviendra jamais: en un mot ils ont prétendu, que l'Univers étoit ſans bornes (*b*). Ces Philoſophes raiſonnant d'une maniere ſublime &

(*a*) Plut. *de Placit. Phil. lib.* 2. *cap.* 13.

(*b*) V. *Cicer.* Acad. Quæſt. lib. 4. *Diog. Laërt.* in Xenoph. Leucip. Democr. Diog. Apollon. & Epic. & *Theodoret.* Serm. 4. de Mat. & Mundo.

tranſcendante (*a*) ont ſoutenu qu'il y avoit une infinité de Mondes, & que dans ce nombre infini il s'en trouvoit ſans ceſſe quelques-uns qui naiſſoient, tandis que d'autres périſſoient ; c'eſt-à-dire, qu'étant tous ſujets à une continuelle viciſſitude, la forme des uns ſe détruiſoit chaque jour, & qu'il s'en produiſoit auſſi continuellement de nouveaux.

On peut juger par ce que nous venons de dire, du progrès étonnant que les Grecs avoient fait dans la connoiſſance de l'Univers, & combien ils s'étoient écartés de l'opinion de tous ceux qui les avoient précédés. Cependant on ne doit pas croire que ces Philoſophes qui penſoient d'une maniere ſi différente de celle du vulgaire, ayent fait revenir grand

(*a*) Ce ſont-là les titres pompeux que les Philoſophes Atomiſtes donnent à leur Syſtême inſenſé. Pour en concevoir toute la folie, voyez l'*Anti-Lucrece* de feu M. le Cardinal de Polignac, & le *Spectacle de la Nature*. T. IV. part. 2. Entret. VIII.

nombre de leurs contemporains des fausses idées qu'ils avoient conçûes, ni qu'ils les ayent entraînés dans leurs sentimens. Le peuple qui ne se conduit que par les sens, & qui rejette grossierement les choses, où son esprit peu pénétrant ne sçauroit atteindre, resta toujours dans ses anciens préjugés. On se mocqua des Tourbillons d'Anaxagore, comme on s'est mocqué de ceux de Descartes (*a*): on traita de fous ceux qui faisoient tourner la Terre, & de visionnaires, ceux qui soutenoient que les Planetes étoient habitées, que chaque Etoile étoit un Monde, & qu'il y avoit un nombre infini de ces Mondes, que nos yeux ne pouvoient appercevoir (*b*). C'est ainsi qu'on regarde

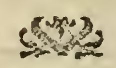
(*a*) On n'avoit pas tout-à-fait tort, puisque son systême des Tourbillons est demontré faux, & abandonné aujourd'hui par la plûpart des Philosophes.

(*b*) Les Habitans d'Abdere étoient si persuadés de la folie de Démocrite, qu'ils lui envoyerent Hipocrate pour guérir son cerveau. Notre

encore les Philoſphes de ce tems, qui ont ſoutenu les mêmes opinions. Enfin je ne puis donner une idée plus juſte de l'ignorance où le peuple étoit alors, & où il a toujours été ſur la Phyſique, qu'en rapportant ces paroles d'un excellent Auteur de l'Antiquité (*a*) : » Il y a long-» tems qu'on ſçait fixer les jours & les » inſtans où doivent arriver les Eclypſes » de Soleil & de Lune : cependant la plus » grande partie du peuple eſt encore dans » la ridicule opinion, que ces événemens » n'arrivent que par la force des char-» mes. «

Auteur attribue cette idée à l'ignorance du peuple ; mais les gens ſenſés ſont très-convaincus, que par là les Abdéritains rendoient aſſez juſtice à ce Philoſophe.

(a) Plin. *Hiſtor. lib 2. cap 9.*



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Opinions des Anciens sur l'origine du Monde.

IL a fallu faire connoître l'idée que les Anciens s'étoient formée du systême du Monde, avant que d'entrer dans le détail de leurs opinions sur son origine. En effet, l'ordre naturel demande que l'on commence par connoître une chose, avant que de s'appliquer à découvrir comment cette chose a commencé. Il y a trois différentes manieres de penser sur l'existence du Monde. On peut le concevoir éternel quant à sa matiere & à sa forme ; c'est-à-dire, se le représenter comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui. On peut croire qu'il est éternel quant à sa matiere seulement, en imaginant que sa forme présente n'a pas tou-

jours ſubſiſté. On peut enfin ſe figurer ; que la matiere, ainſi que la forme qui le compoſe, a eû un commencement. Ce dernier ſentiment dont nous parlerons plus au long dans la ſuite, a été généralement rejetté de toute l'Antiquité : les Anciens ſe ſont partagés entre les deux premiers, & tous deux ont eû pour eux des ſectateurs illuſtres & en grand nombre.

Commençons par ceux qui ont ſoutenu l'éternité du Monde quant à ſa matiere & à ſa forme. Diodore attribue cette opinion aux Chaldéens (*a*) ; Strabon aſſure la même choſe des Gaulois (*b*). Phérécyde, Maître de Pythagore, avoit, au rapport de Diogêne Laërce, compoſé un Livre ſur l'origine des choſes, qui

(*a*) *Chaldæi mundum ſempiternum eſſe aiunt, neque principium habuiſſe, neque ſortiturum eſſe finem.* Diodor. lib. 3.

(*b*) Ἀφθάρτους τε λέγουσι καὶ οὗτοι (Δρυΐδαι) καὶ ἄλλοι, τὰς ψυχὰς καὶ τὸν κόσμον. Strab. lib 4.

commençoit par ces mots : *Jupiter, le tems & la terre sont éternels* (*a*). Pythagore lui-même, qui assuroit que les ames passoient de toute éternité d'un corps dans un autre, ne pouvoit gueres soutenir son sentiment, qu'en supposant le Monde éternel & incorruptible, quoique Plutarque le mette au rang de ceux qui ont attribué son origine à la Divinité (*b*). Ce qu'il y a de certain, est qu'Ocellus, Disciple & Contemporain de Pythagore, dans le petit Traité qu'il nous a laissé, où il explique les sentimens de ceux de sa Secte sur l'origine du Monde, assure formellement, que la Terre & les animaux qui l'habitent sont éternels (*c*). Xénophanes confondant l'Univers

(*a*) *Servatur adhuc Pherecydis Syri, quem scripsit, libellus de rerum principio, cujus initium est : Jupiter quidem atque tempus idem semper & tellus erat.* Diog. Laërt. in Pherec.

(*b*) Πυθάγορας καὶ Πλάτων γεννητὸν ὑπὸ θεοῦ τὸν κόσμον, ϛȣ̓ μὴν ἐξαρνησάμενόν γε. *Plut. de Placit. Phil. lib.* 1. *cap.* 4.

(*c*) Ocellus, *de Universo, cap.* 1.

avec la Divinité, diſoit qu'il n'avoit jamais commencé, & qu'il ne finiroit jamais. Méliſſus s'exprimoit à peu près de même, ainſi que Ciceron nous l'apprend de l'un & de l'autre (*a*). Quoique ſelon Plutarque, Cicéron & Diogêne Laërce, Platon ait attribué au Monde un commencement (*b*), il paroît cependant clairement par ſes Ouvrages, qu'il a ſoûtenu l'éternité de la matiere (*c*); mais il n'eſt pas auſſi évident qu'il ait crû le Monde éternel quant à ſa forme. Son Timée eſt d'une obſcurité ſi impénétrable, qu'on peut lui faire dire dans ce Dialogue tout ce qu'on voudra (*d*). Dans un autre en-

(*a*) *Xenophanes unum eſſe omnia* (dixit,) *neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum; neque natum unquàm, & ſempiternum . . . . Meliſſus, hoc quod eſſet infinitum & immutabile, & fuiſſe ſemper, & fore.* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

(*b*) Voyez pag. prec. N. (*b*) *Cic.* Acad. Quæſt. lib. 4. & *Diogen. Laër.* in Platone.

(*c*) Voyez ſon Timée.

(*d*) Ce ſont ces obſcurités & ces incertitudes de Platon, que Ciceron lui reproche en ces ter-

droit, il établit cependant aſſez clairement le ſyſtême de l'année périodique, ou de la grande année (*a*), ſelon lequel le Monde ſe renouvellant ſans ceſſe, ſe conſerve néanmoins éternellement dans la même forme. Quoiqu'il en ſoit, Plutarque joint Pythagore & Platon à ceux qui ont crû le Monde incorruptible (*b*) ; & les diſciples de ce dernier les plus attachés à leur Maître, comme Philon & Plotin, aſſurent très-poſitivement que le Monde eſt éternel, quoiqu'il y arrive de tems en tems des révolutions,

mes : *Jam de Platonis inconſtantiâ longum eſt dicere, qui in Timæo patrem hujus mundi nominari negat poſſe ; in Legum verò libris, quid ſit omninò Deus, inquiri oportere non cenſet . . . . Idem & in Timæo dicit ; & tamen in Legibus, & mundum Deum eſſe, & cœlum, & aſtra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum inſtitutis accepimus.* De Nat. Deor. lib. 2. Il eſt certain qu'on trouve de tout dans ce Philoſophe, & qu'on peut y choiſir ce qui plaît le mieux.

(*a*) C'eſt dans le Dialogue qu'il a intitulé *Politicus.*

(*b*) Voyez page 35. N. (*b*).

qui font périr la plus grande partie des habitans de la Terre (*a*). Enfin Ariſtote & les Péripatéticiens ſont ceux qui ſe ſont déclarés le plus fortement pour l'éternité : ils ont ſoutenu que le Ciel, les Aſtres, les Planetes, la Terre, les Animaux, & généralement toutes choſes étoient éternelles, & ne ceſſeroient jamais d'exiſter (*b*).

Nous partagerons en deux claſſes ceux qui ont donné un commencement à la forme du Monde ; nous placerons dans la premiere ceux qui ont enſeigné l'opinion de la grande année que nous allons expliquer, & dans l'autre ceux qui ont rejetté ce même ſyſtême. Selon les pre-

(*a*) V. Plotin, *Ennead. 5. lib. 8. cap 12.*

(*b*) *Veniet .. Ariſtoteles, qui eum deſipere dicat ; neque enim ortum eſſe unquàm mundum, quòd nulla fuerit novo conſulto inito tam præclari operis incæptio : & ita eum eſſe undique aptum, ut nulla vis tantos queat motus mutationemque moliri, nulla ſenectus diuturnitate temporum exiſtere, ut hic ornatus unquàm dilapſus occidat.* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

miers, le Monde ne se revêtoit jamais d'une forme différente de celle qu'il a eûe de toute éternité; il se renouvelloit seulement de tems en tems : selon les autres, sa forme changeoit absolument, & devenoit totalement différente de ce qu'elle avoit été.

Les Anciens entendoient par leur année périodique, ou leur grande année, la révolution entiere des Cieux, c'est-à-dire, le retour de tous les Astres au même point fixe d'où ils étoient partis (*a*). Ils n'ont jamais été bien d'accord entr'eux sur la durée de cette grande année : les uns l'ont faite de cinq mille ans; d'autres de dix mille, de quinze mille (*b*), de cent mille; & quelques-uns de

(*a*) *Quarum* (stellarum errantium) *ex disparibus motibus magnum annum Mathematici nominaverunt : qui tum efficitur, cùm solis & lunæ, & quinque errantium, ad eandem inter se comparationnem, confectis omnium spatiis, est facta conversio. Quæ quàm longa sit, magna quæstio est.* Cic. de Nat. Deor. lib. 2.

(*b*) C'est à ce nombre de quinze mille, que

plusieurs millions, comme on peut le voir dans Censorin.

C'étoit donc à la fin de cette grande année périodique, que les Anciens s'imaginoient que le Monde se renouvelloit, & recommençoit à exister en la même forme, & de la même maniere qu'il avoit fait auparavant. Les mêmes hommes qui avoient autrefois habité la terre, renaissoient, & commençoient de nouveau une vie pareille à celle qu'ils avoient déjà menée. Les mêmes événemens qui s'étoient passés dans le cours de la grande année précédente, arrivoient de même dans celle qui la suivoit. Enfin pendant

Macrobe la fixe dans ce passage, où il explique ce que c'est que cette grande année : *Mundani ergò anni finis est, cùm stellæ omnes omniaque sydera à certo loco ad eundem locum ita remeaverint, ut ne una quidem cæli stella in alio loco sit, quàm in quo fuit, cùm omnes aliæ ex eo loco motæ sunt, ad quem reversæ anno suo finem dedere. Hoc autem, ut Physici volunt, post annorum quindecim millia peracta contingit.* De Somn. Scip. lib. 2.

toute l'éternité, toutes les années périodiques ſe reſſembloient, & n'étoient, pour ainſi dire, que des répétitions les unes des autres. Origêne attribue cette opinion aux Platoniciens & aux Pythagoriciens (*a*). Il eſt certain que Platon en a établi le ſyſtême dans un de ſes Dialogues, mais avec une ſingularité qui eſt particuliere à ce Philoſophe : car il aſſure qu'au bout d'un certain tems toutes choſes rétrogradent ; que les Aſtres ſe levent à l'Occident, & ſe couchent à l'Orient ; & que les hommes recommencent à vivre par la vieilleſſe, pour mourir enſuite dans la premiere enfance (*b*).

(*a*) Origen. *contra Celſ. lib.* 5. *cap.* 21.

(*b*) *Id autem contingit omnium maximum, ſequiturque continuò revolutionem illam, quandò cœlum contrà quàm nunc reflectitur. Ubi nimirùm ad ætatis florem quodvis animal pervenerit, tum deſinit quidquid mortale eſt, & ad ſenium vadit. Tum in figuram tranſit contrariam, junioremque quodam modo & molliorem habitum induit; ſeniorumque cani capilli nigreſcunt. Pubeſcentium quoque corpora pilis poſitis molleſcunt, ſenſimque*

Mais les Stoïciens ſont ceux qui ſe ſont le plus attachés à l'opinion de l'année périodique, & qui l'ont ſoutenue avec plus de chaleur. Voici de quelle maniere s'en explique Chryſippe, un des plus fameux Philoſophes de cette Secte. » Après » notre mort, quelques périodes de tems » étant écoulées, nous ſerons rétablis » dans le même état, & dans la même » forme que nous avions auparavant. « Numénius, autre Stoïcien illuſtre, dit que c'eſt ce rétabliſſement dans notre premiere forme, qui accomplit la grande année, où la nature ſe renouvelle d'elle-même & en elle-même ; il ajoûte, que ces révolutions & ces périodes recommenceront éternellement. Saint Auguſtin parle de cette opinion des Stoïciens d'une maniere encore plus formelle. » Ils

decreſcentia in tenelli pueri naturam revertuntur. Tum demùm tabeſcentia deficiunt & intereunt. Plat. in Politic.

» croyent, dit-il (*a*), que pendant toute
» l'éternité il y aura un cercle d'événe-
» mens tous ſemblables ; &, par exem-
» ple, comme Platon a enſeigné dans
» l'Académie d'Athenes, de même il y au-
» ra des tems pendant toute l'éternité, où
» le même Platon enſeignera encore dans
» la même Ville & dans les mêmes lieux,
» & aura les mêmes diſciples ... Il en ſera
» de même de toutes choſes qui, ſuivant
» ce ſyſteme, doivent recommencer ſans
» ceſſe au bout de quelques intervalles,
» longs, à la verité, mais pourtant cer-
tains.

(*a*) *Abſit autem à rectâ fide, ut his Salomonis verbis illos circumitus ſignificatos eſſe credamus, quibus illi putant, ſic eadem temporum temporaliumque rerum volumina repeti, ut, v. g. ſicut in iſto ſæculo Plato Philoſophus in urbe Athenienſi, in eâ ſcholâ, quæ Academia dicta eſt, diſcipulos docuit : ita per innumerabilia retrò ſæcula, multùm plexis quidem intervallis, ſed tamen certis, & idem Plato, & eadem civitas, eademque ſchola, iidemque diſcipuli repetiti, & per innumerabilia deindè ſæcula repetendi ſint.* Auguſt. de Civ. Dei, lib. 12. cap. 13.

Enfin c'eſt ſans doute à cette doctrine du renouvellement, ou plutôt, ſi j'oſe le dire, du *recommencement* des choſes, inſérée dans les vers Sibyllins, que Virgile fait alluſion, lorſque pour flater un Conſul Romain ſur le bonheur que la naiſſance de ſon fils promettoit aux hommes (*a*): » Les tems prédits par la Sibylle ſont, dit- » il (*b*), arrivés; cette longue ſuite de Sie- » cles qui nous ont précédés, va recommen- » cer: nous allons revoir l'âge d'or; Aſtrée » revient ſur la terre. » On peut croire que les Egyptiens & les anciens Arabes avoient cette opinion en vûe, lorſqu'ils regardoient le Phœnix qui renaît de ſes cen-

(*a*) On ſçait que les Sçavans ſont partagés ſur ce qui fait le ſujet de la quatriéme Eglogue de Virgile. Parmi les divers ſentimens tous indifférens à la matiere dont il s'agit ici, l'Auteur en choiſit un, ſans prétendre que ce ſoit le mieux fondé & le véritable.

(*b*) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas:*
Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo;
Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna.
Virgil. Eglog. 4.

drès, comme le ſymbole du renouvellement éternel de la nature.

Pour ce qui eſt de ceux qui ſans admettre l'année périodique, ont reconnu ſimplement que le Monde changeoit de forme, nous devons mettre en ce rang Anaximenes, Démocrite, Epicure & les autres qui ont reconnu une infinité de mondes à la fois, qui ſe détruiſoient & ſe reproduiſoient ſans ceſſe; en un mot, tous ceux qui ont admis les Atomes pour principe des choſes, & le hazard pour cauſe formelle de leur exiſtence. Selon eux, le Monde retournoit dans le cahos, d'où le hazard l'avoit tiré, & n'en reſſortoit, que lorſque le même hazard l'en retiroit encore une fois, pour lui donner une nouvelle forme.

Expliquons à préſent de quelle maniere les Anciens ont imaginé que le Monde a pû commencer. Les uns en ont attribué la cauſe au ſeul hazard: les autres ont eu recours pour cela à un Etre

intelligent ; mais tous ont ſuppoſé certains principes préexiſtans, ſur leſquels, ſoit l'être intelligent, ſoit le hazard ont agi, c'eſt-à-dire, dont la cauſe efficiente du Monde s'eſt ſervie pour le former. Ces principes ont été nommés atomes par Leucippe, Démocrite, & les Epicuriens (*a*), ce qui ſignifie, corps indiviſibles ; les autres les ont appellés élémens :

(*a*) *Principia omnium eſſe atomos* (dixit) *atque inane*, dit Diogene Laërce, en parlant de Démocrite.

Cicéron expoſant ce ſentiment de Démocrite & de toute la ſecte des Atomiſtes, dit : *Ille Atomos, quas appellat, id eſt, corpora individua propter ſoliditatem, cenſet in infinito inani, in quo nec ſummum, nec infimum, nec medium, nec ultimum, nec extremum ſit, ita ferri, ut concurſionibus inter ſe cohæreſcant, ex quo efficiantur ea, quæ ſint, quæque cernantur, omnia ; cumque motum Atomorum nullo à principio, ſed ex æterno tempore intelligi convenire. Tum innumerabiles mundi, qui & oriantur, & intereant quotidiè.* De Fin. bon. & mal. lib. I.

Mais perſonne n'a mieux expliqué ce ſyſtême que Lucrece, comme on peut le voir par ces vers, *De nat. rer. lib.* 3.

Sed quia multa modis multis primordia re-

rum

quelques-uns ſe ſont ſervis du mot général de ſemences des choſes ; d'autres enfin ont compris toutes ces idées ſous le nom de matiere. Thalès n'a point admis d'autre principe de l'Univers que l'eau :

> Ex infinito jam tempore percita plagis,
> Ponderibusque ſuis conſuerunt concita ferri,
> Omnimodisque coïre, atque omnia pertentare,
> Quæcumque inter ſe poſſent congreſſa creare :
> Propterea fit, ut magnum volgata per ævum,
> Omnigenos cœtus & motus experiundo,
> Tandem ea conveniant ; quæ ut convenere, repentè
> Magnarum rerum fiant exordia, nempè
> Terraï, maris, & cœli, generisque animantum.

Il avoit déja dit dans ſon ſecond Livre :

> Quod quoniam conſtat, nimirùm nulla quies eſt
> Reddita corporibus primis per inane profundum ;

Anaximenes n'a reconnu que l'air, Héraclite & Parménide que le feu ; Empédocle a ajouté la terre à ces trois choses ensemble, & a le premier soutenu les quatre élémens, que l'Ecole Péripatéticienne a rendus depuis si célébres (*a*).

Sed magis assiduo varioque exercita motu ;
Partim intervallis magnis conflicta resultant :
Pars etiam brevibus spatiis nexantur ab ictu;
Et quæcumque magis condenso conciliatu
Exiguis intervallis connexa resultant,
Endopedita suis perplexis ipsa figuris,
Hæc validas saxi radices, & fera ferri
Corpora constituunt, & cætera de genere horum
Paucula. Quæ porrò magnum per inane vagantur,
Et cita dissiliunt longè, longèque recursant
In magnis intervallis : hæc aëra rarum
Sufficiunt nobis, & splendida lumina solis;

(*a*) *Thales ex aquá dixit constare omnia : Anaximenes infinitum aëra, Parmenides ignem, qui moveat terram, quæ ab eo formetur, Empedocles hæc pervulgata & nota quatuor, Heraclitus ignem.* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

Sans

Sans nous arrêter à rapporter les différens ſentimens des Philoſophes ſur ce ſujet, il ſuffit de dire que, ſelon eux, ces principes, ou les élémens qu'ils ont admis, quels qu'ils fuſſent, étoient dans le déſordre & la confuſion, lorſque le hazard, ou la Divinité les en fit ſortir & les débrouilla. Leucippe, Démocrite, Epicure & tous les Philoſophes atomiſtes qui tiennent un rang ſi conſidérable parmi ceux qui ont raiſonné ſur l'origine du Monde, en attribuent la cauſe ſeulement au hazard. On ne ſçait au reſte s'ils ont eu une idée bien claire de ce hazard, & ſi par ce mot ils ont pû entendre autre choſe qu'une cauſe cachée, à la vérité, mais pourtant néceſſaire. Quoiqu'il en ſoit, voici de quelle maniere ils s'expliquoient. Ils aſſuroient que les Atomes étant continuellement agités dans un vuide infini, il arrive que grand nombre de ces Atomes s'acrochent les uns aux autres, demeurent enſuite liés & acrochés de cette

ſorte , quelquefois plus , quelquefois moins long tems, & enfin ſe décrochent, & retournent dans le mouvement confus où ils étoient auparavant, juſqu'à ce qu'ils ſe racrochent de nouveau. Notre Monde n'eſt donc autre choſe, ſelon eux, qu'un amas d'Atomes, qui s'etant acrochés enſemble, ont formé tous les Etres qui le compoſent. Or comme le nombre des Atomes, & le vuide qui les contient, ſont infinis, il s'enſuit de là qu'il peut continuellement ſe former une infinité de Mondes, & qu'il s'en détruit de même une infinité, les Atomes n'étant occupés pendant toute l'éternité qu'à s'acrocher & à ſe décrocher, c'eſt-à-dire, travaillant ſans ceſſe à faire des Mondes & à les défaire.

Le nombre des Philoſophes qui ont eu recours à un Etre intelligent pour la formation du Monde, eſt très-peu conſidérable. Si l'on en excepte Anaxgore &

ceux qui ont ſuivi la doctrine de Platon (*a*), tous les autres ſemblent n'en avoir attribué la cauſe qu'au hazard, ou à la néceſſité. Les Platoniciens eux-mêmes peignoient la néceſſité avec la Divinité, & reconnoiſſoient également l'une & l'autre pour la cauſe efficiente du Monde. Voici comment Platon s'explique ſur ce » ſujet. Dieu, dit-il (*b*), a produit, ou » pour me ſervir de ſes termes, a engen- » dré le Monde de toute éternité; & en le » produiſant, il a ſuivi l'idée ou l'exem- » plaire parfait qu'il a en lui même de » toutes les choſes poſſibles. La matiere » étoit avant le Monde; & elle en eſt la » mere, de même que Dieu en eſt le pe- » re. Ainſi le Monde eſt la choſe engen-

(*a*) *Anaxagoras naturam infinitam* (dixit;) *ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas: eas primùm confuſas, poſteà in ordinem adductas mente divinâ.* Cic. Acad. Quæſt. lib 1. & ibid. lib. 4. *Plato ex materiâ in ſe omnia recipientem mundum eſſe factum cenſet à Deo ſempiternum.*

(*b*) In Timæo.

» drée, Dieu eſt le principe qui engendre,
» & la matiere eſt la choſe dans laquelle
» le Monde eſt engendré. L'intelligence
» & la néceſſité ſont donc la cauſe effi-
» ciente du Monde : car l'intelligence n'eſt
» autre choſe que Dieu; & la néceſſité eſt
» une même choſe avec la matiere. »

Il y a dans ce ſyſtême quelque obſcu-
rité qu'il eſt bon d'éclaircir. Premiere-
ment, on ne comprend pas trop ce que
Platon veut dire, lorſqu'il aſſure que la
matiere étoit avant le Monde: car on
vient de voir qu'il a crû le Monde éter-
nel, ou créé de toute éternité; on ne
peut donc entendre cette priorité de la
matiere que d'une priorité d'ordre, com-
me parlent les Théologiens, & non d'une
priorité de tems. Il n'eſt gueres plus aiſé
d'expliquer ce que ce Philoſophe entend,
lorſqu'il dit que la néceſſité & la matiere
ſont une même choſe, & que cette néceſ-
ſité eſt la mere du Monde. Il faut pour

cela recourir aux Platoniciens, qui ont le mieux développé la doctrine de leur Maître. Ils nous apprennent (*a*) que la matiere existe nécessairement; d'où il s'ensuit, que la matiere est une cause nécessaire de l'existence du Monde. En effet Plotin assure que rien n'est plus ridicule, que de dire que Dieu a fait le Monde pour sa gloire : c'est, dit-il (*b*), lui attribuer les défauts & les vûes basses des ouvriers, qui travaillent pour le profit ou pour l'honneur.

Après avoir établi pour principe de toutes choses la matiere éternelle & infinie,

(*a*) *V.* Plotin, *Ennead.* 1.*lib.*8. *cap.* 15.

(*b*) Ennead. 3. *lib.* 2. *c.* 2. C'est ainsi que Lucrece a dit, que c'étoit une extravagance de penser que l'Univers ait été fait pour l'homme, *De rer. nat. lib.* 5.

> Dicere porrò, hominum causâ voluisse parare
> Præclaram mundi naturam, proptereàque
> Id laudabile opus Divûm laudare decere.
> Desipere est.

Anaxagore suppose que les parties de cette matiere qui étoient dans la confusion, furent débrouillées & arrangées par l'Intelligence divine (*a*). Les Chaldéens qui, comme nous l'avons vû plus haut (*b*), assuroient que le Monde étoit éternel, reconnoissoient cependant que l'ordre & l'arrangement de l'Univers avoit été établi par une Divine providence : ainsi ils allioient deux choses, que Platon met de pair dans son systême, sçavoir, la formation du Monde & son éternité.

Mais l'opinion la plus ancienne & la plus célebre de l'Antiquité sur l'origine du Monde, est sans contredit celle qui étoit contenue dans la Théologie allégorique des Egyptiens & des Phéniciens, & que les Poëtes Grecs & Latins ont tant célébrée dans leurs Ouvrages sous

(*a*) *Omnia simul erant; deindè accessit mens, eaque composuit*, lui fait dire Diog. Laër. *in Anaxag.* Voyez pag. 51. N. (a).

(*b*) Page 34. N. (a).

le nom de Chaos, c'eſt-à-dire, du mêlange des Elémens, & de l'aſſemblage confus des ſemences de toutes choſes, que l'Amour ſçut débroüiller & rendre fécondes. Les anciennes Poëſies qui nous reſtent ſous le nom d'Orphée, font mention de cette fameuſe allégorie : Appollonius en parle auſſi dans ſes Argonautiques ; & Héſiode ne l'a pas oubliée dans ſa Théogonie, quoiqu'il la rapporte d'une maniere peu exacte, en faiſant produire la Terre avant l'Amour. » Le Cahos a » été, dit-il (*a*), avant toutes choſes, » enſuite la Terre, le Tartare ténébreux » qui eſt au fond de la Terre, & l'Amour » vainqueur des hommes & des Dieux. » Du Cahos eſt ſorti l'Erebe ; & la Nuit » a produit le jour & l'Ether. « Ariſtophane eſt celui de tous, qui a traité ce

(*a*) Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ᾽, αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ᾽ εὐρύστερν᾽ *&c. Theogon. vers.* 116.

ſujet avec le plus d'ordre : voici de quelle maniere il fait parler un de ſes Chœurs (*a*). » Au commencement étoit le Cahos » & la Nuit, l'Erebe & le Tartare. Il » n'y avoit encore ni Terre, ni Air, ni » Ciel lorſque la Nuit produiſit un œuf, » d'où ſortit l'aimable Amour aux aîles » dorées, qui ſe mêlant avec le Cahos, » engendra notre eſpece. « C'eſt ce qui a donné lieu à l'emblême, où l'Amour eſt repréſenté comme le Maître & l'Auteur de l'Univers, avec une grande barbe pour marque de ſon ancienneté (*b*); & c'eſt encore pour la même raiſon, qu'on appelle Venus la mere de la nature, & celle qui a débrouillé les Elémens (*c*). Toutes ces figures ſignifient

(*a*) Χάος ἦν, καὶ Νὺξ, Ἔρεβός τε μέλαν πρῶτον, καὶ Τάρταρος εὐρύς· Γῆ δ', οὐδ' ἀὴρ, οὐδ' οὐρανὸς ἦν, *&c. Ariſtoph. in Avib. vers.* 694.

(*b*) Voyez Lucien, *In Amor.*

(*c*) *En rerum naturæ priſca parens ; en elementorum origo initialis ; en orbis totius alma Venus.* Apul. Metam. lib. 4.

ſeulement, que l'accord & l'union entre les choſes homogênes, c'eſt-à-dire, de même eſpece & de même nature, a été la cauſe de l'exiſtence de cet Univers; de même que ce que les Grecs appelloient ἔρις, ou la diſcorde, avoit été & pouvoit être encore la cauſe de ſa confuſion & de ſa ruine.

Comme les Egyptiens & les Phéniciens étoient ſur l'origine du Monde dans le ſyſtême du Cahos, il n'eſt pas impoſſible que les Juifs leurs voiſins l'ayent adopté, & que Moyſe l'ait inſéré dans la Geneſe (*a*). Quoique les Théologiens expliquent aujourd'hui ce Livre d'une maniere différente, & ne reconnoiſſent point ordinairement de matiere préexiſtante à la Création du Monde, rien n'eſt cependant plus clair & plus ſenſible que cette vérité, comme on peut facilement le faire voir.

(*a*) *Terra autem erat inanis & vacua; & tenebræ erant ſuper faciem abyſſi.* Gen. I. 2.

En effet l'idée qu'on attache au mot *Créer*, auquel on fait signifier *tirer du néant*, est manifestement toute nouvelle, & n'a point d'expression qui lui réponde dans toutes les Langues anciennes, Hébraïque, Grecque ou Latine : les termes de ces Langues ausquels on a depuis attaché ce sens, n'avoient point cette signification avant la Théologie Chrétienne, ainsi que Burnet, ce sçavant Anglois, l'a fort bien remarqué. » La création, & les » termes synonimes de ce mot pris dans » le sens qu'on leur donne aujourd'hui, « sont, dit-il, des termes nouveaux : » car on n'en trouve aucun dans les Lan- » gues Hébraïque, Grecque & Latine, » qui ayent eû une pareille signification ; » en ces Langues, *créer* & *faire* ont » toujours désigné la même chose. C'est » pourquoi les Septante ont rendu le mot » Hébreu *barah*, par celui d'ἐποίησεν, » qui en Grec veut dire *fit*, & qui

» a en effet la même force que le terme
» Hébreu. « Au contraire aujourd'hui nous rendons le terme Latin *creavit*, par le mot François *il créa*, auquel une idée nouvelle a été attachée. Car voici comment on traduit ordinairement les premiers mots de la Genese : » Au commen-
» cement Dieu créa le Ciel & la Terre ;
» or la Terre étoit nue & ſans ornement. « Cependant deux des plus habiles Interprêtes de l'Ecriture, Varable & Grotius, aſſurent que pour rendre exactement la phraſe Hébraïque, il faut dire : » Lorſ-
» que Dieu fit le Ciel & la Terre, la
» matiere étoit informe ; « ce qui fait un ſens fort différent, qu'on n'oſeroit admettre, ſelon nos Commentateurs modernes, parce que cette phraſe ſuppoſe évidemment la préexiſtence de la matiere.

Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt guéres poſſible de douter, que le Cahos des Anciens

ne ſoit clairement exprimé dans ces paroles de la Geneſe. » La Théologie Phé-
» nicienne, dit Euſebe (*a*), admet pour
» principe de toutes choſes un air ſpiri-
» tueux avec le Cahos ténébreux, l'un &
» l'autre éternels & infinis. L'eſprit, ou
» cet air ſpiritueux, ſe mêlant avec le
» Cahos, de ce mêlange & de cette union
» fut produit le limon, dont toutes les
» créatures ont été tirées. « On reconnoît viſiblement dans ces paroles d'Euſebe la préexiſtence du Cahos avant la formation du Monde. On y voit d'une maniere ſenſible l'Eſprit de Dieu qui couvoit les eaux, au rapport de l'Ecriture (*b*), c'eſt-à-dire, qui rendoit le Cahos fécond, en échauffant les eaux. On y apprend pourquoi on introduiſit autrefois le feu & l'eau dans les cérémonies nuptiales,

(*a*) Præpar. Evang. *lib.* 1. *cap.* 10.

(*b*) *Spiritus Dei ferebatur ſuper aquas*, al. *incubabat aquis*. Gen. 1, 2.

les Anciens regardant ces deux choſes comme les principes de la génération. On y découvre la raiſon qu'avoient les Egyptiens, les Phéniciens, & ceux qui étoient initiés aux myſteres de Bacchus, de repréſenter le Monde ſous la figure d'un œuf. Enfin on demeure convaincu par ce paſſage, que cet eſprit des Phéniciens & des Juifs n'eſt autre choſe, que l'Amour dont parlent les Grecs, comme l'Erebe & le Tartare de ceux-ci ſont clairement déſignés par les ténebres & l'abyme dont il eſt parlé dans la Geneſe. De-là il réſulte, ou que les Juiſs ont emprunté ces idées des Egyptiens & des Phéniciens, ou bien, ce qui paroît abſolument impoſſible, que ceux-ci les ont tirées des Livres de Moyſe.

Tout ce que nous venons de rapporter touchant le célebre Cahos des Anciens, ne nous donne pas une idée nette & diſtincte de leur ſentiment ſur l'origine du

Monde. On peut dire qu'ils ont traité fort énigmatiquement une matiere, qui d'elle-même étoit déjà très-obscure, & qu'ils ont ajouté les voiles de l'allégorie aux ténebres naturelles de la question qu'ils avoient entrepris d'expliquer. Mais au moins si quelque chose s'entend clairement dans leur systême, c'est que le Monde n'a jamais été tiré du néant (*a*). Lorsque les Elemens confus se débrouillerent, la matiere dont le Monde a été formé subsistoit déjà : il n'y eut alors rien de créé, c'est-à-dire, rien qui passât du néant à l'être, que la forme nouvelle dont la matiere se revêtit. Nous pouvons donc assurer hardiment avec le sçavant Burnet, dont nous avons déjà parlé, que la maniere dont

(*a*) C'est le principe constant de Lucrece.

Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquàm,

conclut-il dans son premier Livre; ce qu'il répete en beaucoup d'autres endroits.

on explique aujourd'hui la création de l'Univers, a été abſolument inouie dans l'Antiquité, non-ſeulement aux Philoſophes, mais même à tous les Peuples de la Terre.

Les Juifs qui, comme nous venons de le voir, convenoient avec leurs voiſins ſur la formation du Monde, n'imiterent pas la réſerve & le ſilence des autres Nations ſur l'époque de ſon commencement. Ils prétendirent la fixer ; & ils furent les premiers & les ſeuls, qui oſerent entrer dans le détail de la maniere dont Dieu, ſelon eux, l'avoit formé. Leur entrepriſe, lorſqu'elle fut connuë, ne fut point approuvée des autres Peuples, qui la traiterent tous de témerité. On reconnut qu'ils n'avoient parlé comme ils ont fait de l'origine du Monde, que pour s'en donner à eux-mêmes une plus illuſtre, en ſe faiſant deſcendre de certains hommes imaginaires, diſoient leurs ennemis, dont perſon-

ne avant eux n'avoit jamais entendu parler. On fut convaincu qu'ils ne faiſoient remonter l'obſervation du Sabbat juſqu'à Dieu même, en aſſurant qu'ayant achevé ſon ouvrage en ſix jours, il ſe repoſa le ſeptieme, que pour autoriſer & relever cet uſage établi parmi eux, auquel les autres Nations donnoient une origine humaine & très-commune, quelques-uns même fort baſſe. Enfin tout ce que les Juifs débitoient ſur la maniere dont le Monde avoit été formé, paroiſſoit ſi puérile & ſi extravagant, que leur crédulité à ce ſujet les rendoit la riſée des autres Peuples, auſſi-bien que les Chrétiens, que l'on confondoit avec eux, parce qu'ils avoient adopté leur Ecriture. Lorſque Celſe, Julien & les autres ennemis du Chriſtianiſme ſe mettoient ſur la queſtion de la Création du Monde, leurs railleries ne finiſſoient point (*a*) : il n'y avoit

(*a*) Voyez Origen. *contra Celſ. lib.* 4. *cap.* 35.

pas

pas de contes de vieilles ſi impertinens qu'ils fuſſent, qu'ils ne trouvaſſent plus raiſonnables, que tout ce qui ſe lit à ce ſujet dans la Geneſe. Auſſi Celſe avouë-t'il (*a*); que les plus ſenſés d'entre les Juifs & d'entre les Chrétiens, honteux d'entendre ce récit à la lettre, avoient recours à l'allégorie pour l'expliquer.

Nous pouvons donc regarder comme une choſe conſtante, que parmi les Anciens, le plus grand nombre ayant tenu pour l'éternité du Monde; tous ceux qui ont ſoutenu que l'Univers a commencé, ont admis en même-tems la préexiſtence de la matiere; & qu'ils ont reconnu, ou que le Monde étoit extrêmement ancien, ou du moins que les tems dont ſa formation préſente a été ſuivie, étoient remplis de tant d'obſcurité, & ſi couverts d'épaiſſes ténebres, qu'il étoit abſolument

37. 38. 39. 40. *lib.* 6. *cap.* 60. 61. 62. & Clem. Alex. *contra Jul. lib.* 2.

(*a*) Origen. *contra Celſ. lib.* 1. *cap.* 1.

impoſſible de rien dire de certain ſur l'inſtant de ſon origine.

CHAPITRE III.

Opinions des Anciens ſur la fin du Monde.

C'Eſt une vérité inconteſtable, que ce qui n'a point eû de commencement, ne doit point avoir de fin, & qu'au contraire ce qui a commencé, doit un jour finir (*a*). Ainſi en rapportant les opinions différentes de ceux qui ont crû le Monde éternel, ou qui lui ont donné un commencement, nous avons en même-tems fait connoître que, ſelon les uns, ſa durée devoit néceſſairement avoir un terme; comme, ſelon les autres, il devoit ſubſiſter pendant toute l'éternité. Ou-

(*a*) *Quæ eſt coagmentatio non diſſolubilis; aut quid eſt, cujus principium aliquod ſit, non ſit extremum?* Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

tre cela, en parlant des Stoïciens & des autres qui ont ſoutenu le ſyſtême de l'année Périodique, il a fallu joindre enſemble leurs ſentimens ſur l'origine du Monde & ſur ſa fin. De même en expliquant le ſyſtême des Atomiſtes, nous avons été obligés de ne point ſéparer de ce qu'ils penſoient ſur l'origine de l'Univers, leurs opinions ſur la formation, & ſur la deſtruction des Mondes infinis qu'ils admettoient. Cependant comme nous n'avons traité ce ſujet que d'une maniere génerale, il eſt à propos que nous entrions dans le détail, & que nous examinions plus à fond quelle a été la penſée des Anciens ſur la durée du Monde, & ſur ſa fin.

Tous ceux qui ont crû le Monde éternel, convaincus que ce qui a toujours été doit néceſſairement toujours être, ont aſſuré qu'il ſubſiſteroit éternellement dans le même état où il eſt, ſans s'affoiblir, & ſans ſouffrir ni corruption, ni

changement, au moins quant à ſon tout, & à ſes parties principales (*a*). Ce n'eſt donc que de ceux qui ont ſoutenu que le Monde a commencé, que nous avons à parler ici, puiſqu'ils ſont les ſeuls qui, conſéquemment à leur principe, ayent avancé qu'il devoit un jour finir.

Pour trouver chez les Anciens quelque choſe de poſitif ſur la fin du Monde, il faut d'abord deſcendre aux Philoſophes Grecs. Manethon & Héraclée nous apprennent, à la vérité, que les Egyptiens croyoient le Monde corruptible (*b*) : Strabon dit la même choſe des Gymnoſophiſtes (*c*) ; mais ce ſont les Grecs,

(*a*) Voyez le Chapitre précédent, ſurtout pag. 4. N. (*a*) pag. 35. N. (*b*) pag. 36. N. (*a*) & pag. 38. N. (*b*).

(*b*) Diogene Laërce leur atribue auſſi cette opinion, *in Proæm.* en ces termes : *Ægyptiorum hujusmodi philoſophiam eſſe prodidere. . . . mundum genitum, corruptionique obnoxium.*

(*c*) Περὶ πολλῶν δὲ τοῖς Ἕλλησιν ὁμοδοξεῖν (τοὺς Βραχμᾶνας,) ὅτι γὰρ γενητὸς ὁ κόσμος, καὶ φθαρτὸς λέγειν κ ακείνους. *Strabon. lib.* 15.

qui les premiers ſe ſont expliqués ſur ce ſujet d'une maniere claire & déciſive. Ceux d'entr'eux qui aſſûroient que le Monde avoit commencé, ſoutenoient avec la même certitude qu'il finiroit un jour (a). Selon les Atomiſtes, la cauſe de ſa fin doit venir de ce que les Atomes ſe décrochant, & retournant dans leur mouvement confus, donneront lieu à la deſtruction de toutes les choſes qu'ils avoient formées en s'accrochant les uns aux autres. Voici de quelle maniere Lucrece en parle, ſuivant l'opinion d'Epicure. » Vous voyez, dit-il (b), mon cher Mem-

(a) C'eſt ce que Diogene Laërce aſſure des Stoïciens : *Placet autem eis & corruptibilem eſſe mundum.* In Zenon.

(b) Principiò maria ac terras cœlumque tuere.
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Tres ſpecies tam diſſimiles, tria talia texta
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Suſtentata ruet moles & machina mundi.
De rer. nat. lib. 5.

» mius, le Ciel, la Terre & la Mer. Ces
» vaſtes Corps d'une nature & d'une eſ-
» pece ſi différente, un jour viendra
» qu'ils ſeront détruits; & la machine du
» Monde, après avoir duré tant de ſiecles,
» s'écroulera, & ſera entierement renver-
» ſée. «

Comme ce renverſement général de la machine du Monde eſt une idée qui étonne & frappe vivement l'imagination, & que par conſéquent elle fournit une matiere convenable aux Poëtes de la repréſenter avec ſuccès, lorſque l'occaſion s'en préſente, Séneque & Lucain ont fait la deſcription de cette ruine de l'Univers d'une maniere capable d'inſpirer l'horreur & l'effroi. Voici comment le premier s'en explique. » Ce jour fatal étant arrivé,
» dit-il (*a*), où les loix par leſquelles

(*a*) Jam jam legibus obrutis
Mundo cùm veniet dies,
Auſtralis polus obruet

» le Monde ſubſiſte ſeront détruites, le
» Pôle Auſtral tombant impétueuſement
» ſur la Terre, écraſera les Peuples de
» l'Afrique; le Pôle Arctique accablera de
» même les Habitans du Nord. Le Soleil
» obſcurci ne rendra plus aucune lumie-
» re; les colonnes du Ciel seront renver-
» ſées, & dans leur chûte entraîneront la
» ruine générale du genre humain. Les

Quicquid per Libyam jacet,
Et ſparſus Garamas tenet;
Arctous polus obruet
Quicquid ſubjacet axibus,
Et ſiccus Boreas ferit.
Amiſſum trepidus polo
Titan excutiet diem:
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet;
Atque omnes pariter Deos
Perdet mors aliqua & cahos,
Et mors fata noviſſima
In ſe conſtituet ſibi.
Quis mundum capiet locus?
Hercul. Oet. Act. 3

» Dieux mêmes n'en ſeront point exemts :
» tout rentrera dans le Cahos ; & la mort
» terminera le deſtin de tous les êtres.
» Que deviendra le Monde alors ? » Lucain ne s'exprime pas avec moins de force & d'énergie. « Lorſque les Siecles
» ſeront, dit-il (*a*), parvenus à leur
» derniere heure, & que le lien qui unit
» toutes choſes ſera rompu, le Monde
» étant prêt à rentrer dans l'ancien chaos,
» tous les Aſtres confondus ſe choqueront
» les uns les autres ; les corps emflammés

(*a*) . . . . . . Cùm compage ſolutâ,
Sæcula tot mundi ſuprema coëgerit hora,
Antiquum repetent iterùm chaos omnia. Mixtis
Sydera Syderibus concurrent : ignea pontum
Aſtra petent : tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum : fratri contraria Phæbe
Ibit ; & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poſcet ſibi ; totaque diſcors
Machina divulſi turbabit fœdera mundi.
Bel. Civ. lib. 1

» ſe précipiteront dans la mer ; la Terre
» repouſſera les eaux loin de leurs rivages ;
» la Lune dédaignant ſon cours & ſes
» fonctions ordinaires, voudra tenir la
» place du Soleil ; la diſcorde enfin s'em-
» parant de tout l'Univers, rompra l'u-
» nion à laquelle il devoit ſon exiſten-
» ce. «

Ceux qui étoient dans le ſyſtême de l'année Périodique, ſurtout les Stoïciens, ne ſe contenterent pas de dire ſimplement comme les Atomiſtes, que le Monde périroit par la déſunion & la confuſion de ſes parties : ils aſſurerent qu'il finiroit par le feu, & que l'Univers ſeroit détruit par un embraſement général. Ciceron leur attribue ce ſentiment en plus d'un endroit (*a*) ; Origene dit la même

(*a*) *Ex quo eventurum noſtri* (Stoici) *putant, ut ad extremum omnis mundus igneſceret, cùm humore cönſumpto, neque terra ali poſſet, neque remearet aër, cujus ortus, aquâ omni exhauſtâ, eſſe non poſſet : ita relinqui nihil præter ignem, à*

chose (*a*); & Séneque qui a fait tant d'honneur à la Secte Stoïque, ne s'exprime point autrement (*b*). C'est conformément à cette opinion de l'embrasement général du Monde, qu'Ovide a dit au commencement de ses Métamorphoses (*c*): » Il est écrit dans le livre du » destin, qu'il viendra un tems, où la » terre, la mer & les cieux s'enflammeront, & où la pesante machine du Mon-

quo rursum animante ac Deo renovatio mundi fieret; atque idem ornatus oriretur. Cic. de Nat. Deor. lib. 2.

(*a*) Φασὶ δὴ οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς, κατὰ περίοδον ἐκπύρωσιν τοῦ παντὸς γίνεσθαι. *Origen. contra Cels. lib. 5. cap.* 20.

(*b*) *Dicimus ignem esse, qui occupet mundum, & in se cuncta convertat. Ita ignis exitus mundi est.* Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 13.

(*c*) Esse quoque in fatis reminiscitur, affore tempus,
Quo mare, quo tellus, correptaque regia Cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.
Metam. lib. 1.

» de sera renversée. » Dion nous apprend (*a*) que l'Empereur Tibere avoit toujours à la bouche un vers Grec, dont le sens étoit: » Que la Terre s'embrase, » quand je ne serai plus; « faisant allusion sans doute au feu qui devoit consummer l'Univers. Le même Lucain que nous avons cité, assure dans un autre endroit, qu'un feu général est destiné à la destruction du Monde, & que rien n'échappera à la fureur des flammes, lorsqu'un jour le Ciel & la Terre confondus s'embraseront (*b*). Stace & Properce ont aussi fait mention de la ruine de l'Univers; mais comme ils se sont expliqués

(*a*) *Sæpè verò recitasse memoratur antiquum hoc:*
Me misceatur igne terra mortuo.
Dio, Epit. lib. 58.

(*b*) Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogus, ossibus astra
Misturus. *Bel. Civ. lib.* 7.

en peu de mots, on ne ſçait s'ils l'ont entendu à la maniere d'Epicure, ou ſuivant le ſyſtême desStoïciens. Ceux-ci au reſte n'ont pas été les premiers, qui ayent crû que le Monde périroit par le feu. Héraclite & Empedocle l'avoient ſoutenu avant eux (*a*); & Plutarque nous apprend (*b*), que cettte opinion ſe trouvoit contenue dans les Ouvrages d'Héſiode & dans ceux d'Orphée.

Quoique l'opinion de l'embraſement général de l'Univers ſoit du nombre de celles dont l'origine ſe perd dans l'Antiquité, nous pouvons cependant aſſurer, que parmi les Anciens , les Peuples chez leſquels elle paroît avoir été le mieux établie, ſont les Syriens & les Phéniciens. Le Philoſophe Zenon, chef des Stoïciens, étoit originaire de Phénicie; & l'on ſçait que cette doctrine é-

(*a*) C'eſt ce que Diogene Laërce aſſure d'Héraclite. *Ex igne*, dit-il, *omnia conſtare* (dixit,) *in eumque reſolvi omnia.* In Héracl.

(*b*) Plut. *de Oracul. defectu.*

toit commune en Syrie au tems de l'établissement de l'Evangile. Celse la regardoit dèslors comme une opinion très répandue (*a*); & un passage de Josephe ne nous permet point de douter de son antiquité. Cet Historien rapporte (*b*) que les enfans de Seth, fils d'Adam, ayant appris de leur pere & de leur ayeul, que le Monde périroit par l'eau & par le feu, & voulant transmettre cette tradition à leur postérité, la graverent sur deux colonnes qu'ils éleverent, dont l'une étoit de briques, & l'autre de pierres, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colonne de briques, celle de pierres pût résister à la violence des eaux, & conserver ainsi la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. On assure, ajoute Josephe, que cette colonne de pierres se voit encore aujourd'hui dans la Syrie. Il y auroit de la simplicité à croire, que cette colonne

(*a*) Voyez Origen. *contra Cels. lib. 5. cap.* 14.
(*b*) *Antiq. jud. lib.* 1. *cap.* 2.

qu'on voyoit en Syrie du tems de cet Historien, s'il est vrai qu'on y en vît une, fût l'ouvrage des enfans de Seth; mais on ne peut au moins s'êmpêcher d'être convaincu par ce récit, que la doctrine de l'embrasement futur de l'Univers étoit fort ancienne dans la Syrie.

Uniquement occupés du reglement des mœurs, les Stoïciens étoient d'une ignorance grossiere sur la Physique. Ils croyoient, à la vérité, comme les autres Philosophes, que les étoiles étoient des corps de feu; mais ils avoient en même tems sur ce sujet une opinion ridicule, qui leur étoit particuliere: ils s'imaginoient que ce feu des étoiles s'entretenoit & se nourrissoit des vapeurs qui s'élevent de la terre, de la mer & des eaux; & sur ce beau principe ils fondoient la cause de l'embrasement futur de l'Univers (*a*). Ils assuroient qu'a-

(*a*) *Sunt autem stellæ naturâ flammeæ*, leur fait dire Cicéron, de Nat. Deor. lib. 2. *Quo cir-*

près une longue ſuite d'années, la ſubſtance humide des eaux étant épuiſée, & la terre ſe trouvant enfin deſſéchée, & hors d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des Aſtres à cauſe de ſon aridité, le feu s'attacheroit à toutes les parties du Monde, & conſumeroit toutes choſes. Béroſe ramenant tout à l'Aſtrologie judiciaire, ſelon la coutume des Chaldéens, ſoutenoit que la cauſe de l'embraſement du Monde ſeroit la conjonction des Planetes dans le ſigne du Cancer, de même que, ſelon lui, le déluge ſeroit cauſé par la conjonction des mêmes Planetes dans le ſigne du Capricorne (*a*).

cà terræ, maris, aquarum vaporibus aluntur iis, qui à Sole ex agris tepefactis & ex aquis excitantur : quibus altæ renovatæque ſtellæ, atque omnis æther, refundunt eadem, & rurſum trahunt indidem, nihil ut ferè intereat, aut admodùm paulùm, quod aſtrorum ignes & ætheris flamma conſumat. Ex quo eventurum noſtri putant, &c. Voyez pag. 73. N. (*a*).

(*a*) *Beroſus, qui Belum interpretatus eſt, ait curſu iſta* (conflagrationem mundi & diluvium)

Il n'y a nulle apparence, que ni les Syriens, ni les Phéniciens, ni ceux qui les premiers ont assuré que le Monde périroit par le feu, en ayent eu d'autre raison, qu'une opinion fort simple & très naturelle. On a toujours crû dans l'Antiquité, qu'à la fin du Monde le ciel & la terre se confondroient : Jesus-Christ dit positivement, qu'alors les Etoiles tomberont du ciel. C'étoit l'opinion commune ; & dans l'imagination des Peuples, il ne faut point chercher d'autre cause d'un embrasement général, que ce mêlange du ciel & de la nature. Quoique les Anciens ne donnassent pas aux étoiles leur juste grandeur, ils les

Syderum fieri ; & adeò quidem id affirmat, ut conflagrationi atque diluvio tempus assignet : arsura enim terrena contendit, quandò omnia sydera, quæ nunc diversos agunt cursus, in Cancrum convenerint, sic sub eodem posita vestigio, ut recta linea exire per orbes eorum possit ; inundationem futuram, cùm eadem syderum turba in Capricornum convenerit. Senec. Nat. Quæst. lib. 3. cap. 29.

concevoient

concevoient cependant comme de vaſtes corps enflammés, & ils ne pouvoient ſans doute imaginer qu'elles duſſent tomber ſur la terre, ſans l'embraſer en même tems, & la réduire en cendres.

Si le tems précis de la formation du Monde a toujours été regardé comme une choſe qu'il étoit impoſſible de découvrir, on n'a pas jugé qu'il y eût moins d'impoſſibilité à déterminer ſa durée, & à fixer l'inſtant de ſa fin. Il n'y a rien dans toute l'Antiquité Payenne qui puiſſe nous faire penſer, que jamais on ſe ſoit aviſé de preſcrire le moment au quel le Monde a commencé, ni celui auquel il doit finir. Les Juifs qu'on accuſoit d'avoir fixé l'époque de l'origine du Monde, pour faire remonter la leur juſqu'à ce terme reculé, communiquerent cet eſprit aux premiers Chrétiens. Ceux-ci, à l'exemple des autres, s'aviſerent de marquer des bornes à la durée du Monde, comme les Juifs

avoient déſigné le moment de ſon commencement ; & malheureuſement pour eux, ils aſſurerent que ſa derniere heure étoit prochaine. Ils joignirent à cette opinion haſardée une autre imagination auſſi ridicule ; & comme les Juifs avoient fait remonter l'origine de l'obſervation du Sabath juſqu'à la premiere ſemaine du Monde, les premiers Chrétiens judaïſant pouſſerent cette obſervation au-delà même de la fin du Monde. Ils oſerent publier, qu'il ne dureroit qu'autant de milliers d'années, que Dieu avoit employé de jours à le former, ceſt-à-dire, qu'il ne ſubſiſteroit que pendant ſix mille ans ; qu'au bout de ce terme, Jeſus-Chriſt deſcendroit ſur la terre, raſſembleroit ſes élûs, & célebreroit avec eux le grand Sabath pendant le cours de mille autres années, après leſquelles il les introduiroit dans les biens ineffables de l'Eternité (*a*).

(*a*) *Arbitror ex hoc loco, & ex Epiſtolâ quæ nomine Petri Apoſtoli inſcribitur, mille annos pro*

Cette opinion de la durée Sabbathique du Monde & du regne de mille ans étoit ſi commune, ou, pour mieux dire, ſi générale parmi les premiers Chrétiens; qu'il eſt étonnant que ceux qui vinrent enſuite ayent oſé la réjetter. Euſebe dit que Papias Evêque d'Hieraple, & diſciple des diſciples des Apôtres, en étoit l'Auteur (*a*); mais on ne peut douter que les Apôtres mêmes ne l'euſſent établie, & qu'elle ne fût auſſi ancienne que le Chriſtianiſme. En effet le même Auteur nous apprend (*b*), que Papias a-

unâ die ſolitos appellari: ut ſcilicet quia mundus in ſex diebus fabricatus eſt, ſex millibus annorum tantùm credatur ſubſiſtere; & poſtea venire ſeptenarium numerum & octonarium, in quo verus exercetur ſabbathiſmus. Hieron. Ep. ad Cypr. Preſbyt.

(*a*) Ταῦτα δὲ ὁ Παπίας ἰωάννε μὲν ἀκεςὴς, Πολυκάρπε δὲ ἑταῖρος γεγονὼς, ἀρχαῖος ἀνὴρ, ἐγγράφως ἐπιμαρτυρεῖ ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν αὐτε Βιβλίων. *Euſeb. Præp. Ev lib. 3. cap. 33.*

(*b*) Euſebe, *ubi ſuprà.*

voit grand ſoin de s'informer de tout ce que les Apôtres avoient enſeigné toutes les fois qu'il rencontroit quelqu'un qui eût vêcu avec eux ; & Saint Irenée, diſciple des diſciples des Apôtres, eſt du même ſentiment que Papias touchant le regne de mille ans. Il dit même poſitivement (*a*), que tous les Anciens qui avoient vû Saint Jean l'Evangeliſte, aſſuroient qu'ils lui avoient ſouvent oui dire, que Jeſus-Chriſt s'étoit exprimé de la maniere ſuivante ſur la nature du bon-

(*a*) *Prædicta itaque benedictio ad tempora regni ſine contradictione pertinet, quandò regnabunt juſti ſurgentes à mortuis ; quandò & creatura renovata & liberata, fructificabit univerſæ eſcæ ex rore cœli, & ex fertilitate terræ : quemadmodùm Preſbyteri meminerunt, qui Joannem diſcipulum Domini viderunt, audiſſe ſe ab eo, quemadmodùm de temporibus illis docebat Dominus, & dicebat : venient dies, in quibus vineæ naſcantur ſingulæ dena millia palmitum habentes, & in uno palmite dena millia brachiorum, & in uno vero palmite dena millia flagellorum . . . Et cùm eorum apprehenderit aliquis ſanctorum botrum, alius clamabit : Botrus ego melior ſum ; me ſume, per me Dominum benedic, &c.* Iren. adv. Hæres. lib. 5. cap. 33.

heur dont les justes devoient jouir alors : » Dans ces jours heureux chaque vigne » produira dix mille branches, chaque » branche dix mille grapes, & chaque » grape dix mille grains « ; après quoi il s'étend d'une maniere puérile sur le détail de la multiplication des fruits : par où i paroît, pour le dire en passant, que les premiers Chrétiens avoient une idée fort grossiere & très-charnelle de ce regne de Jesus-Christ sur la terre.

Mais comme ce n'est point ici le lieu d'examiner plus à fond cette question du regne terrestre de Jesus-Christ, il suffit de dire, que les Chrétiens des premiers siecles sortis des Juifs pour la plûpart, & prévenus par conséquent d'un respect superstitieux pour l'observation du Sabath, croyoient que le Monde ne dureroit que six mille ans, au bout desquels arriveroit l'embrasement du ciel & de la terre. Et comme ils suivoient la chronologie

des Septante, ſelon laquelle le Monde avoit déja duré cinq mille huit cens ans, ils s'imaginoient que ſa fin n'étoit pas fort éloignée. C'eſt pour cette raiſon, qu'ils attribuoient les mortalités & les calamités publiques à la vieilleſſe du Monde, qui au rapport de Saint Cyprien (a), n'avoit plus la même vigueur qu'autrefois, & étoit tombé dans la caducité. Ils étoient continuellement dans l'attente de l'Antechriſt, & dans l'appréhenſion des malheurs ſans nombre, que cet ennemi de Dieu devoit cauſer à l'Egliſe. Tertullien diſoit, que les Chrétiens prioient pour la durée de l'Empire Romain, parce que ſçachant certainement que l'Univers finiroit avec lui, ils vouloient éloigner par leurs prieres les maux dont les

(a) *Quia ignarus divinæ cognitionis, & veritatis alienus es, illud primo in loco ſcire debes, enuiſſe jam mundum, non illis viribus ſtare, quibus priùs ſteterat, nec vigore & robore eo valere, quo anteà prævalebat.* Cyprian. ad Demet.

hommes étoient menacés à la fin du monde (*a*).

Nous devons ajouter avant que de finir ce Chapitre, que jamais on ne s'est imaginé dans l'Antiquité que le Monde dût retomber un jour dans le néant. Ceux des Philosophes qui donnoient à l'Univers un commencement, comme ceux qui tenoient pour son éternité, les Stoïciens ainsi que les Atomistes, étoient également persuadés que le Monde ne

(*a*) *Est & alia major necessitas nobis orandi pro Imperatoribus, etiam pro omni statu Imperii, rebusque Romanis, quòd vim maximam universo orbi imminentem, ipsamque clausulam sæculi acerbitates horrendas comminantem, Romani Imperii commeatu scimus retardari.* Tertul. Apol. cap 31. & lib. contra Scap. cap. 3. *Christianus nullius est hostis, nedum Imperatoris, quem sciens à Deo suo constitui, necesse est ut & ipsum diligat . . . & salvum velit, cum toto Romano Imperio, quousque sæculum stabit : tandiu enim stabit.*

C'est en ce sens que Lactance dit, Divin. Instit. lib. 7. cap. 25. *Incolumi Româ nihil videtur metuendum : at verò cùm caput illud orbis occiderit, & ῥύμη esse cœperit, quod Sibyllæ fore aiunt, quis dubitet venisse jam finem rebus humanis, orbique terrarum.*

feroit jamais réduit à rien (*a*) ; & si quelques-uns d'eux lui attribuoient une fin, ils la regardoient comme un changement qui devoit arriver à sa forme, & non pas comme une destruction de sa substance. Les premiers Chrétiens étoient dans la même opinion sur la fin du Monde. Ils croyoient que l'embrasement général le purifieroit seulement, & changeroit sa forme sans anéantir sa matiere. Ils esperoient que Dieu formeroit ensuite un nouveau ciel & une nouvelle terre,

(*a*) C'est le principe de Lucrece, qui l'exprime ainsi dans son premier Livre :

At nunc inter se quia nexu principiorum
Dissimiles constant, æternaque materies est ;
Incolumi remanent res corpore . . . . .
Haud igitur redit ad nihilum res ulla . . .
Haud igitur penitùs pereunt quæcumque videntur :
Quandò aliud ex alio reficit natura, nec ullam
Rem gigni patitur, nisi morte adjutam alienâ.

où ils habiteroient éternellement ; & ils fondoient ce ſentiment ſur une infinité de paſſages de l'Ecriture ? » Je vais créer, » dit Dieu dans Iſaïe (*a*), de nouveaux » cieux & une nouvelle terre, & enſé- » velir dans l'oubli tout ce qui a précedé «. Il eſt auſſi écrit dans l'Apocalypſe : » j'ai vû un nouveau ciel & une nou- » velle terre (*b*) : car le premier ciel & » la premiere terre s'étoient évanouis « ; & on lit dans Saint Pierre les paro- les ſuivantes » : nous attendons de nou- » veaux cieux & une nouvelle terre (*c*) » en vertu des promeſſes de celui en qui » la vérité réſide. « Saint Jérôme accuſe Origene d'avoir admis une infinité de

(*a*) *Ecce enim ego creo cœlos novos , & terram novam ; & non erunt in memoriâ priora.* Iſ. cap. 65. vers. 17.

(*b*) *Et vidi cœlum novum & terram novam : primum enim cœlum & prima terra abiit.* Apocal. cap. 21. vers 1.

(*c*) *Novos verò cœlos , & terram novam , ſecundùm promiſſa ipſius expectamus , in quibus juſtitia habitat.* 2. Pet. cap. 3. vers. 13.

Mondes, non à la maniere des Epicuriens qui en reconnoiſſoient une infinité ſubſiſtante actuellement, mais en ſuppoſant qu'ils auroient lieu ſucceſſivement, & l'un après l'autre (*a*). Ce qu'il y a de certain, eſt qu'Origene paroît ſuppoſer la préexiſtence de la matiere dans une de ſes Homélies ; & dans ſes Principes il dit formellement, que le Moude ne ſera pas anéanti, & qu'il changera ſeulement de forme (*b*). Enfin Saint Auguſtin, qui vivoit dans un ſiecle où la doctrine de l'Egliſe étoit déja très-épurée, n'avoit point d'autre ſentiment. »
» Le Monde finira, dit-il (*c*), non par

(*a*) Ce n'eſt pas Saint Jerôme qui l'en a accuſé, mais Theophile d'Alexandrie, *Libro Paſchali* 1. traduit par Saint Jérome.

(*b*) *Si enim mutabuntur cœli, utique non perit quod mutatur ; & ſi habitus mundi tranſit, non omnimodè exterminatio, vel perditio ſubſtantiæ materialis oſtenditur : ſed immutatio quædam fit qualitatis, atque habitûs transformatio.* Origen. de Princip. lib. 1. cap. 6.

(*c*) *Et in Litteris quidem ſacris . . . . legitur :*

» une destruction totale, mais seulement
» par un changement de sa forme. C'est
» pourquoi l'Apôtre a dit : la figure de
» ce Monde passe. Il n'y aura donc que
» la forme ou la figure du Monde qui
» passera, & sa substance ne passera
» point. « De ce qui vient d'être dit
concluons, que quoique les Chrétiens
soutinssent que le Monde avoit été autrefois tiré du néant, ils convenoient cependant avec les Payens que jamais il
ne seroit anéanti.

Præterit figura hujus mundi ; legitur : Mundus transit ; legitur : Cœlum & terra transibunt ; sed puto quòd præterit, transit, transibunt, aliquantò mitiùs dicta sunt, quàm peribunt. August. de Civ. Dei, lib. 20. cap. 24.



CHAPITRE IV.

Ce que les Anciens ont pensé de la Terre, & de leur Géographie.

DÉMOCRITE avoit raiſon de reprocher aux Philoſophes de ſon tems, qu'ils s'amuſoient à contempler les Aſtres, pendant qu'ils négligeoient la connoiſſance de ce qui étoit ſous leurs pieds. L'ordre naturel ſembloit en effet exiger d'eux, qu'ils s'appliquaſſent à connoître la Terre qu'ils habitoient, avant que de s'occuper à obſerver les Cieux qu'ils ne voyoient que dans l'éloignement. Ils devoient ſans doute travailler d'abord à ſe rendre bons Géographes, après quoi ils auroient pû ſonger à devenir Aſtronomes. Cependant ſoit qu'on eût négligé à deſſein des connoiſſances, qui dans ces tems reculés ne paroiſſoient pas faciles à acquerir, ſoit

qu'on les regardât alors comme toutes acquifes, en prenant pour une vérité certaine la fauffe opinion dans laquelle on fut fi long-tems fur ce qui regarde la Terre, il eft certain qu'on avoit déjà fait beaucoup de progrès dans la fcience des Aftres, lorfque le Monde étoit encore fort ignorant fur la Géographie.

Nous avons vû dans les Chapitres précédens quelle étoit l'opinion des Anciens fur la place que la Terre occupe dans cet Univers. L'amour propre qui ramene ordinairement tout à foi, ayant fait croire aux hommes que le Soleil, la Lune, les Etoiles, & généralement toutes chofes ont été formées pour eux, en partant de ce principe, ils ont regadé la Terre qui les foutient comme la plus noble partie de l'Univers: ils l'ont placée au centre du Monde, comme dans le lieu le plus honorable; & leurs fens s'acordant parfaitement avec cette ma-

niere de penſer , leurs yeux les ont en-
tretenus dans une erreur qui flattoit
agréablement leur vanité. Ainſi non-ſeu-
lement les Egyptiens, les Chaldéens, les
Libyens & les autres anciens Aſtrono-
mes, mais même, ſi on en excepte
quelques-uns des Philoſophes Grecs dont
j'ai parlé (*a*), on peut dire générale-
ment tous les hommes dans tous les
tems ont crû que la Terre occupoit le
centre du Monde.

Quoique quelques-uns par un goût
particulier pour la figure conique, qu'ils
regardoient comme la plus parfaite ;
ayent aſſuré que l'univers avoit cette for-
me, il eſt cependant très-certain, qu'en
général on a crû le Monde ſphérique,
le mouvement circulaire des Aſtres ne
permettant pas aux Anciens d'être dans
un autre ſentiment : du moins la figure
ſphèrique eſt celle qu'on lui a commu-

(*a*) Voyez le premier Chapitre.

nément attribuée, comme s'accordant mieux avec les obſervations, & convenant d'ailleurs aux Allégoriſtes, qui trouvoient dans cette figure des propriétés & des perfections, qui ne ſe rencontrent point dans toutes les autres.

A l'egard de la Terre (*a*), on ne peut douter que les premiers hommes jugeant de ſa figure par celle du pays qui les environnoit, & ne pouſſant pas encor leurs raiſonnemens plus loin que la portée de leur vûe, n'ayent crû quelle étoit ronde & plate à peu près comme une table. Les ſens nous portent naturellement à penſer ainſi. C'étoit là l'opinion d'Homere & de tous les anciens

(*a*) Les opinions différentes des Philoſophes ſur la figure de la Terre, ſe trouvent réunies dans l'ancien Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique, qui en parle en ces termes : Θαλῆς, καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ, σφαιροειδῆ τὴν γῆν νομίζουσιν : Ἀναξίμανδρος δὲ, λίθω κίονι τῇ περιφερείᾳ ἐκ τῶν ἐπιπέδων. Ἀναξιμένης, τραπεζοειδῆ; Λεύκιππος,

Poëtes, comme Geminus l'a obſervé (*a*), & la plûpart des hommes penſeroient encore aujourd'hui de même, s'ils n'entendoient dire le contraire. On eſt ſorti de très-bonne heure de cette erreur groſſiere ; & le premier fruit qu'on a tiré des obſervations Aſtronomiques, a été de donner en particulier à la Terre la même forme qu'on attribuoit à l'Univers en général, c'eſt-à-dire la figure ſphérique. On concevoit donc la Terre comme un vaſte globe immobile placé au centre du Monde, & environné d'un air immenſe, au deſſus duquel rouloient les huit ſpheres céleſtes. C'eſt ainſi que les Egyptiens, les Chaldéens, les Libyens & les autres Peuples qui ſe ſont appliqués les premiers à connoître la ſtructure de l'Univers,

τυμπανοειδῆ τῷ πλάτει, κοίλην δὲ τῷ μεγέθει.

(*a*) Ὅμηρος μὲν γὰρ, καὶ οἱ ἀρχαῖοι ποιηταὶ σχεδὸν, ὡς εἰπεῖν, πάντες ἐπίπεδον ὑφίσανται τὴν γῆν. *Gemin. cap.* 13.

ont

ont pensé en général sur la figure de la Terre.

Pour ce qui regarde plus particuliérement la superficie du globe terrestre, je veux dire, la situation différente des terres & des mers, des continens & des isles, la difficulté des voyages d'une région à l'autre, & l'art de la navigation qui a été long-tems à se perfectionner, ont laissé les hommes qui nous ont précédés dans une ignorance extrême sur tous ces chefs. C'est aux derniers siecles que ces connoissances étoient réservées. Depuis deux cens ans nous avons fait plus de découvertes dans la Géographie, que nos Ancêtres n'avoient pû en imaginer dans l'espace de six mille ; & quoiqu'on n'ait pas encore porté cette science à son plus haut point de perfection, à en juger par les progrès étonnans qu'on y a faits en si peu de tems, nous pouvons nous flatter, que la curiosité de nos Voyageurs,

l'habileté de nos Pilotes & l'application de nos Astronomes, ne laisseront d'autre soin à la postérité, que celui de jouir du fruit de leurs travaux, & de profiter de leurs connoissances.

Les Anciens divisoient le globe terrestre en cinq Zones (*a*), ou cinq parties comprises entre les deux Poles, comme nous l'avons fait depuis. Ils donnoient à ces Zones les mêmes noms, qu'elles portent encore de nos jours; mais ils en

(*a*) Utque duæ dextrâ Cœlum totidemque sinistrâ
Parte secant Zonæ, quinta est ardentior illis:
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur;
Quarum quæ media est, non est habitabilis æstu:
Nix tegit alta duas; totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit, mistâ cum frigore flammâ.
Ovid. Metam. lib. 1.

croyoient deux ſeulement habitées: le froid exceſſif ou des chaleurs extrêmes ne permettoient pas d'habiter les trois autres. C'eſt ainſi qu'en parlent Ciceron, Virgile, Ovide, Strabon, Mela, Pline; & ſans un paſſage de Géminus, nous pourrions aſſurer hardiment que c'étoit là le ſentiment général des Anciens. Cet Auteur ſoutient dans ſes Elémens d'Aſtronomie (*a*), que la Zone torride n'eſt point inhabitable, parce que, dit-il, on a déja découvert ſous cette Zone des pays où l'on a trouvé des habitans. Il nous apprend en même tems que Polybe avoit compoſé un livre, où il prouvoit qu'il devoit faire moins chaud directement ſous la ligne qu'aux extrémités de la Zone torride; ce qu'il prouvoit par le témoignage de pluſieurs perſonnes, qui avoient pénétré juſques là. Pour ce qui eſt des

(*a*) *Cap.* 13. Geminus étoit contemporain de Sylla & de Ciceron.

Zones froides, toute l'Antiquité les a toujours crûes inhabitables.

On doit encore observer que ce n'est que par le raisonnement, & par la connoissance que les Anciens avoient de la figure sphérique de la Terre, qu'ils croyoient que la Zone tempérée méridionale pouvoit être habitée. Ils sçavoient que cette Zone étant à une même distance de l'Equateur que la septentrionale qu'ils occupoient, on devoit par conséquent y jouir d'une même température d'air: d'où ils concluoient, que l'une de ces Zones étant habitée, l'autre pouvoit l'être de même. Du reste ils n'avoient aucune certitude qu'elle le fût; & ce n'étoit que par conjecture & par vraisemblance qu'ils étoient dans cette opinion à peu près comme ces Philosophes qui soutenoient qu'il y avoit des Habitans dans la Lune.

Il est constant que jamais les Anciens

n'ont eu aucune connoissance des pays situés au delà de la Ligne. Ils n'avoient aucun commerce avec les habitans de ces pays, & ne pensoient pas même qu'il fût possible d'en avoir aucun. » Lorsque nous parlons, dit Géminus (*a*), » des habitans de la Terre Australe, ce » n'est pas comme assurant certainement » que cette Zone soit habitée; nous supposons seulement qu'elle peut l'être : » car jamais nous n'avons rien appris » touchant cette Zone. « Ciceron parle encore plus positivement. » Voyez, fait-il » dire à Scipion (*b*), voyez la Terre » comme environnée de cinq Zones, desquelles il n'y en a que deux d'habitées; » encore les hommes qui occupent la

(*a*) Geminus, *ibid.*

(*b*) *Cernis terram eandem, quasi quibusdam redimitam & circumdatam cingulis ; è quibus duos maximè inter se diversos ... obriguisse pruinâ vides ... Duo sunt habitabiles ; quorum Australis iste, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus.* Cic. in Somn. Scip.

„ méridionale, sont-ils d'une espece qui „ n'a rien de commun avec la vôtre ? « Pline parlant des Zones tempérées, dit de même qu'elles sont inaccessibles l'une à l'autre, à cause de la chaleur du Soleil qui brûle celle dont elles sont séparées (*a*). Macrobe enfin s'étendant davantage sur ce sujet, assure que les habitans de ces deux Zones tempérées n'ont jamais eu de commerce ensemble, & qu'il est même impossible qu'ils en ayent aucun, à cause des chaleurs excessives de celle qui les divise. (*b*).

(*a*) *Circà duæ tantùm inter exustam & rigentes temperantur ; eæque ipsæ inter se non perviæ propter incendium syderum.* Plin. Hist. lib. 2. cap. 68.

(*b*) *Licet igitur sint hæ duæ* (Zonæ) *mortalibus ægris munere concessæ Divûm, quas diximus esse temperatas, non tamen ambæ Zonæ hominibus nostri generis indultæ sunt, sed sola superior incolitur ab omni, quale scire possumus, hominum genere, Romani Græcive sint, vel barbaræ cujusque nationis. Illa verò solâ ratione intelligitur, quòd propter similem temperiem similiter incolitur : sed à quibus, non licuit unquàm nobis, nec licebit agnoscere. Interjecta enim torrida utrique ho-*

Outre les ardeurs brûlantes du Soleil, les Anciens avoient encore une autre raison de croire que ces deux Zones étoient inaccessibles l'une à l'auutre. Ils étoient persuadés que l'Océan environnoit toute la Terre, & que s'étendant sous la Ligne de l'Occident à l'Orient, il partageoit en deux le globe terestre, divisant ainsi les deux Zones temperées. C'est pour cela, selon Geminus (*a*), qu'Homere & les anciens Poëtes disoient que le Soleil se levoit de l'Océan, & s'y couchoit. Les Prêtres d'Egypte, au rapport d'Hérodote (*b*), assuroient que le Nil tiroit sa source de l'Océan, & que l'Océan entoûre toute la Terre. Ovide dit que Vul-

minum generi commercium ad se denegat commeandi. Macrob. in Somn. Scip. lib. 1.

(*a*) Geminus, *ubi suprà.*

(*b*) *Altera opinio est, incredibilior quidem, quàm hæc quæ dicta est, dictu tamen admirabilior, quæ ait, illum* (Nilum) *quòd ab Oceano fluat, istud efficere : Oceanum verò totam terram circumfluere.* Herodot. lib. 2.

çain avoit gravé ſur les portes du Palais du Soleil l'Océan, qui environnant toute la Terre, la diviſe en deux parties égales (*a*). Horace l'appelle du nom d'environnant (*b*) ; & par la même raiſon Ciceron & Strabon aſſurent que la Terre que nous habitons eſt une iſle (*c*). Les premiers Chrétiens mêmes n'étoient pas dans une autre opinion. Saint Clement appelle les pays ſitués ſous la Zone Auſtrale tempérée, les Mondes qui ſont au delà de

(*a*) . . . . Mulciber illic
Æquora cœlarat medias cingentia terras.
Ovid. Metam. lib. 2

(*b* Nos manet Oceanus circumvagus.
Horat. Epod. 6.

(*c*) *Omnis enim terra, quæ colitur vobis, parva quædam inſula eſt, cicumfuſa illo mari, quod Atlanticum, quod magnum, quod Oceanum appellatis.* Cic. in Somn. Scip. *V.* & Strabon. lib. 2. Apulée s'étend davantage ſur ce ſujet. *Nec ſum neſcius*, dit-il, *de Mund. pleroſque hujus operis Auctores terrarum orbem ita diviſiſſe, partem ejus inſulas eſſe, partem verò continentem vocari ; neſcii omnem hanc terrenam immenſitatem Atlantici maris ambitu coerceri, inſulamque hanc unam eſſe cum inſulis omnibus.*

l'Océan (*a*). Origenes dit à ce ſujet, que ſaint Clément a fait mention de ceux que les Grecs nomment Antichtones, qui habitent un endroit de la Terre, entre lequel & celui que nous occupons il ne peut y avoir de communication (*b*). Saint Auguſtin confondant les Antichtones avec les Antipodes, étoit ſi perſuadé que les deux Zones tempérées étoient incommunicables entr'elles, qu'il ſoutenoit que la Zone Auſtrale n'étoit point habitée, parceque les hommes qui l'occuperoient ne ſeroient pas deſcendus d'Adam. Car dit ce Pere, il eſt abſurde de croire, qu'on ait pû traverſer l'immenſité de l'Océan

(*a*) Ἀλλὰ κἀν τῇ πρὸς Κορινθίους Ῥωμαίων ἐπιςολῇ, ὠκεανὸς ἀπέραντος ἀνθρώποις γέγραπται, καὶ οἱ μετ' αὐτὸν κόσμοι. *Clem. Alex. Strom. lib.* 5. *cap* 12.

(*b*) *Meminit ſanè Clemens Apoſtolorum diſcipulus eorum, quos ἀντίχθονας Græci nominarunt, atque alias partes orbis terræ, ad quas neque noſtrorum quiſquam accedere poteſt, neque ex illis, qui ibi ſunt, quiſquam tranſire ad nos.* Origen. de Princip. lib. 2. cap. 3.

(*a*). Les Stoïciens de leur côté donnoient une raiſon phyſique, de ce que l'Océan s'étendoit ainſi ſous l'Equateur. Nous avons dit que ces Philoſophes s'imaginoient, que le feu des Aſtres ſe nourriſſoit des vapeurs & des exhalaiſons de la Terre (*b*). C'étoit donc, ſelon eux, pour cette raiſon, que l'Océan s'étendoit ſous la Ligne, afin d'être toujours à portée de fournir au Soleil, à la Lune & aux autres Planetes, la nourriture dont elles avoient beſoin.

La même raiſon qui avoit fait imaginer des Antichtones, ou des Habitans de la Zone Auſtrale temperée, avoit fait juger qu'il y avoit auſſi des Antipodes, c'eſt à di-

(*a*) *Quòd verò & Antipodas fabulantur . . . nullâ ratione credendum eſt . . . nimiſque abſurdum eſt, ut dicatur, aliquos homines ex hâc in illam partem, Oceani immenſitate trajectâ, navigare ac pervenire potuiſſe; ut etiam illic ex uno illo primo homine genus inſtitueretur humanum.* Auguſt. de Civ. Dei, lib. 16. cap. 19.

(*b*) Voyez le Chapitre précedent.

re des Habitans du point de la Terre diamétralement opposé à nos pieds dans l'autre hémisphere. La figure sphérique de la Terre portoit à conjecturer l'un & l'autre; mais on n'en avoit aucune certitude. Les Stoïciens croyoient qu'il y avoit des Antipodes (*a*): cependant Pline n'ose le décider (*b*), & il est certain qu'on en parloit avec encore plus de réserve, que des Antichtones. Les premiers Chrétiens persuadés que cette opinion ne s'accordoit pas aisément avec l'Ecriture, la regardoient comme une rêverie des Philosophes. C'est ainsi, comme on vient de le voir, que saint Augustin s'en explique. Lactance traite ce sentiment d'extravagant (*c*). Vigile Evêque de Thapse fut autrefois excommunié par le Pape Zacharie pour l'avoir soutenu; & quicon-

(*a*) *Nonne etiam dicitis, esse è regione nobis, è contrariâ parte terræ, qui adversis vestigiis stèntcontra nostra vestigia, quos Antipodas vocatis?* Cic. Acad. Quæst. lib. 4.

(*b*) Plin. *Hist. lib.* 2. *cap.* 65.

(*c*) Lactan. *Divin. Institut. lib.* 3. *cap.* 24.

que eût été dans la même opinion avant la découverte de l'Amérique, n'eût pas manqué d'être regardé comme un hérétique. On ne connoiſſoit dònc autrefois qu'une ſeule partie de la Terre compriſe ſous la Zone tempérée ſeptentrionale ; encore s'en falloit-il beaucoup, comme on va le voir, que tous les pays que cette Zone renferme fuſſent parfaitement connus.

Quoique ce ne ſoit pas mon deſſein d'entrer dans le détail de la Géographie ancienne, il eſt cependant à propos que j'en diſe ici quelque choſe, afin d'en donner au moins une idée générale.

Les Anciens diviſoient la Terre connue de leur tems en trois parties, qu'ils nommoient Europe, Aſie & Libye, ou Afrique (*a*). On ignore la raiſon, qui a fait autrefois appeller ainſi ces trois

(*a*) Διαιρεῖται δὲ ἡ καθ' ὑμᾶς οἰκουμένη εἰς μέρη τρία, Ἀσίαν, Εὐρώπην, Λιβύην. *Geminus*, *cap.* 13.

parties du Monde : Hérodote dit qu'on ne nous débite que des fables à ce ſujet (*a*), & il faut l'en croire. Ces mêmes noms leur ſont reſtés depuis, avec cette différence qu'on les donne aujourd'hui à des pays beaucoup plus étendus.

Du tems de Geminus, tout ce que l'on connoiſſoit de la Terre occupoit un eſpace deux fois plus long que large (*b*), & comprenoit environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique & à peu près le quart de l'Aſie.

Selon notre Géographie moderne, en Europe, l'Eſpagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne juſqu'à l'Elbe, la Hongrie, quelque partie de la Pologne & de la Lithuanie, la Macédoine & la Grece que nous appellons Turquie d'Europe, étoient connues aux Anciens. Nous pouvons y ajouter les Iſles Britanniques, quoique

(*a*) Herodot. *lib.* 4.
(*b*) Geminus, *ubi ſuprà.*

Dion nous apprenne *(a)*, que ce fut ſeulement ſous l'Empire de Tite, qu'il fut pleinement avéré que la Grande Bretagne étoit une Iſle. Celle de Thulé, qu'on croit aujourd'hui Thilentel, la plus ſeptentrionale des Orcades, étoit pour les Anciens l'extrémité du monde *(b)*; & l'Iſlande, que quelques uns ont priſe mal-à-propos pour l'ancienne Thulé, leur étoit inconnue, ainſi que la Scandina-

(*a*) *Eodem tempore alterum bellum extitit in Britanniâ, quo bello Cn. Jul. Agricola regionem hoſtium vaſtavit, primuſque omnium Romanorum, quod ſciamus, Britanniam circumfuſam eſſe mari undique cognovit.* Dio. Epit. lib. 11.

(*b*) *Ultima omnium, quæ memorantur, Thule.* Plin. *Hiſt. lib. cap.* 30.

Solin dit la même choſe; mais Strabon rapproche les bornes du Monde de ce côté-là, & ne reconnoît aucun pays découvert au-delà de l'Ecoſſe. *Pytheas Maſſilienſis*, dit-il, liv. 2. *circa Thulen Britannicarum inſularum ſeptentrionaliſſimam ultima ait eſſe; de reliquis nihil narrat, neque quòd inſula ſit Thule, neque ultrùm eò uſque habitationes pertingant. Ego autem illum ſeptentrionalem finem multò propiùs meridiem verſus exiſtimo: qui enim hodiè terras perluſtrant, ultrà Hiberciam nihil poſſunt referre.*

vie, tout le Nord de l'Allemagne, la plus grande partie de la Pologne, & la Moſcovie entiere.

A l'égard de l'Afrique, ils n'en connoiſſoient que le côté ſeptentrional ſous les noms de la Numidie, des deux Mauritanies, de la Libye Cirénaïque & de l'Egypte, en ſuivant la côte depuis Maroc juſqu'à la mer rouge. Ils appelloient Garamantes les Peuples qui demeuroient au Midi de la Mauritanie & de la Numidie, & nommoient Ethiopiens tous ceux qui habitoient au Midi de la Libye & de l'Egypte, & qui occupoient le reſte de l'Afrique (*a*),

Enfin en Aſie tous les petits Royaumes compris ſous le nom de Turquie Aſiatique leur étoient connus, ainſi que la Colchide ſituée entre le Pont-Euxin

(*a*) *Proxima Africæ incolitur Ægyptus, introrſus ad meridiem recedens, donec a tergo prætendantur Æthiopes.* Plin. Hiſt. lib. 5. cap. 9.

& la mer Caſpienne, l'Arabie, la Perſe ; & une partie de l'Inde. Si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les Hiſtoriens ont écrit d'Alexandre, on croiroit que ce Prince auroit pénetré juſqu'au Gange, ainſi que Bacchus avoit fait, dit-on, avant lui. Mais il y a peu d'apparence qu'il ait pouſſé ſi loin ſes conquêtes. De la maniére dont tous les Anciens ont parlé de ce fleuve, on voit clairement qu'ils n'en ont jamais bien connu le cours ni la ſituation. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-certain qu'ils n'avoient qu'une notion très-confuſe des pays ſitués au-delà de l'Indus, & qu'ils n'en avoient nulle de ceux qui ſont au-delà du Gange (*a*).

Les Anciens donnoient indiſtinctement à tous les Habitans des pays qui ne leur

(*a*) *Sed undè conſtent gentes, Emodi montes aſſurgunt, Indorumque gens incipit.... uſaque ad Indum amnem, qui eſt ab Occidente finis Indiæ .... Non tamen eſt diligentiæ locus, adeò diverſa & incredibilia traduntur.* Plin. Hiſt. lib. 6. cap. 21.

étoient

étoient pas connus, les noms généraux d'Indiens, de Scythes, d'Hyperboréens & d'Ethiopiens. Ils comprenoient ſous le nom d'Indiens les peuples qui habitoient aux environs & au delà de l'Indus, & généralement tous les peuples Orientaux. Ils appelloient Scythes ceux qui étoient ſitués au delà du Pont-Euxin & de la mer Caſpienne, & qui occupoient tout le Nord de l'Aſie (*a*). Les Hyperboréens étoient les Habitans de l'Allemagne Septentrionale, de la Pologne & de la Moſcovie (*b*). Enfin ſous le nom d'Ethiopiens étoient compris, comme je viens de le dire, tous les Peuples méridionaux de l'Afrique, depuis environ les 26 de-

(*a*) *Ultrà* (Tanaïm) *ſunt Scytharum populi*. Plin. Hiſt. lib. 6. cap. 1 : & Strab. lib. 11. *Veteres Græcorum Scriptores univerſas gentes ſeptentrionales Scytharum & Celto-Scytharum nomine affecerunt.*

(*b*) *Ponè eos montes* (Riphæos,) *ultraque Aquilonem, gens felix, ſi credimus, quos Hyperboreos appellavêre, annoſo degit ævo, fabuloſis celebrata miraculis*. Plin. Hiſt. lib. 4. cap. 26. *V.* Strab. lib. 1.

grés de Latitude ſeptentrionale & au-delà.

Je parlerai bientôt de la fameuſe Iſle Atlantique. A l'égard de la Taprobane (*a*), on ne peut faire aucun fond ſur ce qui ſe lit aujourd'hui dans les Anciens au ſujet de cette Iſle, que quelques uns ont crû aſſez légérement être celle de Ceylan, & d'autres avec encore moins de fondement la grande Iſle de Sumatra. Que quelques vaiſſeaux ayent été autrefois jettés ſur les côtes de ces Iſles, je n'y vois point d'impoſſibilité; mais on n'en a aucune certitude: on n'y voit pas même d'apparence. Néarque & Oneſicrite, Amiraux d'Alexandre, s'embarquerent par ordre de ce Prince, & revinrent quelque tems après avec une relation de leur voyage toute remplie de fables, ainſi que Strabon le leur reproche (*b*). Cependant ſur leur

(*a*) Voyez au ſujet de l'Iſle de Taprobane, *Pline*, liv. 6. ch. 24. *Strabon*, liv. 15. *Mela*, lvi. 3. ch. 1. *Solin*, ch. 53.

(*b*) *Quicumque de Indiâ ſcripſêre, pleraque*

témoignage, & ſur celui d'un certain Jambole (*a*), dont la relation paroît encore plus extravagante, on prétend aujourd'hui fonder quelque certitude ſur la Taprobane des Anciens, qui ne peut raiſonnablement paſſer que pour un pays imaginaire, ainſi que les Iſles fortunées autrefois ſi célebres.

A ce que je viens de dire de la Géographie des Anciens, je dois ajouter qu'ils avoient comme nous l'uſage des Cartes Géographiques. Anaximandre, Diſciple de Thalès, eſt fameux par ſa ſphere & par ſa Carte générale de la Terre (*b*). Eratoſthene corrigea depuis cette Carte

mentiti ſunt, præ reliquis Daïmachus, proximè Megaſthenes, Oneſicrituſque & Nearchus, aliique tales. Strab. lib. 2.

(*a*) Voyez ce qu'en dit Diodore, liv. 3.

(*b*) *Illuſtres ſunt etiam qui eum* (Homerum) *ſecuti ſunt, viri magni nominis, & Philoſophiæ familiares. Quorum duos poſt Homerum primos Eratoſthenes ait fuiſſe Anaximandrum Thaletis diſcipulum & Hæcatæum Mileſium : quorum ille primus Geographicam ediderit Tabulam* Strab. lib. 1.

d'Anaximandre, qui étoit très-fautive & fort imparfaite; & Hiparque corrigea celle d'Eratosthene. On sçait ce que Socrate dit un jour à Alcibiade (*a*), qui tiroit vanité du nombre de ses Terres & de leur étendue. Ce Philosophe présentant à son Disciple une Carte du Monde, lui dit de montrer la Grece sur cette Carte; ce qu'Alcibiade ayant exécuté, Socrate le pria de lui indiquer de même la position des terres qu'il avoit dans l'Attique. Mais Alcibiade ayant répondu, qu'elles n'étoient pas assez considérables pour être marquées sur la Carte: Puisque vos terres, quoique fort étendues, repliqua Socrate, ne peuvent pas trouver place dans une Carte, jugez de celle que vous devez occuper dans le monde, vous qui n'êtes qu'un homme. Florus dit (*b*)

(*a*) Voyez Plutarque, *in Alcibiad.*

(*b*) *Faciam quod solent, qui terrarum situs pingunt : in brevi quasi tabellâ totam ejus imaginem amplectar.* Flor. Præf lib. 1.

au commencement de ſon Abregé, qu'il va imiter ceux qui ont coutume de repréſenter tous les pays de la Terre ſur une petite Carte, en faiſant de toute l'Hiſtoire un tableau en racourci. Plutarque au commencement de la vie de Théſée, compare auſſi l'Hiſtoire à une Carte de Géographie (*a*); & Varron nous apprend (*b*), qu'il trouva un jour C. Fundanius ſon beau-pere occupé à conſidérer une Carte de l'Italie, qu'on avoit tracée ſur une muraille.

Il eſt donc conſtant que les Anciens avoient comme nous l'uſage des Cartes, tant générales que particulieres. Celles-ci pouvoient être aſſez exactes : à l'égard des

(*a*) ὥσπερ ἐν ταῖς γεωγραφίαις . . . . οἱ ἱστορικοί, *&c. Plut. in Theſ.*

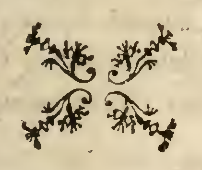
(*b*) *Offendi ibi* (in æde Telluris) *C. Fundanium ſocerum meum, & C. Agrium Equitem Romanum Socraticum, & Publ. Agraſium Publianum, ſpectantes in pariete pictam Italiam.* Var. de Re ruſt. lib. 1. cap 2.

autres, elles contenoient certainement, ou beaucoup de vuide, ou beaucoup d'imaginaire & de fabuleux. Le peu d'habileté qu'ils avoient dans l'art de la Navigation, qu'on peut nommer la ſource de la connoiſſance des pays éloignés, étoit pour eux un obſtacle inſurmontable à la découverte des Régions diſtantes de celles qu'ils habitoient. On felicitoit les premiers Empereurs Chrétiens ſur ce que leurs vaiſſeaux avoient oſé naviger ſur l'Océan pendant l'Hiver. On attribuoit cet avantage à une protection particuliere de Dieu, qui par là récompenſoit leur zele pour la propagation de la foi; & on regardoit le ſuccès de ces entrepriſes comme des évenemens merveilleux, qui n'avoient point eu d'exemple, & qui n'en auroient jamais. C'eſt ainſi que Firmicus s'en explique (*a*).

(*a*) *Ut virtutibus veſtris gloria major accederet, mutato ac contempto temporum ordine, hyeme, (quod nec factum eſt aliquando, nec fiet,)*

Il n'eſt pas ſurprenant que les Anciens ayent toujours parlé de l'Océan avec la même emphaſe à peu près, que du Stix ou de l'Acheron. Il n'y a pas trois cens ans, que nos Navigateurs oſoient à peine s'écarter de ſes bords. Enfin nous pouvons légitimement croire, que ſi l'invention de la Bouſſole n'eût perfectionné l'art de la Navigation, nous ſerions encore aujourd'hui à peu près dans la même ignorance, où ſont reſtés ſi long-tems les hommes qui nous ont précedés, ſur ce qui regarde la plus grande partie de la Terre.

tumentes ac ſævientes undas calcaſtis Oceani ſub remis veſtris. Quid ampliùs vultis ? Virtutibus veſtris victa elementa ceſſerunt. Jul. Firm. de errore profan. Relig.



CHAPITRE V.

Des révolutions ausquelles les Anciens ont crû la Terre sujette.

IL n'y a rien dans l'Univers, qui ne soit sujet au changement. C'est à la vicissitude, que tous les Etres doivent leur origine, comme elle est la cause de leur destruction. Lorsqu'Homere appelle l'Océan le pere des Dieux, il s'explique, dit Platon (*a*), d'une maniere allégorique, & veut dire par là que tout est produit par cette vissitude éternelle de la nature, qui nous est représentée par le flux & le reflux de la Mer. Les Anciens n'ont point exempté la Terre du changement, auquel ils ont crû que toutes choses étoient sujettes. Ceux-mêmes qui ont soutenu qu'elle occupoit de tou-

(*a*) *In Cratylo.*

te éternité le centre du Monde, & qu'elle conſerveroit éternellement cette place, n'ont pas laiſſé de convenir qu'elle étoit ſujette à certains accidens, qui ſans détruire ſa forme, ni rien changer à ſa figure priſe en général, pouvoient cependant l'altérer, & y produire quelques changemens particuliers. Il n'eſt point ici queſtion des altérations inſenſibles, qui arrivent dans les entrailles de la Terre par la production des minéraux & des végétaux. Nous ne parlons point non-plus des changemens réguliers & peu conſidérables qu'on remarque ſans ceſſe dans ſa ſurface, qui quelquefois eſt aride, & quelquefois couverte de verdure. Il s'agit ici d'altérations plus importantes, d'accidens ſinguliers capables de renverſer une partie de cette ſuperficie même, enſorte qu'elle en devienne abſolument méconnoiſſable.

Les déluges, les débordemens d'eau,

les tremblemens de terre, les embrasemens, ont été regardés de tout tems comme la cause principale des grands changemens qui arrivent dans la superficie de la Terre. Outre cela les Anciens ont toujours crû que la mer pouvoit quelquefois se retirer de certains pays, & les laisser à sec, & en revanche en occuper d'autres qu'elle ne couvroit point auparavant. » J'ai, vû dit, Ovide, faisant » parler Pythagore dans ses Métamor- » phoses (*a*), j'ai vû ce qui étoit pré- » cédemment une terre très-ferme, de- » venir tout d'un coup une mer; j'ai vû » au contraire des terres sortir du sein » de l'Ocean, & leurs terrains semés des » coquilles nées dans le sein des eaux. »

(*a*) Vidi ego quod fuerat quondàm solidissima tellus
Esse fretum: vidi factas ex æquore terras;
Et procul à pelago conchæ jacuere marimæ.
Ovid. Met. lib. 15.

» Nous ſçavons, dit auſſi Apulée (*a*), » que des Continens ont été changés en » Iſles, & que par la retraite de la mer » des Iſles ont été jointes à des Continens. » Hérodote étoit perſuadé que la mer avoit autrefois couvert toute la baſſe Egypte juſqu'à Memphis : il avoit la même opinion de pluſieurs autres pays, tels que les campagnes d'Ilion, de Theutrane & d'Epheſe, & les plaines qu'aroſe le Méandre. (*b*). C'eſt une penſée de Séneque, qu'un Auteur moderne n'a point entendu, lorſqu'il fait dire à ce Poëte d'un ton prophétique, qu'on découvrira un jour le nouveau Monde (*c*).

(*a*) *Illas etiam* (ſcimus,) *quæ priùs fuerint continentes, hoſpitibus atque advenis fluctibus inſulatas, alias deſidiâ maris pedeſtri acceſſu pervias factas.* Apul. de Mundo.

(*b*) *Si quidem quod inter prædictos montes ſupra Memphim urbem poſitos medium eſt, videtur mihi ſinus maris aliquandò fuiſſe, quemadmodùm ea, quæ ſunt circà Ilium, & Theutraniam, & Epheſum, & Meandri planitiem.* Herodot. lib. 2.

(*c*) La découverte du Perou, *Pref.*

Séneque n'a voulu dire autre chose dans l'endroit dont il s'agit, sinon que quelque jour la mer se retirant des lieux qu'elle couvre aujourd'hui, découvrira de nouvelles terres, en sorte que l'isle de Thulé ne sera plus regardée comme l'extrémité du Monde (*a*). Enfin Pline fait une longue & exacte énumération (*b*) des terres que la mer a abandonnées, de celles qu'elle a couverte, des Isles qui ont paru de nouveau, & de celles qui ont été jointes au Continent.

Nous avons déja vû ce que les Stoïciens & quelques autres ont dit de cet embrasement général du monde, qui devoit un jour confondre la terre & les cieux (*c*).

(*a*) Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, & ingens pateat tellus,
Tethisque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.
Senec. Med. Act. 2.

(*b*) Plin. *Hist. lib. 2. cap. 87. & suiv.*

(*c*) Voyez Chap. 3. pag. 73. *& suiv.*

Examinons à préſent ce qu'on penſoit dans l'Antiquité de certains embraſemens particuliers, auſquels la Terre étoit ſujette, ſelon ceux-là mêmes qui l'a croyoient éternelle, & qui ſoutenoient qu'elle ne ſeroit jamais détruite. Ces embraſemens particuliers étoient à peu près ſemblables à ceux que nous voyons arriver aujourd'hui dans les pays remplis de ſouffre & de bitume, qui s'enflamment aiſément. C'eſt ce qui a produit l'Etna, le Véſuve & les autres volcans, qui vomiſſoient des feux & des cendres il y a deux ou trois mille ans, comme ils en vomiſſent encore de nos jours. Les tremblemens de terre cauſés, comme on le croit, par les feux ſoûterrains, n'étoient pas autrefois plus terribles, que celui qui au ſiecle paſſé applanit les montagnes & fit diſparoître les rivieres du Japon; ou plus fréquens, que ceux qui déſolent ſi ſouvent l'Italie & la Sicile, l'Iſle de Téne-

rife & tant d'autres pays. Enfin tout ce que les Anciens racontoient des embrafemens particuliers du Globe terreftre, étoit fondé fur ces fortes d'accidens naturels & ordinaires, aufquels ils le voyoient journellement fujet. Platon nous apprend (*a*), que la fable de Phaëton tiroit fon origine d'une pareil incendie, qui confuma une aflez grande étendue de pays; & elle pafloit aflez communément chez les Anciens pour être fondée fur quelque évenement réel. Apulée faifant l'énumération des accidens facheux aufquels la Terre eft expofée, n'oublie pas celui-ci (*b*), & dit que, felon l'opinion de quelques-uns, cet embrâfement étoit arrivé dans les pays Orientaux. Strabon étoit du même fentiment, & vouloit auffi

(*a*) *In Timæo.*

(*b*) *Quid cùm incendia de nùbibus emicarunt, cùm Orientis regiones Phaëtontis ruinâ, ut quidam putant, conflagratæ perierunt.* Apul. de Mundo.

donner une origine naturelle à toutes ces ſortes d'évenemens, lorſque parlant de l'incendie de Sodome & de Gomorre, il aſſuroit (*a*) qu'il n'étoit pas étonnant que ces Villes euſſent été autrefois conſumées par le feu, puiſque le pays où elles étoient ſituées, étoit pêtri de ſouffre, de bitume & d'autres matieres inflammables. Les Chrétiens mêmes ſembloient convenir de la vérité de cette opinion, & s'en prévaloient, pour montrer qu'avant la naiſſance du Chriſtianiſme il étoit arrivé de plus grands malheurs aux hommes, que depuis ſon établiſſement. C'eſt ainſi qu'Arnobe s'en

(*a*) *Eſſe autem ignem in ſolo ejus regionis multis etiam aliis ſignis docent; ut iis fides haberi poſſe videatur, quæ ab indigenis prædicantur, in hoc loco tredecim urbes olim habitatas fuiſſe, quarum caput Sodoma; terræ autem tremoribus, & ignis aquarumque calidarum & bituminoſarum ac ſulphurearum eruptione extitiſſe lacum: ſaxa ignem concepiſſe; urbium alias abſorptas, alias ab iis, quicumque fugere potuerunt, derelictas.* Strab. lib. 16.

explique. » Quand eſt-ce, dit-il (*a*), » que les déluges ont fait perir le genre » humain ? N'eſt-ce pas avant nous ? » Quand eſt-ce que le Monde embraſé » s'eſt vû réduit en cendres ? N'eſt-ce pas » avant nous ? »

L'embraſement de Phaëton eſt le ſeul accident particulier de cette nature, dont les Anciens ayent fait mention : ils n'ont parlé qu'en général des autres incendies auſquels, ſelon eux, la Terre a été ſujette dans tous les tems. Il n'en eſt pas de même des déluges & des inondations : l'Antiquité peut en fournir pluſieurs exemples ; & nous les avons recueillis avec ſoin, afin de faire voir ce que l'on doit penſer ſur cet article.

A l'égard du Déluge univerſel, il eſt certain d'abord qu'un des plus ſçavans

(*a*) *Quandò humanum genus aquarum diluvii interemptum ? Non ante nos ? Quandò Mundus incenſus in favillas & cineres diſſolutus eſt ? Non ante nos ?* Arnob. adv. Gent. lib. 1.

Peres de l'Eglise convient (*a*) qu'un évenement si considérable a été absolument inconnu aux Historiens Grecs & Romains. Josephe assure, à la vérité (*b*), que Bérose Chaldéen, Nicolas de Damas & Jérome l'Egyptien en avoient parlé à peu près comme Moïse; mais le fait dût-il passer pour constant, est-il étonnant que Bérose & les autres qui vivoient en Orient sous l'Empire des Macédoniens, dans un tems & dans un pays où les Juifs étoient si connus, ayent inséré dans leurs Histoires ce que les livres de ceux-ci contenoient sur cet article? J'ajoute que les circonstances mêmes rapportées par ces Historiens

(*a*) *Quanquàm Ogygius ipse quandò fuerit, cujus temporibus etiam diluvium magnum factum est, (non illud maximum, quo nulli homines evaserunt, nisi qui in arcâ esse potuerunt, quod Gentium nec Græca, nec Latina novit Historia,) sed tamen majus, quàm posteà tempore Deucalionis fuit, inter Scriptores Historiæ non convenit.* August. de Civ. Dei, lib. 18 cap. 8.

(*b*) *Antiq. Jud. lib.* 1. *cap.* 2.

prouvent combien on doit peu compter ſur leur témoignage & ſur leur bonne foi, s'il eſt vrai qu'ils ayent écrit ce qu'on leur fait dire. En effet le paſſage que Joſephe cite de Béroſe, parle des reſtes de l'Arche, qu'on voyoit encore, dit cet Auteur, ſur une montagne d'Arménie, & dont on emportoit des morceaux qui ſervoient de préſervatifs. J'avoue que quelques Arméniens groſſiers ſont encore aujourd'hui dans cette opinion ridicule au ſujet des reſtes de l'Arche; mais on ſçait que nos Voyageurs les plus ſenſés conviennent que c'eſt une fable puérile (*a*); que le mont Ararat ſur lequel on prétend que l'Arche s'arrêta, eſt en tout tems couvert de neiges, & tellement inacceſſible qu'à peine eſt-il poſſible de parvenir juſqu'à la moitié de ſa hauteur. Les habitans du pays ont

(*a*) Voyez les Voyages de Tournefort & autres.

même une tradition au ſujet de cette montagne, qui ne s'accorde point du tout avec ce que l'Ecriture rapporte de ce Déluge : car ils aſſurent que Noë ſe ſauva avec ſoixante & dix neuf perſonnes, & que le bourg de *Tamanin* ſitué au pied de cette montagne a tiré ſon nom, qui en Arabe ſignifie quatre-vingt, d'autant de perſonnes qui ſortirent de l'Arche, & s'établirent en cet endroit.

Or on conviendra avec moi, qu'il eſt étonnant que les Grecs qui ſaiſiſſoient ſi avidement tout ce qui tenoit du merveilleux, que les Romains qui ſçavoient ſi bien démêler la vérité d'avec les fables, n'ayent jamais parlé de ce déluge, qui dut engloutir tous les hommes en général. Nous pouvons même ajouter que l'on ne conçoit pas qu'un événement ſi frappant & ſi terrible, ait jamais pû s'abolir de la mémoire des hommes qui s'en étoient ſauvés, & de celle de toute leur

poſtérité, à un point que ni les Indiens, ni les Chinois, ni aucun peuple du Monde, quoique ſelon l'opinion commune tous doivent deſcendre de l'heureux Noë, n'en ayent pas conſervé le moindre ſouvenir; & que la mémoire d'un fait auſſi important qui intéreſſoit également tout le genre humain, ne ſe ſoit conſervée dans la tradition, ni d'aucun pays, ni d'aucune Nation, ſi l'on en excepte les Juifs, qui n'y étoient pas plus intéreſſés que les autres.

Mais paſſons aux déluges particuliers, dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire. Si la chronologie des Egyptiens avoit quelque certitude, ou ſi l'on veut, quelque vraiſemblance, nous pourrions aſſurer que celui qui arriva ſous le regne d'Oſiris (*a*), eſt le plus ancien dont il ſoit parlé dans l'Antiquité. Oſiris Roi d'Egy-

(*a*) Voyez Diodore, *liv.* 1.

pte qui, comme nous le verrons dans la ſuite, devroit avoir vécu plus de vingt mille ans avant Alexandre, étant occupé à étendre ſes conquêtes par toute la terre, il arriva pendant ſon abſence une inondation, qui ſubmergea une partie de l'Egypte. Le même Auteur dont nous tenons ce fait, nous apprend encore (*a*), que les habitans de l'Iſle de Samothrace aſſuroient, qu'il s'étoit fait chez eux un déluge antérieur à tous les autres; que ceux qui en réchapperent ſe retirerent ſur les lieux les plus élevés de l'Iſle, & que delà ils firent des vœux au Ciel; qu'enſuite les eaux s'écoulerent, & que pour marque de leur reconnoiſſance ils dreſſerent des Autels dans ce même lieu, où ils continuerent toujours depuis d'offrir des ſacrifices. Ce déluge avoit été cauſé, ſelon eux, par un débordement du Pont-Euxin dans l'Helleſpont, qui inonda une partie de l'Aſie maritime.

(*a*) Diodore, *liv.* 5.

Le déluge qui arriva dans la Grece du tems d'Ogyges eſt ſi ancien, qu'on l'a toujours regardé comme un évenement qui touchoit aux tems fabuleux, & dont il étoit impoſſible d'établir la date. Varron l'avoit choiſi (*a*) comme le tems le plus reculé, où il fût poſſible de remonter. Saint Auguſtin dit lui même (*b*), que les Hiſtoriens ne conviennent aucunement du tems auquel Ogyges a vêcu. Mais les Chronologiſtes Chrétiens plus habiles que ne le ſont les Profanes dans leur propre Hiſtoire, ont fixé ce tems; & il a plû à Euſebe (*c*) & aux autres de faire vivre Ogyges environ deux cens ans avant Deucalion, dont l'âge eſt plus connu & moins incertain; c'eſt-à-dire, qu'ils ont fait Ogyges contemporain du Patriarche Iſaac.

(*a*) Var. *de Re ruſt. lib.* 3. *cap* 1.
(*b*) Voyez *pag.* 129. *N.* (*a*).
(*c*) Euſeb. *Præp. Evang. lib.* 10. *cap.* 3.

Soit que ce Déluge d'Ogyges eût été peu considérable, soit qu'il fût arrivé dans un tems trop reculé, à peine en étoit-il fait mention dans les livres des Anciens. Il n'en est pas de même de celui qu'on nomme le déluge de Deucalion, parce qu'il arriva du tems de ce Prince. Au bout même de quatorze ou quinze siecles ce déluge étoit encore célebre chez les Grecs. En effet une grande partie de la Grece en avoit été submergée; & les hommes chez qui un pareil évenement est arrivé, & qui se sont sauvés du péril, en doivent conserver long-tems la mémoire. On voyoit donc dans la Grece des villes & des montagnes, qui tiroient leurs noms de ce fameux déluge. La montagne de Mégare dans l'Attique avoit été ainsi nommée, parce qu'attiré par le chant des grives, Mégarus s'y étoit sauvé à la nâge. D'autres qui s'étoient retirés sur le Parnasse, guidés dans les ténebres par

les hurlemens des loups, y avoient bâti une ville, à laquelle ils donnerent le nom de Lycorée. Les Grecs montroient encore avec une eſpece de frayeur un trou, par lequel ils aſſuroient que les eaux s'étoient écoulées. Enfin les Poëtes n'avoient point oublié d'ajouter à cet évenement toutes les fictions, dont leur art eſt ſuſceptible. Perſonne n'ignore la fable de Deucalion & de Pyrra. Un Hiſtorien ſenſé nous dévoile la vérité obſcurcie par ces nuages. (*a*) » Du tems, » dit-il, d'Amphiction, Roi d'Athenes, » un déluge fit périr la plus grande partie » des Peuples de la Grece. Il n'échappa » que ceux qui purent ſe retirer ſur les » montagnes, ou qui ſe ſauverent par » bateaux dans la Theſſalie, où regnoit

(*a*) *Amphictionis temporibus, aquarum illuvies majorem populorum Græciæ partem abſumpſit Superfuerunt quos refugia montium receperunt, aut qui ad regem Theſſaliæ Deucalionem ratibus evecti ſunt ; à quo propterea genus humanum conditum dicitur.* Juſtin. *lib.* 2.

» alors Deucalion. Auſſi, dit-on de lui,
» qu'il avoit rétabli le genre humain. «

Le déluge de Deucalion, que les Anciens Grecs avoient pris vraiſemblablement pour un déluge général, ne ſe fit point ſentir ailleurs que chez eux. Mais dans ces tems groſſiers, les hommes vivant dans l'ignorance & dans la ſimplicité, ne connoiſſoient du Monde que ce qui les environnoit, & jugeoient du reſte de la terre par le pays qu'ils habitoient. C'eſt ainſi que les premiers habitans de la Grece ſe perſuaderent qu'un déluge qui leur étoit particulier, avoit fait périr tout le genre humain; & c'eſt probablement de la même maniere, que Noë réfugié dans ſon Arche, c'eſt-à-dire, dans un vaiſſeau tel qu'on les conſtruiſoit alors, avec ſa famille & ſes beſtiaux, porté par les flots dans un pays naturellement déſert, ou dont les habitans avoient péri par le même accident, crut que tout ce

qui n'étoit pas renfermé avec lui avoit été englouti dans les eaux. C'eſt ainſi qu'après l'embraſement de Sodôme, les filles de Loth s'imaginerent être reſtées ſeules ſur la Terre avec leur pere. L'Hiſtoire ancienne fourmille de pareils exemples. Dans les derniers tems où la Grece étoit dans la ſplendeur, un débordement de la mer ſubmergea les villes d'Helice & de Burrha dans l'Achaïe. Sur cela Diodore fait une remarque fort judicieuſe. » » Les dévots, dit-il (a), prirent cet ac- » cident pour une vengeance de Neptune » irrité contre les habitans de ces villes » malheureuſes ; mais les autres le regar- » derent comme quelque choſe de fort » ordinaire & de très-naturel. « Nous pouvons ajouter, que ſi ce débordement fût arrivé dans ces tems groſſiers dont nous venons de parler, on en auroit fait ſans doute un évenement beaucoup plus

(a) Diodor. *lib.* 15.

considérable, peut-être quelque chose de pareil à l'histoire du déluge de Déucalion. Quoiqu'il en soit, Juvénal n'a pû s'empêcher de mettre au rang des fables (a) toutes les circonstances merveilleuses que les Grecs racontoient de ce fameux déluge.

On voit par ce qui vient d'être dit, que les Anciens convenoient, qu'il étoit arrivé en différens tems plusieurs déluges sur la Terre. Platon assure qu'il

(a) Ex quo Deucalion, nimbis tollentibus æquor,
Navigio montem ascendit, sortesque poposcit,
Paulatimque animâ caluerunt mollia saxa,
Et maribus nudas ostendit Pyrrha puellas:
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Juven. Sat. 1.

s'en faut beaucoup(*a*) que ceux dont les Grecs font mention, ſoient les ſeuls que les hommes ayent éprouvés. Pauſanias parlant des petites Iſles de Pélops ſituées proche de Trezene, dit qu'une de ces Iſles n'a jamais été ſubmergée dans les plus grands déluges (*b*). Polybe, Varron, Cicéron ; tous les Anciens en un mot, ne parlent jamais de déluges, qu'au nombre pluriel ; ſur quoi il eſt à propos de faire une remarque au ſujet de ce mot.

Aujourd'hui nous entendons ordinairement par ce terme une pluie abondante, qui tombant impétueuſement ſur la Terre, la noye dans les eaux. Par-là nous

(*a*) Οἳ πρῶτον μὲν ἕνα γῆς κατακλυσμὸν μέμνησθε πολλῶν ἔμπροσθεν γεγονότων. *Plat. in Timæo.*

(*b*) Τὰς δὲ νησίδας . . . ἀριθμὸν ἐννέα οὔσας, ἑπτάλοπος μὲν καλοῦσι. Τοῦ θεοῦ δὲ ὕοντος, μίαν ἐξ αὐτῶν οὔ φασιν ὕεσθαι. *Pauſan. Corinth. lib. 2. cap.* 34.

diſtinguons le déluge d'avec l'inondation, qui n'eſt autre choſe qu'un débordement de la mer & des rivieres ; & nous faiſons cette diſtinction, parceque la Géneſe nous apprend que le déluge par lequel Dieu fit périr tous les habitans de la Terre, fut l'effet d'une pluie extraordinaire, qui tomba du Ciel pendant quarante jours & quarante nuits (*a*). Les Anciens au contraire ne faiſoient aucune différence de l'inondation & du déluge : ces termes étoient parfaitement ſynonimes chez les Grecs & chez les Romains, & ſignifioient également une inondation cauſée, ou par l'eau des pluies, ou par les eaux de la mer & des rivieres. C'eſt pour cette raiſon, qu'ils ont toujours donné le nom de déluges aux inondations cauſées uni-

(*a*) *Rupti ſunt omnes fontes abyſſi magnæ, & cataractæ Cœli apertæ ſunt : & facta eſt pluvia ſuper terram quadraginta diebus & quadraginta noctibus.* Gen. cap. 7. vers 11. & 12.

quement par les débordemens de la mer, telles qu'ont été les déluges d'Ogyges, de Deucalion, & les autres dont nous avons parlé.

Ce ne seroit pas rapporter tout ce qui nous reste de l'Antiquité au sujet des déluges, que de ne rien dire de la fameuse Isle Atlantique de Platon (*a*), que quelques-uns prennent aujourd'hui si ridiculement pour l'Amérique. Les annales des Egyptiens faisoient grande mention de cette Isle, qu'elles disoient avoir été autrefois submergée par l'Océan. C'étoit, disoient les Egyptiens, un pays fort étendu, dont les Rois avoient été si puissans, qu'outre l'Isle qui étoit très-grande, ils possedoient encore une partie considérable de l'Europe & de l'Afrique. Lorsque Solon passa en Egypte, il s'inf.

(*a*) Il parle de cette Isle dans son Timée, mais beaucoup plus au long dans le Dialogue intitulé *Critias*.

truisit de tout ce qu'on y disoit à ce sujet ; & il eutreprit d'écrire en vers ce qu'il en avoit sçu. La mort l'empêcha d'achever cet Ouvrage. Platon apprit ensuite la même chose des Egyptiens ; & c'est de lui que nous tenons le peu de connoissances que nous avons sur cette Isle fameuse. Il nous auroit fait plaisir de nous marquer plus précisément sa position, & de nous apprendre dans quel tems elle fut submergée. Mais il y a grande apparence que les Egyptiens eux-mêmes n'en sçavoient rien, & qu'ils débitoient à ce sujet plus de fables que de vérités. Ce qu'il y a de constant, est que, suivant le récit de Platon (*a*), l'Atlantique étoit fort voisine de l'Europe & de l'Afrique ; d'où il s'ensuit que ce ne

(*a*) Νῆσον γὰρ πρὸ τοῦ στόματος εἶχεν, ὃ καλεῖτε (ὡς φατὲ ὑμεῖς) Ἡρακλέους στήλας . . ὑστέρῳ δὲ χρόνῳ ἡ Ἀτλαντὶς νῆσος ὡσαύτως κατὰ τῆς θαλάσσης δῦσα ἠφανίσθη. *Plat. in Timaeo.*

peut être l'Amérique, qui en eſt fort éloignée. Outre cela Platon aſſure très-poſitivement que cette Iſle fut ſubmergée par l'Océan ; ce qui convient encore moins à l'Amérique, qui quoiqu'abſolument inconnue aux Anciens, n'a pas laiſſé de ſubſiſter.

Les Peuples des environs du Détroit de Gibraltar étoient dans une opinion, qui s'accorde aſſez avec ce que les Egyptiens racontoient de l'Atlantique ſubmergée par l'Océan. Pline parlant de ces deux fameuſes montagnes appellées vulgairement les Colonnes d'Hercule, nous apprend (*a*) que les habitans du pays croyoient que l'Océan s'étoit autrefois ouvert un paſſage au travers de ces montagnes, & avoit ainſi changé la face de la naturé en inondant une partie de la

(*a*) *Quam ob cauſam indigenæ Columnas ejus Dei* (Herculis) *vocant ; creduntque perfoſſas excluſa antea admiſiſſe maria, & rerum naturæ mutaſſe faciem.* Plin. Hiſt. lib. 3. cap. 1.

Terre.

Terre. On comprend ſans peine, qu'une Iſle ſituée proche du Détroit aura pû être ſubmergée, lorſque l'Océan qui eſt d'une étendue immenſe en cet endroit, ſe ſera jetté avec une impétuoſité inconcevable dans le canal de la Méditerranée par le paſſage qu'il venoit de s'ouvrir. Il eſt permis de recourir aux conjectures pour expliquer un fait, dont la vérité eſt d'elle-même aſſez douteuſe. Peut-être cette ancienne Atlantique étoit elle compriſe dans l'étendue du terrain, que couvre aujourd'hui la Méditerranée; enſorte que dans la ſuite des tems les Egyptiens mal informés en auroient fait une Iſle, quoique ce fût un continent joint à l'Europe & à l'Afrique, dont les Rois de l'Atlantique poſſédoient une partie, comme nous l'avons déja dit. Quoiqu'il en ſoit, Pline ne doutoit nullement qne la Méditerranée n'eût été autrefois un pays habité, ainſi que le Pont-Euxin & l'Hel-

lespont. Voici de quelle maniere il s'en exprime. » Il ne suffisoit pas, dit-il (a), » à l'Océan d'environner la terre, & d'en » ronger continuellement les bords; ce » n'étoit pas assez pour lui, en s'ouvrant » un passage entre Calpé & Abila, d'avoir » envahi un espace presqu'aussi considéra- » ble que celui qu'il occupoit déja : » non content d'avoir englouti les pays » que couvre la Propontide & l'Helles- » pont, il a encore absorbé au-delà du » Bosphore une région entiere, jusqu'à » ce qu'il vienne enfin se joindre aux Pa- » lus Méotides, qui eux-mêmes ne se sont

(a) *Non fuerat satis Oceano ambisse terras, & partem earum auctâ inanitate abstulisse; non irrupisse fractis montibus, Calpeque Africæ avulsâ, tanto majora absorbuisse, quam reliquerit spatia; non per Hellespontum Propontida infudisse, iterum terris devoratis: à Bosphoro quoque in aliam vastitatem panditur, nullâ satietate, donec exspatianti lacus Mæotii rapinam suam jungant. Invitis hoc accidisse terris, indicio sunt tot angustiæ, atque tam parva naturæ repugnantis intervalla.* Plin. *Hist. lib.* 6. *cap.* 1.

» étendus qu'aux dépens des terres qu'ils
» ont inondées. « Il ajoute que tous les détroits qu'on remarque dans ces mers, ſont une preuve certaine, que l'Océan y a autrefois forcé les trop foibles barrieres que la nature oppoſoit à ſa violence.

Au reſte on ne peut douter que tous les déluges n'ayent été cauſés principalement par des débordemens de la mer. L'eau des pluies peut bien faire enfler les rivieres, & inonder une partie de pays peu conſidérable; mais pour ſubmerger des Provinces entieres & des Royaumes, pour couvrir toute la Terre au point de s'élever au-deſſus des plus hautes montagnes, il faudroit ſuppoſer dans le Ciel des réſervoirs immenſes, tels que pourroient les imaginer les hommes aſſez mauvais Phyſiciens, pour ignorer que la pluie eſt cauſée par les vapeurs, qui s'élevent de la terre & de la mer, & qui

ſe raſſemblant dans la moyenne région de l'air, ſont obligées par leur propre poids de retomber enſuite ſur la terre. Ou bien il faut renoncer à ſa raiſon, & récourir au miracle, contre ce que diéte le bons ſens, & en dépit même de l'Ecriture, qui ne parle du déluge de Noë que comme d'un évenement naturel, quoique cauſé par une volonté toute puiſſante.

Ce ſont ces déluges particuliers dont nous venons de parler, ainſi que les embraſemens cauſés par les volcans & les terrains ſulphureux, qui avoient fait croire aux Anciens que la Terre étoit ſujette à ces ſortes d'accidens, & qu'elle y étoit ſujette d'une maniere conſtante & réglée. Ils étoient même perſuadés, que ces déluges & ces embraſemens cauſoient la deſtruction & la fin de toutes choſes; non, à la vérité, que tout périt à la fois, mais parce que, ſelon eux, dans chacun de ces

évenemens, la plus grande partie des hommes & des animaux étoient ou engloutis dans les eaux, ou consumés par le feu. Pour ne point accumuler ici un nombre inutile de passages qui disent tous la même chose, il suffira d'en rapporter un de Macrobe, qui expose la pensée des Anciens sur ce sujet d'une maniere claire & précise. » Il n'arrive jamais, dit cet Au-
» teur (*a*), que le déluge couvre la Ter-
» re entiere, ni que l'embrasement soit
» général dans le globe. Les hommes qui
» échappent à la fureur de ces redoutables
» fléaux, sont donc comme la pépiniere,

(*a*) *Nunquàm tamen, sive eluvio, sive exustio omnes terras, aut omne hominum genus, vel omninò operit, vel penitùs exurit. Certè igitur terrarum partes internecioni superstites seminarium instaurando generi humano fiunt: atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines & cultûs inscii in terris oberrent, & asperitatem paulatim vagæ feritatis exuti, conciliabula & cœtus, naturâ instruente, patiantur; sitque primùm inter eos mali nescia & adhuc astutiæ inexperta simplicitas, quæ nomen auri primis sæculis præstat.* Macr. *in Somn. Scip. lib.* 2.

» qui ſert à réparer la diminution ſurve-
» nue au genre humain. Ainſi quoique le
» Monde ne ſoit pas nouveau, il paroît
» l'être, parce que les hommes réduits à
» un petit nombre, retombent dans la
» groſſiereté & la barbarie inſéparables de
» la ſolitude, juſqu'à ce que venant à ſe
» multiplier, la nature les porte à former
» des ſocietés, où regnent d'abord cette
» candeur & cette ſimplicité innocente,
» qui a fait donner le nom d'âge d'or aux
» premiers ſiecles. «

CHAPITRE VI.

Sentimens des Anciens ſur la nature de l'ame humaine.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que l'homme ſe regarde comme le premier & le plus excellent des Etres vivans qui ſont ſur la Terre. Cette opinion lui eſt en quelque ſorte naturelle, & auſſi ancien-

ne en lui que lui-même. Il n'étoit donc pas nécessaire que Moyse nous représentât la nature humaine comme le chef-d'œuvre du Créateur, & l'abrégé de ses merveilles. Il étoit inutile qu'il fit prononcer à Dieu même cet Arrêt, par lequel il soumet à l'homme tout ce qui respire (*a*). Portés naturellement à penser avantageusement de notre espece, & à nous assujettir toutes les autres créatures, nous ne nous en serions pas moins relevés au-dessus du reste des animaux, & nous n'en aurions pas moins envahi la domination.

Cependant cette grande opinion que les hommes ont d'eux-mêmes, n'a pas toujours été si générale, que plusieurs n'ayent pensé sur ce sujet d'une manie-

(*a*) *Benedixitque illis Deus, & ait, . . . replete terram, & subjicite eam, & dominamini piscibus maris, & volatilibus cœli, & universis animantibus, quæ moventur super terram.* Gen. *cap. 1. vers. 28.*

re différente & toute oppofée. Quelques Philofophes moins prévenus en faveur de la nature humaine, ont fait à l'homme un fujet de s'humilier & de s'avilir des chofes mêmes dont il fe glorifie le plus. Sa raifon, ont-ils dit, ne fert qu'à l'agiter, fa prévoyance qu'à l'affliger, fon induftrie qu'à multiplier fes befoins. Ils le mettent au-deffous de tout ce qui refpire, par les miferes aufquelles il eft fujet. Ils affurent qu'il étoit plus expédient pour lui de ne pas naître, que de vivre; & que les plus malheureux font ceux qui meurent le plus tard. Enfin ils foutiennent, que la nature qui a rempli les fonctions d'une bonne mere à l'égard des autres Etres, ne paroît être qu'une marâtre à l'égard de l'homme. C'eft ainfi qu'en voulant trop rabaiffer l'orgueil humain, ils fe font jettés dans un excès oppofé, tout-à-fait déraifonnable.

La plûpart des Phyficiens plus attachés

que les autres à obſerver la conduite de la nature, ont crû y découvrir tant d'uniformité & ſi peu de diſtinction pour la nature humaine, qu'ils n'ont pas héſité à confondre les hommes avec les autres animaux, dont ils vouloient orgueilleuſement ſe diſtinguer. C'eſt également de la terre, diſent-ils, que les uns & les autres ont été produits : c'eſt elle qui fournit également à leur ſubſiſtance ; & c'eſt dans ſon ſein qu'ils retournent tous indifféremment après la diſſolution de leurs organes. La nature leur a donné à tous une même origine, comme elle les a tous aſſujettis aux mêmes beſoins, & leur prépare à tous une même fin. La faculté de raiſonner, dont les hommes ſe ſont glorifiés dans la ſuite au point de s'attribuer une ame particuliere différente de celle des bêtes, ne ſuffiſoit point autrefois pour établir aucune diſtinction entre cette ame humaine &

celle des autres animaux. On croyoit appercevoir dans les Bêtes un raiſonnement, qui ne différoit de celui des hommes que du plus au moins, de même à peu près que la raiſon des hommes ſtupides & groſſiers differe de celle des hommes ſpirituels & éclairés. C'eſt pour cela qu'en général tous ceux des Anciens qui ont crû l'immortalité de l'ame, avant que Platon & Zénon euſſent ramené la Philoſophie & la Phyſique à la Morale, ont été dans l'opinion de la Métempſycoſe; ce qui prouve invinciblement, qu'ils attribuoient également l'immortalité à l'ame des bêtes, comme à celle de l'homme: par conſéquent ils ne mettoient aucune différence eſſentielle entre l'une & l'autre. Entrons dans quelque détail.

Pour nous convaincre de ce que les Anciens ont penſé de la nature de l'ame humaine, nous examinerons, 1°. Quelle eſt la premiere idée que les hommes ont

eûe de l'ame, 2°. Ce qu'ils ont penſé de ſon immortalité. 3°. Quelle idée ils ſe ſont formée de ſa nature quoi qu'immortelle. Par-là nous pourrons eſpérer de découvrir ce qu'on a penſé avant nous ſur la nature de notre ame.

De toutes les parties de la Philoſophie, la Métaphyſique eſt celle que l'on a, dit-on, le plus perfectionnée dans ces derniers tems. Nos Philoſophes plus exacts, plus ſubtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raiſonné ſur la même matiere, ſe vantent d'avoir débrouillé ce que les ſiecles précédens avoient confondus & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la ſpiritualité de notre ame, & par conſéquent ſon immortalité. La raiſon dont ils ſe ſervent pour démontrer une vérité ſi importante, leur paroît ſi naturelle & ſi facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos Peres ne s'en ſont point apperçus; enſorte

qu'en cela ils reconnoissent la vérité de ce que disoit un Ancien : (*a*) » Un » tems viendra, où l'etude & l'applica- » tion de nos neveux dévoileront tous ces » mysteres ; un jour nos descendans se- » ront surpris, que nous ayons pû igno- » rer des choses aussi claires, & dont la » découverte étoit si aisée. «

En effet, l'idée que nous nous formons de l'ame est fort différente de celle qu'on en avoit dans l'Antiquité. Aujourd'hui on entend par ce mot une substance immatérielle tellement unie au corps, que les mouvemens de l'un sont nécessairement suivis des mouvemens de l'autre. Dans notre Langue, & dans la plûpart des Langues vivantes, les termes d'*Ame* & d'*Esprit* ne sont plus équivo-

(*a*) *Veniet tempus, quo ista, quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia : veniet tempus, quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur.* Sen. *Nat. Quæst. lib.* 7. *cap.* 25.

ques : ils ſignifient une ſubſtance d'une nature abſolument différente de celle du corps qu'elle anime , & qui peut ſubſiſter après la diſſolution de ſes organes, ſans être unie à aucun autre corps, Il n'en étoit pas de même du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes, ne nous ont point tranſmis l'idée qui y étoit alors attachée. Ces mots ne ſignifioient autre choſe dans leur origine , que *ſouffle* & *vent* : c'eſt-là la premiere idée que les Anciens ont eûe de l'ame & de l'Eſprit ; *reſpirer* & *être animé* étoient pour eux la même choſe. Les termes de ψυχὴ (*a*) & de πνεῦμα (*b*) dont on ſe ſert dans la Lan-

(*a*) Ψυχὴ de ψύχω, quï ſignifie *Spiro* , ou *refrigero , je ſouffle , je rafraîchis*. Auſſi Chryſippe dit-il dans Plutarque, *De Stoic. repugn.* que l'ame n'a été appellée de ce nom que *à refrigeratione.*

(*b*) Πνεῦμα de πνέω, *ſio*, *ſpiro*, *je ſouffle*. Auſſi appelle-t'on ordinairement le vent de ce nom , comme on le voit par ces paroles d'Ariſtote , *De Mundo* :

gue Grecque pour désigner l'ame & l'esprit, veulent dire simplement *la respiration & le souffle* ; & ceux de *spiritus*, *animus*, *anima*, ne signifient autre chose en Latin, que *souffle & vent* (*a*). Les Auteurs sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour signifier l'Esprit de Dieu, que celui dont ils se servent pour exprimer le vent & le souffle. Or je dis qu'il est étonnant, que les Grecs & les Latins qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'ayent eû dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. De-là je crois être en droit de conclure, que ni les Anciens

Ἄνεμος οὐδέν ἐστι πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων καὶ ἀθρόος, ὅστις ἅμα καὶ πνεῦμα λέγεται.

On lit dans le même Philosophe, *Politic. lib.* 4. Τῶν πνευμάτων λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ Νότια.

(*a*) *Alii ventum* (animam dicunt,) *undè anima, vel animus, nomen accipit, quòd Græcè ventus* ἄνεμος *dicitur.* Lactant. *de Opif Dei, cap.* 7.

Grecs, ni les anciens Latins, n'ont eû aucune notion de l'être immatériel, puisque dans leurs Langues, quoique très-fécondes & très abondantes, il ne se trouve aucun terme pour l'exprimer; & voici comment je raisonne.

Dans l'origine des Langues, les hommes ont désigné par des termes propres & particuliers toutes les choses dont ils avoient quelque notion : or il ne se trouve point de Langue ancienne, où l'Etre immatériel soit désigné par aucun terme particulier; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel. On dira peut-être, que les hommes n'ayant aucune notion de l'esprit, ne pouvoient le désigner que métaphoriquement; mais raisonner de la sorte, c'est confondre l'idée de l'esprit avec la notion de l'esprit. Il suffit d'avoir la notion d'une chose, pour pouvoir désigner cette chose par quelque terme, quoiqu'il n'y ait d'ailleurs

aucun rapport entre le mot & la chose signifiée par ce mot. N'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues des termes particuliers pour exprimer l'esprit & l'ame, sans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus distincte que les Anciens, ni de l'ame, ni de l'esprit? Ces mots, comme je l'ai dit, ne signifient proprement parmi nous qu'un Etre spirituel & immatériel. J'avoue que nous nous en servons quelquefois pour désigner un corps très-subtil : nous disons, par exemple, *esprit de vin*, *esprit de nitre*, *esprits animaux*, &c. mais ces expressions sont métaphoriques dans notre Langue ; & parmi nous la premiere & véritable idée du mot *esprit* est l'Etre immatériel, au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le contraire. Dans leurs Langues, la matiere étoit la signification propre de ce terme ; & s'ils s'en servoient pour désigner l'Etre immatériel, ce n'é-

toit que métaphoriquement. Or d'où procede cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'esprit, ou de l'être immatériel, est postérieure aux premieres, & antérieure aux autres.

Lorsque Platon voulut raisonner sur la nature de l'ame, il fut obligé de se servir des termes qui étoient alors en usage dans sa Langue, & qui pouvoient le mieux rendre la chose qu'il vouloit exprimer. Les Latins en ont usé de même; & aujourd'hui nos Missionnaires, obligés de pratiquer la même chose parmi les Sauvages à qui ils veulent donner quelque notion d'un Etre immatériel, sont contraints de s'assujettir à des mots de leur Langue, qui jusqu'alors avoient désigné quelque chose de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la notion de l'esprit dejà établie avant leur naissance, ont pû fournir des termes qui

n'eussent point d'autre signification propre que celle de l'Etre immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils eussent un sens très-différent, & s'appliquassent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les Anciens ont eûe de l'ame, est celle d'un Etre matériel.

Passons à son immortalité. On la trouve établie en même tems dans l'Antiquité en différens endroits & chez différens Peuples de la Terre. Les Egyptiens, les Chaldéens, les Mages, les Gymnosophistes, les Thraces & les Gaulois en étoient également persuadés. Hérodote assûre que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent soutenu l'immortalité de l'ame (*a*).

(*a*) *Hi* (Ægyptii) *primi extiterunt, qui dixerent animam hominis esse immortalem, quæ de mortuo corpore subinde in aliud, atque aliud corpus, ut quodque gigneretur, immigraret.* Herodot. *lib.* 2.

D'un autre côté, cette opinion étoit si ancienne chez les Chaldéens, qu'ils en disputoient aux Egyptiens l'honneur de l'invention. Des Chaldéens elle passa aux Mages, ou Sages de Perse, qu'ils avoient instruits ; & ceux-ci conjointement avec les Grecs la répandirent dans la suite parmi les Gymnosophistes. Il est vrai que ce passage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes semble être arrivé assez tard. Il paroît même que les Gymnosophistes n'en avoient encore aucune connoissance du tems d'Alexandre : car ce Prince ayant demandé à un des plus considérables d'entr'eux, lesquels des morts ou des vivans étoient en plus grand nombre, celui-ci répondit que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts, puisque les morts n'étoient plus rien (*a*). On conçoit qu'un

(*a*) *Ex Gymnosophistis, qui plurimùm fatigaverant Macedonas, decem acres ad respondendum & contractos habitos cepit. His quæstiones obs-*

homme perſuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponſe. Quoiqu'il en ſoit, Diogêne Laërce nous apprend (*a*) que les Mages tenoient pour l'immortalité ; & l'on ſçait que ce ſentiment a ſubſiſté, & ſubſiſte encore aujourd'hui dans les Indes.

A l'égard des Thraces, ils ſont fameux parmi les Anciens pour la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient à la naiſſance de leurs enfans, & ſe réjouiſſoient à la mort de leurs proches. C'étoit auſſi un uſage établi parmi eux pour les femmes, de s'immoler & de ſe brûler toutes vives ſur le tombeau de leurs ma-

curas poſuit, necem denuntians primo, qui pc- rùm apte reſpondiſſet. Primus interrogatus, vi- vos ne plures eſſe, an mortuos cenſeret, vivos ait; nec enim jam eſſe eos qui mortui ſunt. Plut. *in Alex.*

(*a*) *Theopompus Magorum ſententiâ homines in vitam quoque redituros, immortaleſque futu- ros tradit.* Diog. Laërt. *in Proœm.*

ris (*a*). Or ces coutumes bizarres & cruelles n'étoient fondées que ſur l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inſpirée par Zamolxis leur Légiſlateur. Hérodote nous apprend (*b*)

(*a*) *Edito puero, propinqui eum circumſidentes comploratione proſequuntur ob ea mala, quæ neceſſe eſt illi, quòd vitam ingreſſus ſit, perpeti. Hominem autem fato functum per luſum atque lætitiam terræ mandant, referentes quot malis liberatus in omni ſit felicitate. Singuli plures uxores habent : quorum ubi quis deceſſit, diſceptatio magna fit inter uxores, quænam dilecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata eſt, ea à viris ac mulieribus exornata ad tumulum à ſuo propinquiſſimo mactatur, unàque cum viro humatur.* Herod. *lib.* 5. Voyez auſſi Val. Maxime, *liv.* 2. *Ch.* 7. Pompon. Mela, *liv.* 2. *Ch.* 2. & Solin, *ch.* 10.

(*b*) *Zamolxis hic homo fuit, Samique ſervitutem ſervivit Pythagoræ Mneſarchi filio. Illinc nactus libertatem, in patriam rediit. Qui cùm animadverteret Thraces malè viventes & inſcitè . . . domicilium extruxit, in quod primarios quoſque popularium in convivium accipiebat, & inter convivandum docebat, neque ſe, neque ſuos convivas, nec eos qui ex ipſis in omne tempus naſcerentur, interituros, ſed in eum locum ituros, ubi ſuperſtites omnium bonorum compotes eſſent. Dum ea ageret atque diceret, interim ſubterraneum ædificium ſtruebat : quo prorſus abſo-*

qu'il avoit enſeigné à ces Peuples, qu'au ſortir de cette vie ils iroient dans un lieu où ils joüiroient de toutes ſortes de biens ; que pour faire recevoir ſa Doctrine avec plus de reſpect, il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu ſouterrain, & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir comme un homme qui avoit eû commerce avec les Dieux. Selon cet Hiſtorien (*a*), Zamolxis avoit été eſclave de Pythagore ; Diogêne Laërce aſſure la même choſe (*b*).

Les Gaulois ne s'étoient pas rendus moins célebres que les Thraces, par le mépris que leur inſpiroit pour la mort

luto, è Thracum conſpectu ſe ſubducit, deſcendens in illud ſubterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit, deſiderantibus eum Thracibus. Quarto anno ſe iiſdem in conſpectum dedit ; atque ita credibilia ſunt effecta, quæ illis propoſuerat. Herod. *lib.* 4.

(*a*) Voyez la Note précédente.

(*b*) *Habuit ſervum Zamolxim, quem Getæ Deum faciunt, Saturnum, ut ait Heodotus, exiſtimantes.* Diog. Laërt. *in Pythag.*

l'eſpérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout enſemble leurs Philoſophes, leurs Légiſlateurs & leurs Prêtres, avoient établi cette opinion parmi eux, afin de les rendre plus vertueux & plus braves (*a*). Ils n'avoient point été trompés dans leur attente; les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & ne craignoient point d'expoſer une vie, qu'ils croyoient devoir être ſuivie d'une autre (*b*).

(*a*) *Imprimis hoc volunt perſuadere* (Druidæ,) *non interire animas, ſed ab aliis poſt mortem tranſire ad alios; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæſ. de *Bel. Gal. lib.* 6. & Mela, *lib.* 3. *cap.* 1. *Unum ex iis quæ præcipiunt, in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas eſſe animas, vitamque alteram ad manes.* V. Diodor. *lib.* 6. Val. Max. *lib.* 5. & Strab. *lib.* 4.

(*b*) C'eſt ce que Lucain exprime dans ces vers, *De Bel. Civ. lib.* 1.

. . . . . Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi ſedes, Ditiſque profundi
Pallida regna petunt: regit idem ſpiritus artus
Orbe alio; longæ, canitis ſi cognita, vitæ

Parmi tous ces Peuples que je viens de nommer, il n'y avoit que deux ſentimens ſur l'état de l'ame après ſa ſéparation d'avec le corps. Les uns la faiſoient aller dans un lieu, où elle étoit punie ou récompenſée ſelon ſes mérites : d'autres prétendoient qu'elle paſſoit dans un autre corps, pour y recommencer une nouvelle vie ; c'eſt ce qu'on appelloit la Métempſycoſe. Cette derniere opinion étoit ſans contredit la plus généralement reçue dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (*a*), il n'eſt pas ſurprenant que ce fût le ſentiment commun parmi les Anciens ; puiſque ces Peuples paſſoient pour avoir comuniqué les ſciences au reſte du monde, & qu'ils étoient regardés comme les Peres de tou-

Mors media eſt . . . .
. . . . Indè ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, & ignavum redituræ parcere vitæ.

(*a*) Voyez *pag*. 162. N. (*a*).

te la Philoſophie (*a*). Il eſt vrai que ce ſentiment avoit varié ſelon le génie différent des hommes. Les uns après la mort envoyoient l'ame ſeulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & d'animaux indifféremment: quelques-uns, comme les Egyptiens (*b*), étoient perſuadés que l'ame parcouroit ſucceſſivement toutes les eſpeces d'animaux de la Terre, de l'Air & des Eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain ; mais le fond de la Doctrine étoit par-tout le même. On croyoit donc communément, qu'après la mort les ames paſſoient dans d'autres corps, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, pour y être punies ou récompenſées ſelon leurs mé-

(*a*) *Omnium philoſophiæ diſciplinarum parentes.* Macrob. *Sat. cap.* 19.

(*b*) *Atque ubi per omnia ſe circumtuliſſet, terreſtria, marina, volucria, rursùs in aliquod corpus genitum introire*, (animam dicebant Ægyptii.) Herod. *lib.* 2.

rites précédens, par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans ces nouveaux corps (*a*). Telle étoit l'opinion la plus généralement reçue dans l'Antiquité. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame im-

(*a*) Claudien nous traçant une peinture de cette opinion, dit qu'après la mort le Juge des Enfers envoie les ames des méchans dans les corps des bêtes dont ils ont eu les inclinations, ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainsi, dit-il, *in Rufin. lib.* 1. les hommes cruels deviennent Ours, les voleurs Loups, les trompeurs Renards, &c.

Nam juxtà Rhadamantus agit. Cùm gesta superni
Curriculi, totosque diù perspexerit actus:
Exæquat pœnam meritis, & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit ursis,
Prædonesque lupis; fallaces vulpibus addit.
At qui desidiâ semper vinoque gravatus,
Indulgens ventri, voluit torpescere luxu;
Hunc suis immundi pingues detrudit in artus.
Qui justo plus esse loquax, arcanaque suevit
Prodere, piscosas fertur victurus in undas,
Ut nimiam pensent æterna silentia vocem.

mortelle, nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempsycose (*a*). Mela nous apprend que parmi les Thraces plusieurs étoient de ce sentiment (*b*). On sçait que les Indiens ont été & sont encore de grands Partisans de cette opinion, & qu'elle s'est répanduë dans la suite jusques dans la Chine & au Japon. Pythagore l'avoit rendue célebre dans la Grece & en Italie (*c*); & elle s'est conservé des Sectateurs illustres parmi les Grecs, même après l'établissement du Platonisme.

Ce que nous venons de rapporter de l'opinion où étoient les Anciens sur l'état

(*a*) Voyez *pag.* 167. N. (*a*).

(*b*) *Quidam feri sunt, & ad mortem paratissimi, Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extingui tamen, sed ad beatiora transire.* Mela, *lib.* 2. *cap.* 2. & Solin, *cap.* 10. *Concordant omnes ad interitum voluntarium, dùm nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti, alii non extingui, sed beatas magis fieri.*

(*c*) Voyez Ovide, *Metam. lib.* 15.

de l'ame au ſortir de cette vie, doit ſervir à nous faire connoître l'idée que s'en formoient ceux d'entr'eux, qui ſe contentoient de la croire immortelle ſans raiſonner ſur ſa nature.

Chez les Thraces, par exemple, pluſieurs s'imaginoient, comme nous l'avons vû (*a*), aller après cette vie dans un lieu délicieux, où ils jouiſſoient de toutes ſortes de biens. Ces hommes ſimples & groſſiers comptoient ſans doute ſur des plaiſirs ſenſuels, tels que parmi les Mahométans le peuple eſpere en poſſéder dans le Paradis. Ainſi on comprend d'abord qu'il ne faut point chercher chez eux une idée de ſpiritualité, qu'on ne trouve pas même, comme on va le voir, chez les Nations les plus polies.

Les Egyptiens, les Gaulois, les Mages, les Gymnoſophiſtes, en un mot tous

(*a*) Voyez *pag.* 165. N. (*b*) & *pag.* 171. N. (*b*).

ceux qui croyoient la Métempſycoſe, ne mettoient point de différence entre l'ame des bêtes & celle de l'homme. C'eſt pour cela que les Pythagoriciens s'abſtenoient de manger des animaux, par la crainte de ſe nourrir d'une chair animée par leurs ſemblables. Ces Peuples ne regardoient l'ame que comme le principe de la vie, comme une ſubſtance qui fait vivre & reſpirer le corps auquel elle eſt unie, & qui prive de la reſpiration & de la vie celui qu'elle abandonne. Ils n'en avoient point d'autre idée, que celle d'une matiere ſubtile, légere & déliée, qui paſſoit d'un corps dans un autre, c'eſt-à-dire, qui pouvoit entrer, ſortir & être contenuë dans un lieu. Cela eſt ſi vrai, que les Philoſophes qui ont puiſé chez les Egyptiens leur doctrine ſur ce ſujet, n'en ont point eu eux-mêmes d'autre idée.

Quoique quelques-uns ayent attribué

à Pythagore d'avoir enseigné que l'ame étoit une harmonie (*a*), Ciceron dit positivement (*b*) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là-dessus, & qu'il n'étoit question chez eux que de nombres & de lignes. Mais ceux qui dans le même tems raisonnerent sur cette matiere, ne garderent pas le même silence, &

(*a*) C'est Macrobe, *in Somn. Scip. lib* 1. *cap.* 14. qui rapporte en ces termes les divers sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame : *Plato dixit animam essentiam se moventem, Xenocrates numerum se moventem, Aristoteles* ἐντελέχειαν, *Pythagoras & Philolaus harmoniam, Possidonius ideam, Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum, Hippocrates spiritum tenuem per omne corpus diffusum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiæ, Zenon concretum corpori spiritum, Democritus spiritum insertum atomis, Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ, Hipparchus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias sanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Epicurus speciem ex igne, & aëre & spiritu mixtam.*

(*b*) *Rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum.* Cic. Tusc. Quæst. lib. 1.

voulurent commencer par définir une chose qui faisoit tout le sujet de la question. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous presque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit se former de l'ame par une définition juste, qui comprît la nature de cette substance, Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en instruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laisserent pas de la définir d'une maniere toute différente. Empédocle assura que l'ame étoit un sang subtil (*a*); Parménide, qu'elle étoit composée de terre & de feu; Xénophanes,

(*a*) *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Zenoni Stoïco animus ignis videtur. Proximè autem Aristoxenus Musicus, idemque Philosophus, intentionem ipsius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, sed lævibus & rotundis corpusculis efficientem animum concursu quodam fortuito, omit-*

qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure, qu'elle étoit composée d'air, de feu & d'esprit ; Zénon & Hipparque, qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximenes, qu'elle étoit un air très pur ; Hippocrate la confondit avec les esprits animaux ; Aristoxene, Philosophe & Musicien, ne la regarda que comme une harmonie ; Démocrite dit qu'elle étoit un souffle composé d'Atomes très déliés ; Héraclite, qu'elle étoit une étincelle du feu des Astres : Dicéarque soutint, qu'elle n'étoit autre chose que le corps même. Il seroit ennuyeux de rapporter plus au long tous les sentimens particuliers des Philosophes sur cette matiere ; ce que je viens d'en dire suffit pour faire connoître qu'ils convenoient tous en ce qu'ils donnoient de l'ame une idée corporelle, & que Platon

tamus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omnino animum dicat esse ? Cic. *Tusc. Quæst. lib.* I. Joignez à ce passage celui de Macrobe cité *pag.* 174. N. (*a*).

est

ton eſt le premier qui ait ſpiritualiſé cette idée. C'eſt pourquoi nous allons examiner de quelle maniere il s'y prit, pour établir un ſiyſtême qui eut d'abord beaucoup de ſectateurs, & qui dans la ſuite a été embraſſé généralement de tout le monde.

Il y avoit déja plus d'un ſiecle qu'on diſputoit parmi les Grecs ſur la nature de l'ame, lorſque Platon entreprit de traiter auſſi cette matiere. Il étoit allé en Egypte puiſer à la ſource, ainſi que les autres Philoſophes qui l'avoient précédé; mais les Égyptiens qui lui apprirent des choſes curieuſes ſur l'Hiſtoire ancienne, ne lui communiquerent pas vraiſemblablement beaucoup de lumieres ſur la queſtion qu'il vouloit examiner: il eut donc beſoin d'en trouver de plus grandes dans ſon propre génie. Il puiſa en effet dans ſon propre fond; & la maniere dont il le fit lui acquit tant de

gloire, qu'on le regarda alors, & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philosophes (*a*). Son système sur l'ame n'est pourtant pas aisé à entendre, & ne manque pas d'obscurité. Dans ce tems-là on étoit moins accoutumé qu'aujourd'hui aux idées claires & distinctes : un discours brillant faisoit aisément passer un raisonnement obscur, & quelquefois faux. Quoiqu'il en soit, nous allons tâcher d'exposer en peu de mots ce nouveau système, que Platon imagina sur la nature de l'ame.

On doit observer dabord, que pour exprimer l'ame, ce Philosophe s'est servi du mot Grec Νȣ̃ς qui signifie *la pensée*, & que les Latins rendent par celui de

(*a*) Cicéron faisoit tant de cas de Platon, que dans les Tusculanes, *liv.* 1. il ne craint point de faire dire à Atticus : *Errare mehercule malo cum Platone . . . quàm cum istis vera sentire.* Et plus bas il ajoûte : *Ut enim rationem Plato nullam afferret, (vide quid homini tribuam) ipsâ autoritate me frangeret.*

Mens. Ainſi il ſuppoſe ce que perſonne n'avoit encore dit avant lui, que l'ame & la penſée ſont une même choſe. Il ſoutient enſuite que la penſée eſt immortelle, parce que, ſelon lui, elle eſt éternelle; & il prouve qu'elle eſt éternelle par cet argument. (*a*) Ce qui eſt dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de perſonne, eſt éternel: or la penſée eſt dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mouvement de perſonne, parce que, dit-il, on ſent bien qu'elle ſe meut d'elle-même, & qu'elle n'a beſoin de perſonne pour ſe mouvoir; donc la penſée eſt éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, eſt celle dont on ſe ſert ordinairement aujourd'hui; je veux dire, la ſimplicité de ſa nature. Mourir, dit ce Philoſophe (*b*), n'eſt autre choſe que

(*a*) *In Phœdro.*

(*b*) *In Phœdone.*

ſe diſſoudre & ſe corrompre: or l'ame qui eſt une ſubſtance ſimple, ne peut ſe diſſoudre, ni ſe corrompre; donc elle ne ſçauroit mourir.

Tel eſt en deux mots le précis des longs raiſonnemens de Platon ſur la nature de l'ame (a) contenus dans deux Dialogues fort diffus & fort embaraſſés, & l'on peut dire; ſi obſcurs, que ſans aider beaucoup à la lettre, il eſt difficile en les liſant de ſe laiſſer convaincre de ſon immortalité. Ainſi il eſt très-probable, que Caton & les autres qui ſe donnerent la

(a) Ces deux raiſonnemens de Platon qu'on vient de lire, ont été rendus par Ciceron au ſecond livre de ſes Tuſculanes. On peut en conclure, 1°. que Platon attribuoit à l'ame le pouvoir de ſe mouvoir par elle-même; 2°. que ce Philoſophe croyoit l'ame, non-ſeulement immortelle, mais même éternelle. Après cela doit-on être ſurpris, qu'il regardât l'ame comme une portion de la Divinité? Non ſans doute: c'étoit une conſéquence naturelle de ſes principes; & par la même raiſon on ne doit point être étonné, que nos Métaphyſiciens admettant les raiſonnemens de Platon ſans oſer admettre ſes principes, déraiſonnent ſur la nature de l'ame.

mort après les avoir lûs, eurent besoin de quelque raison plus forte & plus persuasive, pour se résoudre à quitter la vie sans regret.

Je ne dis rien de l'ame irascible & de l'ame concupiscible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On voit que par-là il entend seulement des proprietés du corps auxquelles il lui a plû de donner le nom d'ame, puisque, selon lui, l'ame n'est véritablement autre chose que la pensée, qu'il appelle l'ame raisonnable, & qu'il place dans la tête (*a*). Or cette pensée, ou ame raisonnable, est une portion de l'ame universelle du Monde. Car, selon Platon & tous les Platoniciens, comme tous

(*a*) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id est rationem, in capite sicut in arce posuit, & duas partes separare voluit, iram & cupiditatem, quas locis disclusit ; iram in pectore, cupiditatem subter præcordia locavit.* Cic. *Tusc. Quæst. lib.* I.

les corps particuliers ne sont que des portions de la matiere universelle, il y a aussi une ame universelle répandue par tout l'Univers, d'où sont tirées toutes les ames particulieres des hommes & des bêtes, & qui animent tout ce qui respire. Cette ame universelle, ces Philosophes la regardoient comme une troisiéme chose en Dieu. Le Pere, ou le Créateur du monde; le Verbe, ou l'Intellect divin, & l'ame universelle, composoient avec lui cette Trinité fameuse, qu'on est aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits, mais qui dans le fond n'a rién de fort admirable, puisque dans l'idée de ces Philosophes elle confondoit l'ame avec la Divinité, l'esprit créé avec l'incréé. C'est pour cela qu'on trouve si souvent dans les Anciens, que l'ame est une portion de la Divinité (*a*). » Dieu, dit Virgile

(*a*.) Il n'étoit pas possible que Platon & ses Sectateurs eussent d'autres sentimens de l'ame, puisque soutenant qu'elle étoit éternelle, qu'elle n'avoit point de commencement, qu'elle exis-

» (*a*), est mêlé à la terre, aux mers &
» aux vastes cieux: son esprit est répan-
» du par tout. C'est de lui que les hom-
» mes & les animaux, de quelque espece

toit & se mouvoit par elle-même, qualités qui ne conviennent qu'à la Divinité, il falloit nécessairement, ou que de toutes les ames particulieres ils fissent autant de Dieux, ou qu'ils ne les regardassent toutes que comme des portions d'une même masse, à laquelle ils donnoient le nom d'ame universelle, & qui dans leur façon de penser n'étoit en effet autre chose que Dieu. Telle est encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philosophes Persans & Indiens, comme on peut le voir dans la Lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain, dans laquelle il prouve que cette doctrine sappe tous les fondemens de la Religion, puisque delà il s'ensuivroit que nous serions tous autant de Dieux, que nous nous serions imposé à nous mêmes un culte qui ne s'adresseroit qu'à nous, & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer, dont l'un ne nous regarderoit point, tandis que nous serions assurés de l'autre.

(*a*) . . . . , . . Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,

» qu'ils soient, respirent dans leur origi-
» ne les ames dont ils sont animés ; &
» c'est à cet esprit qu'elles se réunissent
» toutes à la dissolution de leurs corps. «

Les Dialogues Philosophiques de Platon eurent beaucoup de succès, & lui acquirent un grand nombre de Disciples. Mais soit que le systême de ce Philosophe sur la nature de l'ame fût inintelligible, soit que l'esprit humain naturellement porté vers le choses sensibles ne pût goûter ses raisonnemens abstraits, il arriva que son sentiment fut fort applaudi sans être entendu. La plûpart des hommes ne pouvant se défaire de l'idée matérielle qu'ils s'étoient toujours formées de leur ame, continuerent à se la représenter comme auparavant.

> Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
> Scilicet huc reddi deindè ; ac resoluta referri
> Omnia . . . .
>
> *Virg. Georg. lib. 4.*

Jamais le Platoniſme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établiſſement de l'Evangile: cependant jamais les hommes n'ont eu une notion plus imparfaite de la nature de l'eſprit. Non-ſeulement ils ne ſpiritualiſoient point cette ſubſtance qui nous anime, mais ils donnoient même des corps à ces Etres ſi élevés au-deſſus de la nature humaine, aux Anges, aux Démons. Le fameux Philon Juif, en qui l'on diſoit que l'ame de Platon avoit paſſé, & tous les premiers Chrétiens, au nombre deſquels on comptoit des Platoniciens illuſtres, tels qu'Athénagore, ſaint Juſtin Martyr, ſaint Clement d'Alexandrie, ſaint Irénée, &c. n'en avoient point d'autre idée, lorſqu'ils ſoutenoient que les enfans de Dieu, qui au commencement du Monde eurent commerce avec les filles des hommes (*a*), n'étoient autre choſe que les Anges qui habiterent

(*a*) Gen. *cap.* 6 *V.* 2.

avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans, ou les Démons (*a*). Mais pour ne parler précifément que du fujet dont il s'agit ici, il eft certain que quoique les premiers Chrétiens euffent une vénération très-particuliere pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philofophes qui eût le mieux parlé de la Divininité, ils n'en avoient pas mieux compris fon fyftême, & n'en avoient pas une idée moins groffiere & moins matérielle de l'ame.

Tatien qui penfoit que les Anges & les Démons font des fubftances fpirituelles, c'eft-à-dire, felon lui, femblables au feu ou à l'air (*b*), affure que l'ame eft non-feulement corporelle, mais mê-

(*a*) V. Phil. jud. *lib. de Gig.* Athenag. *Apol. pro Chriſt.* Juftin. *Apol.* 1. Clem. Alex. *Pædag. lib.* 3. *cap.* . Iren. *adv. Her. lib.* 4. *cap* 7.

(*b*) *Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ὀ κέκτυνται, πνευματικὴ δέ ἐστιν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις, ὡς πυρὸς, ὡς ἀέρος.* Tatian *Orat. ad Græc. cap.* 25.

me mortelle (*a*), & n'admet aucune autre différence entre les bêtes & les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur pureté.

Théophile d'Antioche parle de l'immortalité d'une maniere aſſez embrouillée ; cependant il n'eſt pas impoſſible de démêler quelle eſt ſa penſée à ce ſujet. Après avoir dit de l'ame que quelques-uns la croyent immortelle, il ajoûte ; qu'on ne peut néanmoins concevoir que ce qui eſt immortel ne ſoit pas Dieu (*b*).

Saint Juſtin décide de même, qu'on ne doit pas dire que l'ame ſoit immortelle, parce que, ſelon lui, ce qui eſt immortel ne peut avoir eu de commencement (*c*).

(*a*) Tatian. *ibid. cap.* 21.

(*b*) Theophil. *ad Autol. lib.* 2.

(*c*) Οὐ δὲ μὴν ἀθάνατον χρὴ λέγειν αὐτήν, ὅτι εἰ ἀθάνατός ἐστι, καὶ ἀγέννητος δηλαδή. Juſtin. *Dial. cum Tryph.*

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement ſur le même ſujet. Les ames, ſelon ce Pere, ayant commencé d'être, il ſeroit naturel qu'elles finiſſent de même; mais Dieu par ſa toute-puiſſance les conſerve éternellement (a).

Il eſt inutile d'avertir ici, qu'il eſt égal de dire que l'ame eſt mortelle, ou d'aſſurer qu'elle eſt corporelle. On ſçait que l'ame ne peut être immortelle de ſa nature, qu'autant qu'elle eſt ſpirituelle, parce qu'il n'y a que l'eſprit, qui par ſa nature ſoit immortel. Ce qui eſt mor-

(a) *Si qui autem hoc in loco dicant, non poſſe animas eas, quæ paulò antè eſſe cœperint, in multùm temporis perſeverare, ſed oportere eas aut innaſcibiles eſſe, ut ſint immortales, vel ſi generationis initium acceperint, cum ipſo corpore mori: diſcant, quoniam ſine initio & ſine fine . . . ſolus eſt Deus, qui eſt omnium Dominus. Quæ autem ſunt ab illo omnia, quæcumque facta ſunt, & fiunt, initium quidem ſuum accipiunt generationis; perſeverant autem & extenduntur in longitudinem ſæculorum, ſecundùm voluntatem factoris Dei.* Iren. *adv. Hæres. lib.* 2. *cap.* 64.

tel ne peut donc être esprit. Par conséquent en disant que l'ame est mortelle, Théophile, Saint Justin, & Saint Irenée assûrent en même-tems qu'elle est corporelle.

Il n'est pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puisqu'il donnoit un corps à Dieu même. Il n'avoit vrai-semblablement d'autre idée de l'esprit, que celle d'une matiere extrêmement déliée: car voici comment il parle de la Divinité. » Quoique Dieu, dit-il (*a*), soit » un esprit, qui niera qu'il soit un corps, » l'esprit n'étant autre chose qu'une espé- » ce de corps accompagné d'une figure » qui lui est propre (*b*) ? « Dans un

(*a*) *Quis negabit Deum corpus esse, etsi Deus ? Spiritus enim corpus sui generis in suâ effigie.* Tertul. *cont. Prax.*

(*b*) On est naturellement choqué de ces expressions de Tertullien ; & il faut convenir en général, qu'il est difficile d'excuser les Peres des premiers siecles sur ce qu'ils ont fait l'ame corporelle. On pourroit dire pour les excuser, qu'ils ne lui ont attribué un corps ainsi qu'aux Anges, &

Traité qu'il a composé exprès sur l'ame, il prouve par de longs raisonnemens que cette substance est corporelle (*a*), qu'el-

quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'etoit point un simple mode, une maniere d'être, mais une substance subsistante par elle-même. Peut-être aussi le plus court seroit-il d'avouer ingénuement qu'ils se sont trompés sur cet article. Il n'en est pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui soutiennent aujourd'hui la même opinion se flatteroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme si malgré ce que la Religion enseigne, ces anciens Docteurs de l'Eglise avoient nié l'immortalité. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce sujet, est qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle comme Dieu est immortel, c'est-à-dire nécessairement, par son essence & sa nature; qu'ils ont nié qu'elle fût immortelle de la maniere dont l'entendoit Platon, qui confondoit son immortalité avec son éternité; en un mot, qu'ils l'ont crû matérielle & mortelle de sa nature, mais que conformément aux lumieres de la foi, ils ont pensé que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par sa pure bonté & par sa grace. Si ce sentiment n'est pas du goût de nos Métaphysiciens modernes, au moins n'a-t'il rien de contraire à la doctrine de l'Eglise.

(*a*) Dans le Chapitre septiéme, après avoir parlé de l'ame du mauvais Riche qui brûloit dans

le est de même figure que le corps qu'elle habite, & qu'elle est produite en nous au moment de la conception par l'ame de nos parens, de même que notre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle ; mais il est évident qu'il n'entend parler que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'essence & nécessaire.

Arnobe s'emporte contre Platon, & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (*a*) : il dit que c'est un effet de leur orgueil ; que l'ame est naturellement mortelle, mais que Dieu

l'Enfer, & de celle de Lazare qui reposoit dans le sein d'Abraham, il ajoûte : *Si non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis ; nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant . . . Igitur si quid tormenti, sive solatii, anima præcerpit in carcere seu diversorio inferûm, in igne vel in sinu Abrahæ, probata erit corporalitas animæ. Incorporalitas enim nihil patitur, non habens per quod pati possit.*

(*a*) Arnob. *cont. Gent.* Arnobe avoit raison de s'emporter contre Platon, puisqu'il confondoit l'éternité de l'ame avec son immortlité.

la conſerve par ſa pure bonté. Il aſſure auſſi, comme Tertullien, que ce ſont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Après avoir parlé de la diverſité des opinions ſur la nature de l'ame, Lactance, Diſciple d'Arnobe, établit ſon ſyſtême comme une doctrine beaucoup plus raiſonnable, & ſoutient qu'elle eſt une lumiere qui ſe nourrit de l'humeur du ſang (*a*), de même que la lumiere d'une lampe ſe nourrit de celle de l'huile.

En un mot ceux même qui dans le Chriſtianiſme faiſoient profeſſion du Platoniſme, avoient une idée toute matérielle de la nature de l'eſprit. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire ce que dit Pſellus, qui s'appuyant ſur l'autorité des Peres, ſur-tout de Saint Baſile, aſſure

(*a*) *Videtur anima ſimilis eſſe lumini, quæ non ipſa ſit ſanguis, ſed humore ſanguinis alatur. ſicut lumen oleo.* Lactant. *de Opif. Dei*, *cap.* 17.

que

que les Anges & les Démons peuvent être vûs & touchés, & qu'on ſçait par des faits certains qu'il y en a eu qui ſe ſont brûlés, & qui ont laiſſé de leurs cendres. Synéſius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien, dit groſſierement (*a*) que l'ame a un corps ſubtil & aërien, avec lequel elle s'envôle au Ciel quand elle quitte ſon corps groſſier & terreſtre.

Nous aurions un plus grand nombre de preuves que les Chrétiens de ces premiers ſiecles n'avoient point de leur ame une autre idée que celle d'un corps, ſi un plus grand nombre d'entr'eux avoit écrit ſur cette matiere. Un des plus anciens Conciles de l'Egliſe nous fait connoître quelle étoit à ce ſujet l'opinion commune de tous ceux qui le compoſoient (*b*), en défendant ſous peine d'a-

(*a*) V. Synes. *De inſomniis.*

(*b*) C'eſt le Concile d'Elvire en Eſpagne, tenu en 305. vingt ans avant le Concile de Ni-

nathême d'allumer des Cierges dans les Cimetieres pendant le jour, de peur, dit-il, d'effaroucher les ames des Saints. J'ajoûterai, qu'un autre Concile beaucoup plus célebre & plus récent peut être soupçonné de n'avoir pas eû des idées plus parfaites de la nature de l'esprit. C'est le sixieme Concile œcuménique tenu en 681. dans lequel Sophronius, Patriarche de Jérusalem, ayant avancé que les ames, ni même les Anges, n'étoient point immortels & incorruptibles de leur nature, mais seulement parce que Dieu leur a accordé l'immortalité & l'incorruptibilité, le Concile ne l'en reprit point, & ne censura pas sa doctrine (*a*).

Que si autrefois on confondoit l'esprit

cée. Il ordonne, *cap.* 34. *Cereos per diem placuit in Cæmeteriis non incendi : inquietandi enim spiritus Sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint, arceantur ab Ecclesiæ communione.*

(*a*) En effet l'Eglise n'a encore rien défini expressément au sujet de la spiritualité des Anges & de l'ame humaine.

avec la matiere, en repréſentant l'ame comme une ſubſtance corporelle, on peut dire qu'en récompenſe on attribuoit à la matiere des proprietés qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'eſprit. Depuis l'établiſſement du Cartéſianiſme, on a crû le corps incapable d'aucun ſentiment de plaiſir ou de douleur : au contraire on s'imaginoit autrefois, que le corps ſeul étoit capable de ces ſentimens. On croyoit l'ame ſuſceptible de joie, de triſteſſe, de déſir & d'inquiétude ; mais pour ces ſentimens vifs qu'on appelle proprement plaiſir & douleur, on l'en jugeoit abſolument incapable. C'eſt pour cette raiſon que parmi les Payens, ceux qui ont fait quelque attention ſérieuſe à ce qui ſe diſoit de l'autre vie, ne comprenant pas que l'on pût rien ſouffrir ſans avoir un corps, ont enfin ceſſé de le croire, & s'en ſont mocqués, comme Cicéron (*a*)

(*a*) *Tantùm valuit error, qui mihi quidem*

nous l'apprend. C'eſt auſſi ce qui a fait ſentir la néceſſité d'une réſurrection future, parce qu'en reconnoiſſant un Dieu juſte, qui doit punir les crimes & récompenſer les vertus, on ne ſçauroit comprendre autrement comment il peut exercer ſa juſtice. Il eſt certain, que les premiers Chrétiens ne donnoient point d'autre raiſon de la réſurrection des corps. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre choſe (*a*) ſinon que Dieu étant juſte, doit donner aux uns la récompenſe qui leur eſt dûë, & faire ſouffrir aux autres le châtiment qu'ils ont mérité ; & que cela ne ſe peut faire qu'en ſuppoſant la réſurrection. Tertullien & les autres en

jam ſublatus videtur, ut corpora cremata cùm ſcirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ ſine corpore nec fieri poſſent, nec intelligi. Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 1.

a) Athenag. *De Reſur. mort.*

ont parlé de même (*a*), en y ajoûtant ſeulement quelques autres preuves, qu'il eſt inutile d'examiner ici.

C'eſt ſans doute ſur ce fondement, que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe on étoit dans une opinion, qui de nos jours non-ſeulement paroîtroit fort extraordinaire, mais ſeroit même regardée comme Hérétique. Aujourd'hui on croit qu'auſſi-tôt après la mort l'ame eſt préſentée au Tribunal de Dieu, pour y ſubir ſon jugement, & pour recevoir ſur le champ, en conſéquence de l'Arrêt qui y eſt rendu, la récompenſe de ſes vertus, ou le châtiment de ſes crimes. Il n'en étoit pas ainſi dans ces premiers

(*a*) *Hæc erit tota cauſa, imò neceſſitas reſurrectionis congruentiſſima ſcilicet Deo deſtinatio judicii: de cujus diſpoſitione diſquiras, an utrique ſubſtantiæ humanæ dijudicandæ cenſura divina præſideat, tam animæ quàm corpori. Quod enim congruet judicari, hoc competet etiam reſſuſcitari.* Tertul. *De Reſur. carn. cap.* 14.

tems. Ce jugement particulier n'étoit point connu des premiers Chrétiens, qui n'attendoient d'autre jugement de Dieu, que le Jugement univerſel, où les ames réünies à leurs corps devoient être récompenſées ou punies ſelon leurs mérites. Juſques-là ces ames raſſemblées dans un lieu que Dieu avoit deſtlné à leur ſervir de demeure, exemptes de peines & de plaiſirs, attendoient la réſurrection future qui devoit décider de leur ſort pour l'éternité. Cette opinion n'étoit point particuliere à quelques-uns; c'étoit le ſentiment commun des Peres & des Ecrivains Eccléſiaſtiques les plus anciens, & les plus habiles (*a*). Il eſt inutile d'exa-

(*a*) V. Clem. Rom. *Recognit.* 1. Juſt. *in Quæſt. à Gent. poſitis, Quæſt.* 76, Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc. lib.* 4. Origen. *Princ. lib.* 2. *&* 4. Theodor. *ad cap.* 2. Ep. *ad Hebr.* Auguſt. *in Pſal.* 36. Ambr. *lib. de bono mortis, cap.* 10. Chriſoſt. *Homil.* 39. *in* 1. *ad Cor.* Lactant. *Div. Juſt. lib.* 3. *cap.* 24. &c.

miner ici d'où peut être venu ce changement dans la doctrine de l'Eglise : il me suffit de faire observer, que cette opinion ne pouvoit avoir pour fondement que l'un de ces deux principes ; ou bien que l'ame séparée du corps ne peut être capable de douleur & de plaisir ; ou que l'homme tout entier ayant été vertueux ou criminel, il doit recevoir tout entier la récompense ou le châtiment qu'il mérite.

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conservée sur la nature de l'ame, & de l'idée peu spirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établissement du Platonisme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le systême de la spiritualité s'est introduit dans l'esprit des hommes. Il fallut renoncer à une maniere de penser ancienne, naturelle & facile, pour en embrasser une nouvelle, difficile

& abſtraite. Il fallut impoſer ſilence à une imagination rebelle, qui juſqu'à-lors s'étoit toujours crûe en droit de former ſeule & de repréſenter cette ame, à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus de part. Tout cela coûta beaucoup d'efforts, & conſuma bien du tems. Cependant à force de s'appliquer, de méditer & de raiſonner ſur cette queſtion, on ſe dégagea peu à peu de la matiere : les eſprits ſe ſubtiliſerent inſenſiblement, & on parvint enfin à ſe perſuader, ſoit à tort ou avec raiſon, qu'il étoit eſſentiel à l'immortalité de l'ame que cette ſubſtance ne fût point un corps. Il reſta ſans doute encore beaucoup d'incrédules, qui conſerverent toujours leurs images groſſieres, puiſqu'il s'en trouve même aujourd'hui un aſſez grand nombre. Hippocrate continua d'avoir des Sectateurs : Empedocles & Démocrite en eurent de même ; mais Platon prévalut. Son opi-

nion devint la plus générale & la plus ſuivie ; & non-ſeulement on convint que l'ame étoit immortelle : on lui accorda auſſi la ſpiritualité , qui lui avoit été ſi long-tems refuſée (*a*).

CHAPITRE VII.

De l'Origine des hommes & des Animaux.

QUOIQUE ce ne fût pas mon deſſein d'examiner la différence qui peut être entre l'ame humaine & celle des bêtes, j'ai voulu cependant donner dans le Chapitre précédent une idée de la maniere dont on penſoit autrefois au ſujet de l'homme comparé avec les autres animaux, avant que d'entrer dans le détail des opinions des Anciens touchant l'ori-

(*a*) *Obtinuit non minùs de æternitate ejus, quàm de incorporalitate ſententia.* Macrob. *in Somn. Scip. lib.* 1. *cap.* 14.

gine des uns & des autres, & leur antiquité ſur la Terre. C'eſt ce que je me propoſe de traiter dans ce Chapitre.

Nous n'avons rien à dire de ceux qui ont ſoutenu l'éternité du Monde quant à ſa matiere & à ſa forme : on voit aſſez qu'ayant crû tous les animaux éternels comme la Terre, ils n'ont pû penſer autre choſe ſur leur origine, ſinon qu'ils n'en avoient point. A l'égard de ceux qui ont donné un commencement à la forme préſente du Monde, ils ont tous aſſuré que c'étoit la Terre qui avoit produit les hommes & les autres eſpeces d'animaux qui l'habitent. Il n'y a point deux ſentimens à ce ſujet dans l'Antiquité (*a*) : on a crû généralement que dans les premiers tems de la formation de la Terre, elle renfermoit les ſemences de

(*a*) Cependant Plutarque aſſure, *Sympos. lib.* 8. qu'Anaximandre faiſoit ſortir les hommes des poiſſons.

toutes choſes, & que ces ſemences échauffées alors d'un degré de chaleur convenable, avoient fait éclorre de ſon ſein les plantes & les animaux (*a*).

(*a*) C'étoit, ſelon Diogene Laërce, l'opinion d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Zenon Eleate & de Parménide. C'étoit auſſi le ſentiment de Lucrece, qui l'a ainſi exprimé dans ces vers de ſon ſecond Livre :

Quippe videre licet vivos exiſtere vermes
Stercore de tetro, putrorem cùm ſibi nacta eſt
Intempeſtivis ex imbribus humida tellus.

. . . .

Ergò omnis natura cibos in corpora viva
Vertit, & hinc ſenſus animantum procreat omnes.

Denique cœleſti ſumus omnes ſemine oriundi :
Omnibus ille idem pater eſt, undè alma liquentes
Humorum guttas mater cùm terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges, arbuſtaque læta
Et genus humanum.

Et dans ſon cinquieme Livre :

Tum tibi terra dedit primùm mortalia ſæcla :
Multus enim calor atque humor ſuperabat in arvis.

Les Anciens n'avoient point recours à un Etre intelligent pour la production des Animaux : ils croyoient que la chaleur & l'humidité, l'une & l'autre dans un certain degré, suffisoient pour cette opération ; & ils regardoient comme un reste de cette ancienne vertu productrice de la nature, ce qui arrivoit tous les ans en Egypte, où après le débordement du Nil, la terre humectée de ses eaux, & engraissée des limons dont il l'avoit couverte, engendroit avec le seul secours de la chaleur du Soleil une multitude prodigieuse d'insectes. C'est de cette suite

> Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
> Crescebant uteri terræ radicibus apti :
> Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
> Infantum, fugiens humorem aurasque petissens ;
> Convertebat ibi natura foramina terræ,
> Et succum venis cogebat fundere apertis
> Consimilem lacti.

de génération que les Egyptiens concluoient, que leur pays avoit produit ſans doute les premiers hommes (*a*). Cependant les autres Peuples ne leur accordoient point cette chimérique préexiſtence des hommes en Egypte : chacun ſe croyoit auſſi ancien dans la terre qu'il habitoit, que les Egyptiens l'étoient dans la leur. Les Ethiopiens en particulier aſſuroient, que les Egyptiens étoient ſortis d'entre eux (*b*) ; & ils prétendoient le prouver par cette raiſon, que la mer couvroit encore toute l'Egypte, lorſque l'Ethiopie avoit déja des hommes. Quoiqu'il en ſoit, les principales Nations de la Terre ſoutenoient qu'elles avoient été produites dans leur propre pays, & qu'elles n'y étoient jamais venues d'ailleurs

(*a*) *Tradunt Ægyptii, ab orbis initio primos homines apud ſe creatos.* Diodor. *lib* 1. & Herod. *lib.* 2. Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ἐνόμιζον ἑαυτοὺς πρώτους γενέσθαι πάντων ἀνθρώπων,

(*b*) Voyez Diodore, *liv.* 3.

pour s'y établir (*a*), comme nous allons le faire voir.

Commençons par les quatre grandes Nations, dont les Anciens ne connoiſſoient gueres que le nom : voici ce que l'Hiſtoire nous en apprend. » Les Indes, » dit Diodore (*b*), ſont habitées par un » grand nombre de Peuples différens, qui » ſont tous indigens : car aucune Nation » n'y eſt venue d'ailleurs. Les Indiens » n'ont jamais reçu chez eux de colonies ; » ils n'en ont jamais envoyé au dehors. » » Ils ſont preſque, dit Pline (*c*), le ſeul » Peuple de la Terre, qui ne ſoit jamais » ſorti de ſon pays. » Il ajoute, qu'ils

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

(*b*) *Indiam omnem . . . multæ variæque gentes incolunt, quarum nulla originem extra Indiam trahit, ſed omnes indigetes appellantur.* Diodor. *lib.* 3.

(*c*) *Indi propè gentium ſoli nunquàm migravêre finibus ſuis . . . Colliguntur à Libero patre ad Alexandrum Magnum reges eorum* C L I V. *annis* V I. M. C C C C L I. *adjiciunt & menſes tres.* Plin. Hiſt. lib. 6. cap. 21.

comptent ſix mille quatre cens cinquante & un an & trois mois depuis Bacchus juſqu'à Alexandre, & que dans cet intervalle ils ont eu cent cinquante-quatre Rois. Solin en dit à peu près la même choſe (*a*). Diodore parlant des Ethiopiens (*b*), aſſure que tout le monde convient, qu'ils ont été produits dans le pays qu'ils habitent. Le même Auteur rapporte des Scythes (*c*), qu'ils ſe diſoient deſcendus de Scytha, qui naquit d'une fille moitié ſerpent que la terre avoit produite; ce qui prouve que cette

(*a*) *Soli Indi nunquàm à natali ſolo receſſerunt. Indiam Liber pater primus ingreſſus eſt . . . Ab hoc ad Alexandrum Magnum numerantur annorum ſex millia quadringenti quinquaginta unus, additis & ampliùs tribus menſibus, habitâ per reges computatione, qui centum quinquaginta tres tenuiſſe medium ævum deprehenduntur.* Solin. cap. 52.

(*b*) Diodor. *lib.* 4.

(*c*) *Fabulantur Scythæ, natam apud ſe ex terrâ virginem umbilico tenùs hominis formâ, reliquâ viperæ; eam genuiſſe puerum, cujus nomen fuerit Scytha; hunc indidiſſe populis Scytharum nomen.* Diodor. *lib.* 3.

Nation ne comptoit devoir ſon origine, qu'au pays qu'elle habitoit. C'eſt pourquoi Juſtin n'en reconnoît point de plus ancienne (*a*). A l'égard des Hyperboreéns, comme de tous les Peuples ils étoient ceux dont les Anciens avoient le moins de connoiſſance, à peine en trouve-t-on dans l'Antiquité autre choſe que le nom; & à la réſerve de quelques fables (*b*), on n'a jamais rien dit d'eux, ſinon qu'ils exiſtoient.

Les Egyptiens ne convenoient point qu'ils fuſſent une colonie des Ethiopiens. Non-ſeulement ils ſoutenoient, qu'ils avoient été produits dans leur propre pays; mais ils ſe croyoient auſſi anciens que le Monde (*c*). Les Phrygiens avoient la

(*a*) *Scytharum gens antiquiſſima ſemper habita . . . Antiquiores ſemper Scythæ viſi.* Juſtin. *lib.* 2. *cap.* 1.

(*b*) Voyez *pag.* 113. N. ( ).

(*c*) *Ego certè Ægyptios opinor neque cum loco, quem Delta Iones vocant, pariter extitiſſe, ſed ſemper fuiſſe ex quo genus humanum extitit.* Herodot. *lib.* 2.

même

même opinion de leur Nation. Enfin nous pouvons dire que la plûpart des Peuples s'imaginant être indigenes, & n'en reconnoiſſant point de plus anciens qu'eux, avoient encore la vanité de penſer, que tous les autres leur étoient poſtérieurs, & que la terre les avoient produits plus tard.

Quoique les Grecs fuſſent très-jaloux les uns des autres, & que lss Athéniens en particulier s'attiraſſent l'envie de tous les autres Peuples de la Grece, on ne leur a pourtant jamais conteſté l'indigénat dont ils ſe glorifioient ſi fort. » Les habi_ » tans de l'Attique, dit Plutarque (*a*), » ont été nommés Autochtones, c'eſt-à-di- » re, nés de la terre même où ils ſont, » parce qu'on ne ſe ſouvient pas que ja- » mais ils ſoient venus de quelque autre » endroit s'établir dans le pays qu'ils ha-

(*a*) Plut. *De Exl.*

» bitent. » Ils ne sont pas étrangers, » ajoute Justin (*a*); mais le lieu de leur » demeure est en même tems celui de leur » origine. » Un des plus fameux Orateurs de l'ancienne Athenes a étendu cette pensée, & a relevé en ces termes la gloire de sa Nation. » Il est constant, dit-il (*b*), » que notre ville est très-célebre par tou» te la terre. Mais nous sommes encore » moins recommandables par tout autre » endroit, que parce que nous habitons un

(*a*) *Soli* (Athenienses) *præterquàm incremento, etiam origine gloriantur. Quippe non advenæ, neque passim collectâ populi colluvies originem urbi dedit : sed eodem innati solo, quod incolunt, & quæ illis sedes, eadem origo est.* Justin. lib. 2. cap. 6.

(*b*) *Constat enim nostram urbem & antiquissimam esse, & maximam, & apud omnes homines celeberrimam . . . In hâc enim terrâ sic habitamus, ut nec alios pepulerimus, nec vacuam occupaverimus, nec ex multis gentibus permisti, sed adeò honestè liberaliterque nati sumus, (nam indigenæ sumus) ut quæ nos produxit, eam perpetuò tenuerimus. Solis enim nobis ex omnibus Græcis eamdem & nutricem, & patriam, & matrem vocare datum est.* Isocrat. *in Paneg.*

» pays dans lequel nous ne ſommes point
» venus comme étrangers, pour en chaſ-
» ſer ceux qui l'occupoient, ou pour lui
» donner des habitans. Nous ne ſommes
» point une nation formée de l'aſſembla-
» ge de pluſieurs peuples réunis (*a*) : cet-
» te terre nous a produits ; & comme
» nous ſommes ſes premiers enfans, nous
» ne l'avons jamais abandonnée. De tous
» les Grecs, c'eſt donc à nous ſeuls qu'il
» appartient d'appeller la Grece notre pa-
» trie, notre mere, notre nourrice. »

Quoiqu'en diſe Iſocrate, les Athéniens n'étoient pas les ſeuls entre les Grecs, qui s'attribuaſſent l'indigénat. Les Arcadiens & les Achéens, deux des ſept Nations du Péloponeſe, s'en glorifioient auſſi. Pauſanias qui a écrit l'hiſtoire particuliere de la Grece, le leur attribue comme une prérogative non conteſtée (*b*) ; & Héro-

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre, *N.* (*).
(*b*) Pauſan. *Eliac. lib.* 5. *cap.* 1.

dote l'avoit fait avant lui (*a*). Les Cydoniens dans l'Isle de Crete & les Etéocretes étoient indigenes du pays, comme Strabon & Diodore nous l'apprennent (*b*). Les Pélasgiens y passerent depuis, & ensuite les Doriens, que Minos réunit sous un même gouvernement. Les amours d'Apollon & de Rhodes étoient regardées comme une allégorie, selon Diodore (*c*), & ne signifioient autre chose, sinon que par sa chaleur le Soleil avoit rendu fé-

(*a*) Herodot. *lib.* 1.

(*b*) Τοὺς μὲν οὖν Ἐτεοκρῆτας καὶ τοὺς Κυδῶνας αὐτόχθονας ὑπάρξαι εἰκός. Strab. *lib.* 10. & Diodor. *lib.* 5. *Qui primò Cretam inhabitarunt, antiquissimi dicuntur Eteocretæ indigetes fuisse.*

(*c*) *Sol, secundum fabulas, Rhodæ amore captus, insulam, á quâ amata, Rhodum ab eâ dixit. Verùm id constat, cùm à principiis insula referta paludibus admodùm humida esset, solis calore arefactos humores terram fertilem reddidisse, ab eâque genitos septem numero, qui dicti sunt Heliades. Cùm alii prætereà indigetes populi insulam inhabitarent, existimatum est eam soli sacram esse.* Diodor. lib. 5.

conde l'Isle de Rhodes, & lui avoit fait produire des hommes. Cet Historien ajoute, qu'à cause de cette origine, les premiers Rhodiens qui n'étoient d'abord qu'au nombre de sept, furent appellés Héliades. Les Sicaniens passoient pour être indigenes dans la Sicile, comme Timée & Diodore l'assurent (*a*): les Siciliens y vinrent ensuite; & les Grecs s'y établirent après eux. Enfin nous verrons plus bas que les Ombriens, les Tyrrhéniens & plusieurs autres, étoient regardés comme des Peuples indigenes de l'Italie.

Que si dans des lieux si fréquentés des Anciens il se trouvoit tant de Peuples indigenes, c'est-à-dire, occupant de toute

(*a*) *Fabulantur poëtarum quidam, post Plutonis & Proserpinæ nuptias hanc insulam* (Siciliam) *ab jove Anacalytræ Nymphæ traditam; Sicanos autem, qui in eâ antiquitùs habitarunt, indigetes esse, præcipui Scriptores tradunt. Philiscus Sicanos ex Iberiâ in Siciliam venisse affirmat; cujus inscientiam arguens Timæus, Sicanos ait Siciliæ indigetes esse, multa eorum antiquitatis argumenta referens.* Diodor. *ubi suprà.*

antiquité les pays qu'ils habitoient, & se regardant comme des hommes que la terre y avoit produits; il n'est pas étonnant que dans des régions moins connues, des habitans barbares, & sans aucun commerce avec leurs voisins, eussent la même opinion d'eux-mêmes. Ni Bacchus, ni Hercule, ni aucun de ces fameux Conquérans qui couroient autrefois toute la Terre, n'avoit passé dans la grande-Bretagne. Cette Isle étoit cependant habitée; & a la réserve de la côte voisine des Gaules, où les Belges avoient envoyé quelques colonies, le reste du pays étoit peuplé d'indigenes (*a*). Aussi César nous assure-t'il (*b*) que c'étoit une ancienne tradition, qu'ils avoient été en-

(*a*) Avant que les Belges y eussent envoyé des colonies les Celtes cherchant à s'étendre de proche en proche, y étoient sans doute passés de la Gaule, & l'avoient peuplée. Voilà les Indigenes dont il s'agit. V. Rapin Toyras, *Hist. d'Angl.*

(*b*) *Britanniæ pars interior ab iis incolitur*,

gendrés dans leur Isle même. Les Germains avec lesquels on n'avoit pas plus de commerce qu'avec les Bretons, soutenoient aussi que leurs ancêtres avoient été produits de la terre ; & Tacite marque, qu'ils conservoient la mémoire de cette origine dans des vers anciens, qu'ils récitoient dans leurs cérémonies. Après cela cet Historien ajoute (*a*), que l'extrême différence qui se trouve entre les Germains & les autres Peuples, soit pour la figure, soit pour les coutumes, est une preuve de leur tradition. Les Gaulois disoient la même chose. Ils assuroient que

quos natos in insulà ipsâ memoriâ proditum dicunt. Cæs. *de Bel. Gal. lib.* 5.

(*a*) *Ipsos Germanos indigenas crediderim, minimèque aliarum gentium adventibus & hospitiis mixtos. Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ & annalium genus est, Tuistonem Deum terrà editum.* Tacite. *De mor. Germ.* cap. 2. & cap. 4. *Ipse illorum opinionibus accedo, qui Germaniæ populos nullis aliis aliarum nationum connubiis infectos, propriam & sinceram, & tantùm sui similem gentem extitisse arbitrantur.*

Pluton, qui comme on le ſçait, eſt le Dieu des entrailles de la terre, étoit l'auteur de leur origine: c'eſt pourquoi, dit Céſar *(a)*, ils comptent la durée du tems par le nombre des nuits, & non pas par celui des jours.

Cette opinion conſtante d'un ſi grand nombre de Peuples, qui aſſuroient tous que la terre les avoit produits dans leur propre pays, répugne évidemment à la raiſon. Car comment concevoir que des hommes, des chevaux & des éléphans ſoient autrefois ſortis de terre comme des champignons (*b*)? Mais il n'eſt pas ici queſtion d'examiner, ſi ce ſentiment eſt abſurde ou raiſonnable *(c)*: il nous

Undè habitus quoque corporum, quanquàm in tanto hominum numero, idem omnibus.

(*a*) *Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant ... Ob eam cauſam ſpatia omnis temporis, non numero dierum, ſed noctium finiunt.* Cæſ. *de Bel. Gal. lib.* 5.

(*b*) Le fait ſeroit en effet fort ſingulier, s'il étoit vrai.

(*c*) Au conrraire c'eſt ce qu'il auroit fallu

ſuffit d'avoir prouvé par l'autorité de l'Hiſtoire, que tous les anciens Peuples ont ſoutenu qu'ils avoient été produits dans les pays mêmes qu ils habitoient, ſans croire qu'ils fuſſent deſcendus ni d'Adam, ni de Noë, dont ils n'avoient même jamais eu la moindre notion; & que les Bretons, les Germains, les Gaulois, les Athéniens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois & tous les autres peuples des contrées même anciennement connues, ont eu à ce ſujet des opinions toutes oppoſés à celles qu'ils devoient naturellement avoir.

On dira ſans doute, que ſur le fait en queſtion il ne s'agit pas de s'en rap-

bien examiner. Car à quoi bon faire tant d'étalage des Bretons, des Germains & de tant d'autres? Si le fait eſt abſurde, que tous les Peuples de l'Univers ayent eu la ſottiſe de concourir à s'en perſuader, que nous importe, & qu'eſt-ce que cela prouve? Ils ont bien crû d'autres abſurdités. *Voyez* la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

porter abſolument aux traditions & aux opinions des Peuples, qui peuvent s'être trompés ſur leur propre origine; qu'il vaut beaucoup mieux en juger par ce que l'Hiſtoire nous apprend touchant les anciennes colonies; & qu'elle ne nous permet pas de douter, que le Monde ne ſe ſoit peuplé ſucceſſivement, & peu à peu. On croit, par exemple, que les Egyptiens & les Phéniciens ont peuplé la Grece; que les Grecs & les Lydiens ont peuplé l'Italie; que les Phéniciens & les Celtes ont peuplé l'Eſpagne, & ainſi des autres pays. Examinons donc ce qui nous reſte de l'Antiquité ſur ces colonies: faiſons voir que, ſelon les Hiſtoriens anciens, tous les pays où elles ont été envoyées, étoient habités avant leur arrivée: montrons que les colonies anciennes ne différoient en aucune maniere de celles que les Européens envoient aujourd'hui dans le nouveau Monde; & prouvons par là

d'une maniere évidente, qu'à ne consulter que l'Histoire, il est absolument impossible de remonter à ces premiers tems, où la terre a commencé d'être peuplée, & que par conséquent tout ce qu'on dit sur ce sujet au delà d'un certain point, n'est que fable & conjecture frivole (*a*).

Comme la Grece & l'Italie sont les deux pays, dont les Anciens ont écrit l'histoire avec le plus d'exactitude, il nous sera aisé d'entrer dans le détail des différens Peuples qui les ont habités. Après cela nous parlerons des autres d'une maniere plus générale, à proportion des lumieres que l'Antiquité nous fournit à ce sujet.

L'Histoire ne fait mention d'aucune colonie qui soit passée dans la Grece avant

(*a*) Cela est hardi, & beau à prouver. Mais l'Auteur le prouvera-t'il aussi évidemment qu'il le dit ? *Voyez* la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

celles que Danaus & Cadmus y conduisirent à peu près dans le même tems, l'un d'Egypte, l'autre de Phénicie. Pélops & les Phrygiens n'entrerent dans le Péloponese, que long-tems après que Danaus s'étoit établi à Argos, dont il ne s'étoit lui-même emparé, qu'après en avoir chassé Gélanor qui y régnoit dès lors, ainsi que Pausanias nous l'apprend (*a*). Danaus se rendit illustre, au rapport de Strabon (*b*); & les habitans d'Argos qu'on appelloit avant lui Pélasgiens, furent appellés de son nom Danaens (*c*).

(*a*) Δαναὸς δ' ἀπ' Αἰγύπτου πλεύσας ἐπὶ Γελάνορα τὸν Σθενέλα, τοὺς ἀπογόνους τοὺς Ἀγήνορος βασιλείας ἔπαυσεν. Pausan. *Corinth. lib.* 2. *cap.* 16.

(*b*) Strab. *lib.* 8.

(*c*) *Arcem Argivorum condidisse perhibetur Danaus, qui tantùm præstitisse iis, qui ante ipsum istis in locis principatum gesserant, videtur, ut, quod est apud Euripidem,*

Pelasgiotas nuncupatos anteà
Danaos vocari lege latâ jusserit.

On voit déja que Danaus ne paſſa point dans le Péloponeſe pour le peupler, mais plutôt qu'il y entra en uſurpateur, pour s'emparer d'un pays habité, dont les Rois faiſoient remonter leur origine juſqu'à Inachus, qui avoit précedé le déluge d'Ogyges; c'eſt-à-dire juſqu'aux tems fabuleux. Pélops arriva dans le même pays environ deux cens ans aprés, & lui donna ſon nom. Il eſt inutile de parler des Doriens & des autres qui s'y rendirent dans la ſuite : il ſuffit d'obſerver, qu'avant toutes ces révolutions les Arcadiens occupoient le milieu du pays, & les Athéniens la partie ſeptentrionale. Ces deux Nations paſſoient pour être indigenes du Péloponeſe, & pour l'avoir habité de tout tems.

Cadmus ne trouva pas la Béotie où il aborda, moins peuplée que l'étoit le Péloponeſe à l'arrivée de Danaus. Strabon & Pauſanius parlent des Hyantes &

des Aoniens, peuples indigenes de la Grece, qui habitoient alors la ville de Thebes (*a*). Cadmus les vainquit, & convint ensuite avec eux qu'ils ne feroient plus qu'un peuple avec ses Phéniciens, après quoi il bâtit la Cadmée. Au reste les Hyantes & les Aoniens n'étoient pas les premiers fondateurs de Thebes. Cette ville avoit été habitée auparavant par les Hectenes, autre Nation indigene du pays, qui périt toute entiere par une maladie contagieuse (*b*). Thebes s'appelloit alors Gygée, du nom d'un de ses Rois. Elle passoit pour la plus ancienne de toutes les villes de la Grece, & pour avoir été bâtie par Ogyges (*c*), c'est-à-

(*a*) *Bœotiam initio Barbari tenuerunt, Aones & Temmices ex Sunio evagati, & Leleges ac Hyantes. Deindè cum Cadmo à Phœnicia profecti Phœnices occuparunt.* Strab. *lib.* 9. V. Pausan. *Bœotic. lib.* 9. *cap.* 5.

(*b*) Pausan. *Achaic. lib.* 7 *cap.* 2.

(*c*) *Etenim vetustissimum oppidum cùm sit traditum Græcum Bœotiæ Thebæ, quod rex Ogyges ædificavit.* Vario, *de Re rust. lib.* 3. *cap.* 1.

dire, deux mille ans avant Jules-César, selon le calcul de Varron.

Les Grecs qui avoient reçu parmi eux les Egyptiens & les Phéniciens, se rendirent eux-mêmes célebres dans la suite par le grand nombre de colonies, qu'ils envoyerent en différentes contrées de la Terre. Mais on doit observer, que toutes ces colonies trouverent les lieux où elles aborderent aussi peuplés, que ceux qu'elles venoient de quitter, avec cette différence seule, qu'ils étoient habités par des hommes plus grossiers & moins polis.

Les plus fameuses colonies Grecques sont celles qui passerent dans l'Asie mineure & en Italie. Pour ce qui est de l'Asie, quelques-uns ont prétendu dans ces derniers tems, que les Grecs étoient au contraire passés de cette partie du Monde en Europe; mais ce fait est contredit par tous les Anciens. Strabon parle fort au long d'Androclus & des au-

tres enfans de Codrus Roi d'Athenes, qui les premiers de tous les Grecs passerent en Asie, & y bâtirent Ephese, Milet & les autres villes d'Ionie (*a*); après quoi les Phocéens allerent aussi s'y établir. Pausanias dit la même chose (*b*). Les Cariens & les Léleges occupoient alors les pays dont les Grecs s'emparerent ; & il fallut les en chasser, comme Strabon l'assure positivement. L'Ionie n'étoit donc pas vuide, quand les Grecs s'y établirent.

Les Eteocretes & les Cydoniens habitoient l'Isle de Crete, comme nous l'avons dit, & ils étoient regardés comme Peuples indigenes, lorsque les Doriens &

(*a*) *Fines oræ Joniæ . . . De hâc . . . Pherecydes scribit, Cares quondàm tenuisse; reliquam, usque ad Phocæam; Chium, & Samum, oram Leleges: utrosque ab Jonibus ejectos. Ducem coloniæ Jonum ait fuisse Androclum, Codri Athenienfium Regis filium legitimum, qui Ephesum condiderit.* Strab. *lib.* 14.

(*b*) Pausan. *Achaïc. lib. 7 cap.* 2.

les Pélagiens pafférent de la Grece dans ce pays. Les Corinthiens n'aborderent en Sicile, qu'après que les Siciliens y furent venus d'Italie ; & quand les Arcadiens pafferent en Italie, les Pélafgiens y étoient déja établis, & y avoient trouvé eux-mêmes plufieurs autres Peuples. Il en eft de même de tous les autres pays, où les Grecs envoyerent des colonies : ces contrées étoient occupées par des Barbares, qu'il falloit gagner par la douceur, ou foumettre par la force, avant que de s'y établir. C'eft ainfi qu'en uferent Miltiades & Cimon fon fils, quand ils conduifirent l'un après l'autre des colonies d'Athenes dans la Thrace (*a*).

(*a*) *Pervenit Cherfonefum* (Miltiades.) *Ibi brevi tempore Barbarorum copiis dejectis, totâ regione, quam petierat, potitus, loca caftellis idonea communivit.* Cornel. Nep. *in Miltiad.* & *in Cim. Primùm imperator apud flumen Strymona, magnas Thracum copias fugavit ; oppidum Amphipolim conftituit, eòque decem millia Athenienfium in coloniam mifit.*

Voyons préſentement ce qui regarde l'Italie: Denis d'Halicarnaſſe qui a écrit l'Hiſtoire Romaine avec tant de ſoin, ſera l'Auteur qui nous guidera. » Les Si-
» cules, dit-il (a), Nation barbare, ſont
» ceux qui les premiers ont habité le pays
» où Rome eſt bâtie. Les Aborigenes les
» en chaſſerent enſuite à l'aide des Pélaſ-
» giens & de quelques autres Grecs, &
» y ont toujours demeuré depuis juſqu'au
» tems de Romulus. » Voilà déja une Nation indigene, que cet Hiſtorien reconnoît en Italie, c'eſt-à-dire, les Sicules: elle ne ſera pas la ſeule. » Les Aborige-
» nes, continue-t'il (b), ſont ainſi nom-
» més, ſelon quelques-uns, parce qu'ils ont
» donné l'origine aux autres Peuples d'I-
» talie, ou, ſelon d'autres, parce qu'étant
» une troupe d'hommes errans & ſans de-
» meure fixe, ils s'établirent en ce pays;

(a) Dion. Halyc. *Antiq. Rom lib.* 1. *cap.* 8.
(b) Dion. Hal. *ubi ſuprà*.

» ſelon quelques autres enfin, parce qu'ils » habitoient les montagnes. » Caton & Sempronius ont écrit, qu'ils étoient Grecs d'origine, d'où pourroit venir leur nom d'Aborigenes, comme qui diroit, originairement de Grece, en ſous-entendant ce dernier mot. Mais ils ne le prouvoient, au rapport de Denis d'Halicarnaſſe, par le témoignage d'aucun Auteur ancien. Cependant, ajoute-t'il, il faut ſuſpendre ſon jugement, & ne point conclure que lès Aborigenes ſoient des Peuples barbares, comme les Liguriens & les Ombriens.

Si cet Hiſtorien qui auroit ſouhaité ſans doute pouvoir donner une origine Grecque aux Romains, n'a pas oſé dire que les Aborigenes dont ils deſcendoient, fuſſent des Peuples barbares, au moins ne peut-on douter, qu'il n'ait reconnu les Liguriens & les Ombriens pour des naturels d'Italie. Zénodote qui a écrit

l'hiſtoire de ces derniers, aſſure (*a*) qu'ils ſont indigenes; qu'ils habiterent d'abord à Reate, & qu'en ayant été chaſſés enſuite par les Pélaſgiens, ils ſe réfugierent dans le pays quils occupoient de ſon tems, & prirent le nom de Sabins. Pline dit poſitivement, que cette Nation paſſoit pour la plus ancienne d'Italie (*b*).

Les Arcadiens ſont les premiers de tons les Grecs qui ayent paſſé en Italie: les Pélaſgiens & les Crétois s'y rendirent depuis. Oenotrus, fils de Lycaon, y conduiſit une colonie dix ſept-cens ans avant la guerre de Troyes. Cet Oenotrus aborda à la côte occidentale de l'Italie, qui

(*a*) *Zenodotus Træzenius, qui Umbricæ gentis hiſtoriam conſcripſit, narrat indigenas primùm in Reatino habitaſſe, & indè Pelaſgorum armis expulſos, veniſſe in terram, quam nunc habitant; mutatoque cum ſedibus nomine, Sabinos pro Umbris appellatos.* Dion. Hal. *lib.* 2. *cap.* 84.

(*b*) *Umbrorum gens antiquiſſima Italiæ exiſtimatur, ut quos Ombrios à Græcis putent dictos, quòd inundatione terrarum imbribus ſuperfuiſſent.* Plin. *Hiſt. lib.* 3. *cap.* 19.

s'appelloit alors Ausonie, à cause des Ausoniens qui l'habitoient, ainsi que Denis d'Halicarnasse le marque expressément. Il s'empara de plusieurs terres propres au labourage & aux paturages, après les avoir en partie purgées des barbares, & y bâtit ensuite de petites villes. Les Arcadiens s'emparerent de leur côté, non-seulement de plusieurs terres incultes ou mal cultivées; ils se saisirent aussi de celles qui l'étoient mieux, & qu'occupoient les Ombriens. Tout ce récit prouve clairement, que l'Italie étoit déja habitée, avant que la plus ancienne colonie dont l'Histoire fasse mention, fut allée s'y établir.

Nous ne dirons rien ici d'Evandre, qui aborda dans le *Latium* sous le regne de Latinus, environ vers le tems de la guerre de Troyes; ni de Saturne, qui y étoit passé déja au-paravant du tems de Janus. Il est évident qu'un pays qui avoit des Rois avant leur arrivée, devoit

être peuplé. Mais les colonies de Lydiens que Tyrrhenus y conduisit, au rapport d'Hérodote (*a*), méritent d'être examinées. Denis d'Halicarnasse soutient d'abord que c'est une fable. » Xanthus, dit-il »(*b*), qui étoit Lydien, & qui a écrit » avec soin l'histoire de sa Nation, ne » fait aucune mention de ce Tyrrhenus, » & ne dit pas même que jamais Lydien » soit passé en Italie, quoiqu'il rapporte » des faits moins importans. « Notre Historien ajoute, que les Thyrrhéniens ne sont point Lydiens d'origine, parce qu'il n'y a aucun rapport entre la langue, la Religion & les coutumes de ces deux Peuples, & conclut que ceux qui font cette Nation indigene peuvent bien avoir raison, puisqu'elle est très-ancienne dans son pays, & qu'elle ne convient avec aucune autre, soit pour la Langue, soit pour

(*a*) Herodot. *lib.* 1.
(*b*) Dion. Hal. *lib.* 1. *cap.* 8.

les uſages. Concluons de-là que les Tyrrhéniens, les Auſoniens, les Liguriens, les Sicules, les Ombriens & les Aborigenes ſont des Peuples, dont il n'eſt pas poſſible de découvrir l'origine.

Les colonies qui fonderent Carthage en Afrique, Cadix en Eſpagne, & Marſeille dans les Gaules, ſont très-célebres dans l'Antiquité: or les pays où ces villes furent bâties, étoient habités longtems avant l'arrivée de leurs fondateurs. On ſçait la ruſe dont la Reine de Carthage ſe ſervit (*a*) pour tromper les habitans du lieu, qui ne lui avoient cédé qu'autant de terrain qu'en pourroit couvrir un cuir de bœuf. Les Phéniciens furent obligés d'employer la force, pour

(*a*) *Eliſſa delata in Africæ ſinum, incolas loci ejus, adventu peregrinorum mutuarumque rerum commercio gaudentes, in amicitiam ſollicitat: deindè empto loco, qui corio bovis tegi poſſet ... corium in tenuiſſimas partes ſecari jubet; atque ita majus loci ſpatium, quàm petierat, occupat.* Juſtin. *lib.* 18. *cap.* 5.

s'établir & ſe maintenir en Eſpagne. Juſtin nous apprend (*a*) que les Iberes faiſant la guerre à leurs nouveaux hôtes, les Carthaginois les ſecoururent, ce qui donna lieu à ceux-ci de mettre le pied dans ce pays, où ils ſe rendirent depuis très-puiſſans. Protis, un des chefs de la colonie qui peupla Marſeille, s'acquit au contraire la bienveillance des Gaulois, en épouſant la fille d'un de leurs Rois (*b*); & les Grecs enſeignerent enſuite aux habitans des Gaules, qui étoient en-

(*a*) *Cùm Gaditani à Tyro ſacra Herculis, per quietem juſſi, in Hiſpaniam tranſtuliſſent, ibique urbem condidiſſent, invidentibus incrementis novæ urbis finitimis Hiſpaniæ populis, ac propterea Gaditanos bello laceſſentibus, auxilium conſanguineis Carthaginienſes miſère. Ibi felici expeditione, & Gaditanos ab injuriâ vindicarunt, & majorem partem provinciæ imperio ſuo adjecerunt.* Idem, *lib.* 44. *cap.* 35.

(*b*) *Phocenſium juventus . . . Maſſiliam inter Ligures & feras gentes Gallorum condidit . . . Duces claſſis Simos & Protis fuêre. Itaque regem Segobrigiorum, Nannum nomine, amicitiam petentes conveniunt. Fortè eo die rex occupatus in apparatu nuptiarum Gytis filiæ erat, &c.* Idem.

core alors très-barbares, une maniere de vivre plus humaine & plus raiſonnable.

Les ſecours que l'Hiſtoire fournit ne ſont pas ſuffiſans pour nous faire remonter juſqu'à l'origine des premiers habitans de la Terre : les tems fabuleux ne nous conduiſent pas même ſi loin. Nous n'avons rien de plus ancien dans la Fable & dans l'Hiſtoire, que les expéditions de Bacchus, d'Hercule, d'Oſiris, de Séſoſtris. Mais peut-on imaginer, que ces premiers Conquérans ayent parcouru tout l'Univers par le ſeul plaiſir de ſe faire ſuivre par des armées dans des deſerts immenſes? Comment ces armées pouvoient-elles ſubſiſter, ſi les terres étoient incultes (*a*)? Tous les pays qu'ils traverſerent, étoient donc inconteſtablement habités. Auſſi l'Antiquité nous repréſente-

lib. 43. cap. 3. & cap. 4. Ab his igitur Galli, & uſum vitæ cultioris . . . & agrorum cultus, & urbes cingere didicerunt.

(*b*) Voyez la fin de ce Chapitre, N. (*).

t'elle ces premiers Héros comme animés du noble déſir de la gloire, & touchés en même tems du malheur des hommes enſévelis alors pour la plûpart dans une extrême barbarie, dont ils vouloient les retirer. C'eſt dans cette vûe qu'ils laiſſoient des colonies en différens endroits de la Terre, autant pour le bien particulier des Peuples qu'ils avoient ſoumis, que pour aſſurer leurs conquêtes.

L'utilité qui porte aujourd'hui ſi facilement les hommes à abandonner le lieu de leur naiſſance, étoit encore plus capable de les y engager dans ces premiers tems, où ils ignoroient l'art de ſe rendre heureux chez eux; dans ces tems groſſiers, où un Prométhée paſſoit pour avoir dérobé le feu du ciel, parce qu'il avoit trouvé le ſecret de tirer le feu des cailloux; où l'on regardoit un Ariſtée comme un Dieu, parce qu'il avoit inventé l'art de faire du beure avec le lait, &

de tirer l'huile des graines ou des olives. Les hommes vivant alors de ce que la terre produifoit d'elle-même, ignoroient encore l'art de la défricher & de la rendre plus fertile. C'eft fans doute pour cette raifon, que nous voyons dans l'Antiquité tant de Nations errantes fur la Terre, tant de pays fubjugués par ces Peuples barbares, que leur propre climat ne pouvoit plus nourrir. Ces faits fe trouvent répetés dans des tems mêmes très-peu éloignés de ceux-ci, où l'on voit encore plufieurs de ces Nations vagabondes, toujours prêtes comme les anciennes à faire des incurfions chez leurs voifins.

Si on ne peut fixer le tems auquel les hommes ont commencé d'habiter la Terre, au moins paroît-il par tout ce que nous venons de dire, qu'ils y font extrêmement anciens. Pour le prouver, nous n'avons pas befoin de recourir à l'anti-

quité prodigieuſe que les Egyptiens & les Chaldéens donnoient aux hommes dans leurs annales. Ceux-là avoient l'Hiſtoire chronologique de leurs Rois depuis onze mille trois cens quarante ans, ſelon Hérodote (*a*), & depuis quinze mille ans, ſelon Diodore (*b*), ſans compter le regne des Dieux & des Héros qui en avoit duré dix-huit mille. Nous avons parlé ailleurs (*c*) des Chaldéens, & de l'extrême antiquité qu'ils donnoient à leurs obſervations aſtronomiques. Strabon rapporte des habitans de la Bétique en Eſ-

(*a*) *Ad hunc uſque narrationis locum, & Ægyptii, & ſacerdotes referebant, demonſtrantes à primo rege ad Vulcani ſacerdotem hunc* (Sethon) *qui poſtremus regnavit, progenies hominum fuiſſe trecentas quadraginta unam : trecentæ autem progenies decem millia annorum valent ; una & quadraginta, quæ reliquæ ſunt ultra trecentas, ſunt anni mille trecenti quadraginta.* Herodot. *lib.* 2.

(*b*) *Eorum nonnulli fabulantur, Deos primùm & Heroas in Ægypto paulò minùs* 18000 *regnaſſe annos . . . homines verò paulò minùs annorum* 15000. Diodor. lib. 2.

(*a*) Voyez le Chap. 1. *pag.* 10. & 11. *N.* (*a*).

pagne, (*a*) qu'ils étoient fort adonnés aux Lettres, & qu'ils conſervoient les annales de ce qui s'étoit paſſé chez eux depuis ſix mille ans. Les Indiens, comme nous l'avons dit (*b*), comptoient de même ſix mille ans depuis Bacchus juſqu'à Alexandre. J'avoue qu'on a raiſon de ne pas ajouter foi à ces témoignages. Mais en les reuniſſant avec ce que nous apprenons des annales des Chinois, il paroîtroit du moins que le Monde auroit eté habité pluſieurs milliers d'années au-deſſus du tems que Moïſe a fixé pour ſon commencement (*c*).

Le nombre prodigieux d'habitans que contenoient certains pays dans les tems les plus reculés, ſemble prouver encore inconteſtablement, que les hommes ſont

(*a*) *Hi omnium Hiſpanorum doctiſſimi judicantur, & antiquitatis monumenta habent conſcripta, ac poëmata, & metris incluſas leges à ſex millibus, ut aiunt, annorum* Strab. *lib.* 3.

(*b*) Voyez *pag.* 206 & 207. N. (*d*).

(*c*) Voyez plus bas, [illegible] (*)

plus anciens ſur la Terre qu'on ne le croit communément ſur le témoignage de la Geneſe (*a*). Tous les Anciens conviennent que Ninus eſt le premier Conquérant dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. Or on ſçait que ce Roi d'Aſſyrie fit la guerre aux Bactriens avec deux millions de ſoldats (*b*), & que Sémiramis ſa femme fit marcher une armée de quatre millions d'hommes contre les Indiens, qui de leur côté lui en oppoſerent une encore plus nombreuſe. On ne peut rejetter ces faits ſans démentir toute l'Antiquité, qui ne parle que de la grandeur immenſe des villes de Ninive & de Babylone, dont la premiere contenoit, au

(*a*) Voyez plus bas, *N.* (*)

(*b*) *Tradit Cteſias, ſcriptes pedites ad* 1700000. *fuiſſe, equitum* 200000. *currus verò falcatos paulò minùs* 10600. Diodor. *lib.* 3. Et plus bas il ajoûte au ſujet de Semiramis : *Fuit hominum numerus, ut Cteſias tradit*, 3000000. *equitum* 500000. *currus ad* 100000.

rapport du Prophete Jonas (*a*), plus de six vingt mille enfans qui n'étoient pas encore dans un âge à pouvoir distinguer leur main droite d'avec la gauche.

Dans le même tems l'Egypte n'étoit pas moins peuplée. La seule ville de Diospolis, appellée communément par les Grecs Thebes la grande, devoit contenir plus de quatre millions d'habitans. (*b*) Germanicus parcourant l'Egypte, vit dans les ruines de cette ancienne ville des inscriptions en caracteres Egyptiens, qui marquoient qu'elle avoit contenu autrefois dans ses murs sept cens mille hommes en âge de porter les armes. Je ne

(*a*) *Et ego non parcam Ninivæ civitati magnæ, in qua sunt plusquàm viginti millia hominum, qui nesciunt quid sit inter dexteram & sinistram suam.* Jon. *cap.* 4. *vers.* 11.

(*b*) *Mox visit veterum* Thebarum *magna vestigia. Et manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ priorem opulentiam complexæ; jussusque è senioribus Sacerdotum patrium sermonem interpretari, referebat habitasse quondàm septingenta millia ætate militari.* Tacit. *Annal. cap.* 60.

parle point d'Homere, qui, peut-être par une exagération poëtique, a dit qu'elle avoit cent portes, de chacune deſquelles pouvoient ſortir à la fois dix mille hommes armés (*a*). Or je demande, s'il eſt poſſible que dans des tems qui auroient ſuivi de ſi près un déluge univerſel, la Terre ſe ſoit trouvée ſi prodigieuſement peuplée, ſurtno l'Ecriture n'attribuant point aux premiers hommes une fécondité proportionnée à la durée étonnante de leur vie ? Car ſans parler des autres Patriarches, Noë à l'âge de ſix cens ans n'avoit que trois enfans ; & dans un âge déja avancé, ces trois enfans n'en avoient encore aucun. Il en eſt de même de tous ceux qui ont vêcu depuis, auſquels la Geneſe ne donne pas un plus grand nombre d'enfans, que les hommes n'en ont

(*a*) Αἵ θ' ἑκατόμπυλοί εἰσι. Διηκόσιοι δ' ἀν' ἑκάστην
Ἀνέρες ἐξοιχνεῦσι σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν.
Homer. *Iliad. lib.* 9.

ordinairement

ordinairement de nos jours. (*) Concevons donc, que par l'autorité de l'Histoire, il n'est pas possible de remonter à ces premiers tems, où la Terre a commencé d'être habitée.

(*) J'ai renvoyé ici l'examen de quelques difficultés répandues dans ce Chapitre, parce que tontes semblent tendre au même but, je veux dire, à faire le Monde beaucoup plus ancien qu'on ne nous le donne à entendre dans la Genese. Il est vrai que s'il ne s'agissoit que de quelques siecles, ou même de quelques milliers d'années de plus, peut-être cela ne vaudroit-il pas la peine de faire un procès à ceux qui croyent pouvoir soutenir cette opinon: je crois avoir assez bien prouvé dans mon Essai Chronologique que nos Chronologistes ont tort de s'entêter sur cet article. Mais le dessein de l'Auteur dans ce Chapitre, & même dans tout ce Traité, n'est pas si caché, qu'on ne puisse s'appercevoir que son véritable but est de montrer que le Monde est éternel, & que les hommes sont de toute éternite sur la terre. D'excellentes plumes ont démontré suffisamment l'absurdité de cette these; ensorte qu'il ne me reste ici qu'à répondre aux difficultés que l'Auteur a formées pour tâcher d'étayer ce faux sistême. Elles se réduisent à peu près à ce raisonnement.

Les Colonies les plus anciennes don l'Histoire fasse mention, ont trouvé, dit-on, dtes Habitans dans tous les pays, où elles ont été s'é-

tablir ; & ces pays étoient extrêmement peuplés, même dans des tems fort voisins du Déluge. On ajoûte, que les principales Nations de la terre ont crû qu'elles étoient nées dans leur propre pays ; qu'elles n'y étoient point venues d'ailleurs ; & qu'elles n'ont eu aucun souvenir d'être descendues d'Adam & de Noë, dont elles n'avoient nulle connoissance. Or, continue-t'on, s'il étoit vrai de dire que les Descendans de Noë eussent peuplé toute la terre, seroit-il possible qu'en si peu d'années ces différens pays eussent pû être habités, & contenir un nombre d'Habitans si considérable ? On joint à cela l'antiquité des annales des Ægyptiens, des Chaldéens & des Chinois ; & de là on conclud, que les hommes sont beaucoup plus anciens sur la terre, que l'Ecriture ne nous l'apprend. Cet argument est spécieux sans doute ; il a d'abord une apparence de solidité capable de faire illusion aux esprits prévenus ou peu éclairés : cependant il est très-aisé de le détruire.

Je crois qu'il est assez inutile que je m'amuse à répondre à ce qu'on objecte de ces Nations prétendues indigenes, qui se croyoient nées dans le Pays même qu'elles habitoient. Faire sortir des hommes de la terre comme des asperges & des champignons, est une absurdité qui ne tombe pas dans l'esprit d'un homme de bon sens, & ne mérite pas d'être refutée. Si les Egyptiens, les Indiens, les Atheniens & tant d'autres ont été assez fous, pour donner dans une pareille extravagance, doit-on en être surpris ? Ils en avoient adopté tant d'autres. On çait d'ailleurs quelle étoit la vanité des anciens

Peuples : chacun cherchoit à faire valoir son antiquité ; & tous, comme le remarque Tite-Live, tâchoient d'illustrer leur origine par des merveilles & par des prodiges. Ajoutez que les Historiens qui rapportent ces anciennes traditions, sont les premiers à nous apprendre combien on doit peu y ajoûter foi, lorsqu'ils se servent si souvent de ces expressions, *on dit*, *on croit*, *je serois volontiers porté à croire*, *&c.* Diodore lui-même les traite presque par tout de chimeres & de fables, comme on peut le voir dans les passages qu'on en a cités. Enfin on doit observer d'après tous les Grammairiens, que les Anciens appelloient ordinairement fils de la Terre tous ceux dont l'origine étoit inconnue : d'où il résulte, que cette expression peut bien marquer une grande antiquité ; mais qu'on auroit tort de vouloir la prendre à la lettre.

A l'égard des anciennes colonies, quoique notre Auteur n'ait pas fait l'honneur à Moïse de le compter au nombre des Historiens, il est cependant certain, qu'on ne peut s'empêcher de le regarder au moins comme un Ecrivain ordinaire, tel qu'Hérodote, Diodore, Justin & les autres ; & consideré seulement sous ce point de vûe, il est incontestablement beaucoup plus ancien, que tous les Historiens qui nous restent. Or delà il s'ensuit, que si les Historiens profanes n'ont point connu de colonies plus anciennes que celles dont il est parlé dans Strabon, dans Justin, dans Diodore & quelques autres, c'est qu'ils n'ont pû remonter comme Moïse jusqu'à ces premieres colonies composées des premiers Descendans de Noë, qui peuplerent tous ces différens pays, que

celles qui vinrent enſuite trouverent déja habités. Du reſte il eſt démontré, que cent cinquante ans ſeulement après le Déluge, l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ont pû contenir 432½ millions d'hommes. Dès-là tout ce qu'on raconte des expéditions d'Oſiris, de Bacchus, d'Hercule, de Séſoſtris, ce que les Hiſtoriens rapportent de la grandeur de ces fameuſes Villes anciennes, Thebes, Ninive & Babylone, & du nombre prodigieux de leurs habitans, n'a plus rien qui arrête ni qui doive ſurprendre. Je ne parle point de la chronologie des Egyptiens, des Chaldéens & des Chinois: ſon antiquité ne peut ſe ſoutenir que par tant d'obſcurités & par tant de fables, que daps la comparaiſon tout homme de bon ſens lui préférera toujours celle de Moyſe.

FIN.

DE L'AME,

ET DE SON

IMMORTALITÉ.

DE L'AME,

ET DE SON

MMORTALITÉ.

SECONDE PARTIE.

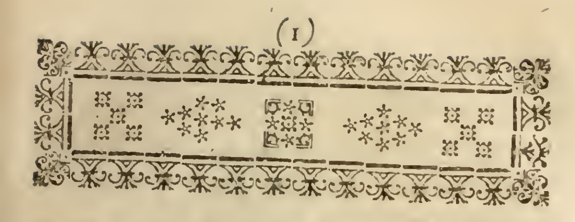


A LONDRES.

M. DCC. LI.

Eheu ! quàm miserum est fieri metuendo senem !

Publ. Syrus.



DE L'AME, ET DE SON IMMORTALITÉ.

TOUJOURS occupés de l'avenir, la mort même ne borne pas notre inquiétude; nous la poussons au-delà du tombeau. Nous sçavons qu'il n'est pas question seulement d'une heure, d'une année ou d'un siécle, mais d'une éternité qui nous attend après la mort (a); & sans faire attention à

(a) Non unius horæ
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis

cette autre éternité qui nous a précédés, nous n'envisageons qu'avec effroi celle qui doit nous suivre. L'essai que les hommes font pendant toute leur vie des plaisirs & des peines, leur en fait souhaiter ou craindre d'infiniment plus durables; & cette pensée produit en eux un désir violent de connoître quel doit être leur sort, lorsqu'ils cesseront de vivre. C'est ce désir & cette inquiétude générale des hommes, qui ont donné lieu aux raisonnemens qu'ils ont faits dans tous les tems sur la nature de l'ame. Persuadés qu'il faut exister avant que d'être heureux ou misérable, ils ont examiné s'il étoit de l'essence de leur être de subsister encore après la mort. Les uns l'ont cru; & se sont promis l'immortalité; d'autres ont pensé le contraire, & se sont soumis sans peine à un anéantissement ou plutôt à

Ætas post mortem quæ restat cunque manenda.

Lucret. lib. 3.

une diſſolution, qu'ils ont regardée, moins comme le terme de leurs plaiſirs, que comme la fin des maux auxquels la nature humaine eſt néceſſairement ſujette.

L'extrême interêt que nous avons à découvrir ſi nous devons un jour ceſſer d'être, ou ſi nous ſerons toujours, devroit nous engager à faire quelques efforts pour nous en éclaircir. Mais ce n'eſt point avec un eſprit timide & prévenu qui ne connoît & ne reſpecte que ſon ſiécle, qu'on doit entreprendre cette diſcuſſion. Il faut ſortir de cette enceinte d'opinions préſentes, où la nature & l'éducation nous ont enfermés : il faut franchir cette barriere qui nous environne, donner un champ libre à nos réflexions, nous tranſporter dans les ſiecles les plus reculés, & examiner ſans préjugé ce qu'on a penſé avant nous ſur la nature de notre ame. Par-là on apprendra l'hiſtoire naturelle de cette ſubſtance qui nous anime ; on verra le progrès & la ſource de l'opinion de ſon

immortalité ; on connoîtra ſur quoi cette opinion a été fondée parmi la plus grande partie des Peuples. Mais convenons de la vérité : à s'en tenir à ces ſeules recherches, on ne verra rien qui mérite de fixer nos ſentimens, rien qui ne ſoit une preuve de la foibleſſe de l'eſprit humain & de l'aveuglement de notre raiſon, lorſqu'elle n'eſt point éclairée par des lumieres ſupérieures.

CHAPITRE I.

Premiere idée que les Hommes ont eue de l'Ame.

DE toutes les parties de la Philoſophie, la Métaphyſique eſt une de celles que l'on croit avoir perfectionnée le plus dans ces derniers tems. Nos Philoſophes plus ſubtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raiſonné ſur cette matiere, ſe vantent d'avoir débrouillé ce que les ſiécles

précédens avoient confondu, & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la ſpiritualité, & par conſéquent l'immortalité de notre âme. La raiſon dont ils ſe ſervent pour démontrer une vérité auſſi importante, leur paroît ſi naturelle & ſi facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos peres ne s'en ſont point apperçus; enſorte qu'en cela ils reconnoiſſent la vérité de ce que diſoit un Ancien (*a*): » Un tems viendra, où l'é-» tude & l'application de nos neveux dévoi-» leront tous ces myſteres; un jour nos » deſcendans ſeront ſurpris, que nous ayons » pû ignorer des choſes auſſi claires, & dont » la découverte étoit ſi aiſée. «

Il n'eſt point de mon ſujet d'entrer ici dans l'examen de cette preuve ſi claire &

(*a*) C'eſt Seneque, qui dans ſes Queſtions naturelles, liv. 7. ch. 25. parlant des Cometes & des Eclipſes de Lune, dit : *Veniet tempus, quo iſta, quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia; veniet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur.*

ſi évidente, de cet argumennt ſans replique par où l'on prétend démontrer invinciblement la ſpiritualité de l'ame; cette diſcuſſion trouvera ſa place dans la ſuite de ce Traité: mon deſſein a été ſeulement de rappeller à mes Lecteurs ce que l'on penſe aujourd'hui de cette ſubſtance. Ainſi comme j'entreprens de faire connoître dans ce Chapitre quelle premiere notion les Hommes en ont eue, en rapprochant ces deux extrémités, je prétens montrer la différence étonnante qui ſe trouve entre les idées qu'on s'eſt formées en divers tems d'une même choſe.

Aujourd'hui on entend généralement par le mot d'Ame une ſubſtance immatérielle tellement unie au corps, que les mouvemens de l'un ſont néceſſairement ſuivis des mouvemens de l'autre. Les Anciens s'en étoient formé une idée aſſez différente. Examinons donc les divers degrés par où l'Ame a paſſé, avant que de ſe ſpiritualiſer dans l'eſprit des hommes.

Dans ſa premiere origine le mot d'Ame ne ſignifioit que la reſpiration animale, autrement l'air que nous reſpirons, & qui eſt le principe de notre vie. On entendit enſuite par ce terme une matiere ſubtile & déliée, diſtinguée de ce corps groſſier qu'elle animoit, & pouvant ſubſiſter après la diſſolution de ſes organes ; c'eſt-à-dire pouvant paſſer dans un autre corps, & l'animer de même qu'elle avoit animé celui qu'elle quittoit, ou bien être reçue dans un lieu, où elle ſubſiſteroit ſans être unie à aucun corps. Enfin on a ſpiritualiſé l'ame, & on en a fait une ſubſtance d'une nature abſolument différente du corps; mais elle n'eſt arrivée à ce point que lentement. Combien n'a-t'il pas fallu de ſiécles, pour accoutumer les hommes à une idée dont ils ſont ſi éloignés par leur maniere naturelle & ordinaire de penſer !

Dans notre Langue, & dans la plûpart des Langues vivantes, les termes d'Ame &

d'Eſprit ne ſont point équivoques, ſur-tout depuis que la Philoſophie moderne a été introduite : on entend préſentement par ces mots un être abſolument immatériel. Il n'en étoit pas ainſi du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes, ne nous ont point communiqué l'idée qui y étoit alors attachée; ces mots ne ſignifioient autre choſe dans leur origine, que ſouffle & vent : c'eſt la premiere idée que les Anciens ont eue de l'Ame & de l'Eſprit ; reſpirer, & être animé, étoient pour eux une même choſe. Les termes de ψυχὴ & de πνεῦμα (*a*), dont on s'eſt

(*a*) Ψυχὴ vient de Ψύχω, qui ſignifie *ſpiro* ou *refrigero, je ſouffle, je rafraîchis.* Auſſi Chryſippe dit-il dans Plutarque, *De Stoïc. repug.* que l'ame n'a été appellée de ce nom Ψυχὴ, que *à refrigeratione.* ὅθεν οὐκ ἀπὸ τρόπου τὴν Ψυχὴν ὠνομάσθαι παρὰ τὴν ψύξιν.

A l'égard de πνεῦμα, il vient de πνέω, qui ſignifie *flo, ſpiro, je ſouffle*, & ſe prend ordinairement pour le vent : comme Ariſtote, *De Mundo*, nous l'apprend en ces termes : Ἄνεμος οὐδέν ἐστι

ſervi dans la Langue Grecque pour déſigner l'Ame & l'Eſprit, veulent dire ſimplement *la reſpiration* & le *ſouffle* : & ceux de *ſpiritus*, *animus*, *anima*, ne ſignifient autre choſe en Latin que *ſouffle* & *vent* (*a*). Les Auteurs Sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour déſigner l'Eſprit de Dieu, que celui dont ils ſe ſervent pour exprimer le vent & le ſouffle.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Juifs ayent confondu l'eſprit avec le corps, puiſque, comme nous le verrons dans la ſuite, il ne paroît pas que les premiers Ecrivains de cette Nation ayent eu aucune idée d'une ſubſtance purement ſpirituelle. Mais on ne peut

πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων κ̀ ἀθρόος, ὅστις ἅμα κ̀ πνεῦμα λέγεται ; & le même Philoſophe, *Politic. lib.* 4. ſe ſert du même terme pour ſignifier les différens vents : Τῶν πνευμάτων, dit-il, λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ Νότια.

(*b*) *Alii ventum, undè anima, vel animus, nomen accepit ; quòd Græcè ventus* ἄνεμος *dicitur.* Lactant. *De Opif. Dei, cap.* 17.

s'empêcher d'être étonné, que les Grecs & les Romains qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'ayent eu dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. Or delà je prétens être en droit de conclure, que ni les anciens Grecs, ni les anciens Latins, n'ont eu aucune notion de l'être immatériel, puisque dans leurs Langues, quoique très-fécondes & très-abondantes, il ne se trouve aucun terme pour l'exprimer ; & voici comment je raisonne.

Dans l'origine des Langues, les hommes ont désigné par des noms propres & particuliers toutes les choses, dont ils avoient quelque notion : or il ne se trouve point de Langue ancienne, où l'être immatériel soit exprimé par un terme particulier ; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel.

On dira peut-être, que les Anciens n'ayant point d'idée claire de l'Esprit, ne pouvoient le désigner que métaphoriquement. Mais

raiſonner de la ſorte, c'eſt confondre l'idée de l'eſprit avec la notion de l'eſprit. Il ſuffit d'avoir la notion d'une choſe, pour pouvoir déſigner cette choſe par quelque terme; mais il n'y a aucun rapport d'idée entre un nom & la choſe indiquée par ce nom. D'ailleurs n'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues vivantes des termes particuliers pour exprimer l'Eſprit & l'Ame, ſans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus diſtincte que les Anciens, ni de l'ame, ni de l'eſprit? Ces mots, comme je l'ai déja dit, ne ſignifient proprement parmi nous qu'un être ſpirituel & immatériel. Il eſt vrai que nous nous en ſervons quelquefois pour déſigner un corps très-ſubtil : nous diſons, par exemple, *eſprit de vin*, *eſprit de nitre*, *eſprits animaux*, &c. Mais ces expreſſions ſont métaphoriques dans notre Langue; & parmi nous la premiere & véritable ſignification du mot *eſprit* eſt l'être immatériel, au-lieu que chez les Anciens c'étoit tout le con-

traire. Dans leurs Langues la matiere étoit la ſignification propre de ce terme ; & s'ils s'en ſervoient quelquefois pour déſigner l'être immatériel, ce n'étoit que métaphoriquement. Or d'où vient cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'eſprit, ou de l'être immatériel, eſt poſtérieure aux premieres, & antérieure aux autres.

Lorſque Platon introduiſit la ſpiritualité dans la nature de l'ame, il fut obligé de ſe ſervir des termes de ſa Langue qui étoient déjà en uſage, & qui pouvoient le mieux exprimer la choſe qu'il vouloit indiquer. Les Latins en ont uſé de même; & aujourd'hui nos Miſſionnaires obligés de pratiquer la même choſe parmi les Sauvages, à qui ils veulent donner quelque notion d'un être immatériel, ſont contraints de s'aſſujettir à des mots de leurs Langues, qui juſqu'alors avoient déſigné quelque choſe de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la

notion de l'eſprit déjà établie avant leur naiſſance, ont pû fournir des termes qui n'euſſent point d'autre ſignification propre, que celle de l'être immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils euſſent un ſens très-différent, & s'appliquaſſent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les hommes ont eue de l'ame, eſt celle d'un être matériel.



CHAPITRE II.

Origine de l'immortalité de l'ame.

PAR l'antiquité de l'opinion de l'immortalité de l'ame, on voit que les hommes en ont fait de bonne heure une substance distincte du corps qu'elle animoit, & capable d'exister par elle-même. Il ne faut cependant pas confondre cette immortalité qu'ils lui ont attribuée, avec sa spiritualité, puisque, comme nous le verrons, on la croyoit immortelle long-tems avant que de penser qu'elle fût spirituelle. On doit encore moins confondre le tems auquel on a commencé de la croire spirituelle, avec celui que les Philosophes ont rendu si célebre par leurs disputes sur son immortalité, puisque les Egyptiens, les Chaldéens & plusieurs autres Peuples la croyoient immortelle long-tems avant que Phérécyde,

Pythagore & Thalès s'avisassent de dogmatiser sur cette matiere.

Quoique nous trouvions chez les Anciens la doctrine de l'immortalité de l'ame établie en même tems en différens endroits de la terre, cependant avec un peu d'attention il ne nous sera pas difficile de démêler à peu près quel Peuple a eu le premier cette opinion, & de fixer au moins le lieu de son origine, si nous ne pouvons en fixer précisément le tems. Les Egyptiens, les Mages, les Chaldéens, les Gaulois & les Thraces, sont ceux chez qui ce sentiment paroît avoir la plus grande antiquité; pour les Grecs, ils conviennent eux-mêmes qu'ils l'ont reçu des Egyptiens: c'est pourquoi nous allons examiner de quelle maniere il a pu s'établir chez chacun de ces Peuples en particulier.

Les Thraces sont fameux entre les Anciens par la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient

à la naiſſance de leurs enfans, & ſe réjouiſſoient à la mort de leurs proches : c'étoit auſſi un uſage établi parmi eux pour les femmes, de ſe brûler toutes vives avec les corps de leurs maris (*a*). Or ces coutumes biſarres & cruelles n'étoient fondées que ſur

(*a*) *Edito puero, propinqui eum circumſidentes comploratione proſequuntur, ob ea mala, quæ neceſſe eſt illi, quòd vitam ingreſſus ſit, perpeti: hominem verò fato functum per luſum atque lætitiam terræ mandant, referentes quot malis liberatus in omni ſit felicitate. Singuli plures uxores habent, quorum ubi quis deceſſit, diſceptatio magna fit inter uxores, quanam dilecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata eſt, ea à viris ac mulieribus exornata ad tumulum à ſuo propinquiſſimo mactatur, unàque cum viro humatur, cæteris id ſibi pro ingenti calamitate ducentibus.* Herodot. *lib.* 5. & Solin, *ch.* 10. *Concordant omnes ad interitum voluntarium, dum nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti, alii non extingui, ſed beatas magis fieri. Apud plurimos luctuoſa ſunt puerperia: denique recèns natum fletu parens excipit; contraverſùm læta ſunt funera, adeò ut exemtos gaudiis proſequantur. Fœminæ inſiliunt deſunctorum rogos conjugum, & quod maximum inſigne ducunt caſtitatis, præcipites in flammas eunt.* Vid. Valer. Max. *lib.* 2. *cap.* 6. & Mel. *lib.* 2. *cap.* 2.

l'opinion

l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inſpirée par Zamolxis, leur Légiſlateur. Hérodote nous apprend (*a*) qu'il avoit enſeigné à ces Peuples, qu'au ſortir de cette vie ils iroient dans un lieu, où ils jouiroient de toutes ſortes de biens ; que pour faire recevoir ſa doctrine avec plus de reſpect, il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu ſoûterrain, & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir, comme

(*a*) *Zamolxis hic homo fuit, Samique ſervitutem ſervivit Pythagoræ Mneſarchi filio. Illinc nactus libertatem, in Patriam rediit. Qui cùm animadverteret Thraces malè viventes & inſcitè, ipſe edoctus Ionicum vivendi genus & mores liberaliores, domicilium extruxit, in quod primos quoſque popularium in convivium accipiebat, & inter convivandum docebat, neque ſe, neque ſuos convivas, nec eos qui ex ipſis in omne tempus naſcerentur, interituros ; ſed in eum locum ituros, ubi ſuperſtites omnium bonorum compotes eſſent. Dum ea ageret atque diceret, interim ſubterraneum ædificium ſtruebat : quo prorsùs abſoluto, è Thracum conſpectu ſe ſubducit, deſcendens in illud ſubterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit, deſiderantibus eum Thracibus. Quarto anno ſe eiſdem in conſpectum dedit ; atque ita credibilia ſunt effecta, quæ illis expoſuerat.* Herodot. *lib.* 4.

un homme qui auroit eu commerce avec les Dieux. Diodore de Sicile rapporte (*a*) qu'il avoit assuré les Thraces, que la Déesse Vesta lui avoit dicté ses loix. Or, selon Hérodote (*b*), Zamolxis avoit été esclave de Pythagore; & Diogene Laërce ajoute qu'il avoit été son disciple (*c*). Ainsi il faut chercher ailleurs que chez les Thraces l'origine de l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Les Gaulois ne se sont pas rendus moins célebres que les Thraces, par le mépris que leur inspiroit pour la mort l'espérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres,

(*a*) *Apud Arismaspos Zatraustes bonum genium; apud Getas Zamolxis communem Vestam, legum auctorem suarum finxisse perhibentur.* Diodor. *lib.* 1.

(*b*) Voyez page précédente, Note (*a*).

(*c*) *Habuit* (Pythagoras) *servum Zamolxim, quem Getæ Deum faciunt, Saturnum, ut ait Herodotus, existimantes.* Diog. Laert. *in Pythag.*

avoient établi cette opinion parmi eux ; afin de les rendre plus vertueux & plus braves (a). Ils n'avoient pas été trompés dans leur attente. Les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & ne craignoient point d'expoſer une vie, qu'ils croyoient devoir être ſuivie d'une autre (b). Cependant il ne paroît point qu'une opinion ſi fortement établie parmi ces Peuples, eût chez eux une

(a) *Inprimis hoc volunt perſuadere, non interire animas, ſed ab aliis poſt mortem tranſire ad alios; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæſ. *de Bel. Gal. lib. 6. &* Mela, *lib. 3. cap. 1. Unum ex iis, quæ præcipiunt, in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas eſſe animas, vitamque alteram ad manes. Itaque cùm mortuos cremant ac defodiunt, apta viventibus olim negotiorum ratio, etiam & exactio crediti deferebatur ad inferos.* Vid. Val. Max. *lib. 5.* Diodor. *lib. 6.* Strab. *lib.* 4.

(a) . . . . . Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi ſedes, Ditiſque profundi
Pallida regna petunt. Regit idem ſpiritus
artus

origine fort ancienne. César eſt le premier qui en ait parlé ; & quoique les Gaulois fuſſent connus long-tems avant lui par les fréquentes irruptions qu'ils avoient faites dans l'Italie & dans la Grece, il n'étoit point encore queſtion qu'ils cruſſent l'ame immortelle. Les Anciens ne les avoient jamais regardés que comme des barbares & des brutaux. Ce fut donc le commerce que les Druides eurent avec les Grecs, qui avoient envoyé pluſieurs Colonies ſur les côtes de la Gaule, qui leur apprit une choſe que ces Philoſophes employerent depuis fort utilement pour le gouvernement de leurs peuples. Juſtin eſt poſitif ſur cet article. » Les

> Orbe alio : longæ, canitis ſi cognita, vitæ
> Mors media eſt . . . .
> . . . . Inde ruendi
> In ferrum mens prona viris, animæque capaces
> Mortis, & ignavum rediturræ parcere vitæ.
> Lucan. *De Bel. Civ.* lib. 1.

» habitans de Marseille enseignerent, dit-
» il *(a)*, aux Gaulois une maniere de vivre
» raisonnable : ils leur apprirent à cultiver
» la terre, à s'assujettir à des loix ; & ils
» métamorphoserent tellement ces hommes
» sauvages & féroces, qu'il sembloit que
» les Gaulois eussent été transportés en
» Grece, plutôt que les Grecs dans les
» Gaules. «

Comme les Chaldéens & les Mages étoient extrêmement voisins, il est inutile d'examiner séparément ce qui les regarde. Ceux-ci étoient des Prêtres & des Philosophes de Perse, ceux-là des Prêtres Babyloniens. L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit si ancienne chez les Chaldéens, qu'ils en

(a) *Ab his Galli & usum vitæ cultioris, depositâ & mansuefactâ barbariâ, & agrorum cultus, & urbes mœnibus cingere didicerunt. Tunc & legibus, non armis vivere . . . . consueverunt ; adeòque magnus, & hominibus, & rebus impositus est nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur.* Justin. *lib.* 43. *cap.* 4.

ont disputé aux Egyptiens l'honneur de l'invention : quelques-uns même la leur ont attribuée. Cependant on sçait qu'ils étoient redevables à l'Egypte de toutes leurs connoissances & de toute leur Philosophie. Belus avoit conduit autrefois une Colonie d'Egyptiens sur les bords de l'Euphrate, & avoit établi dans ce pays les Prêtres Chaldéens, à l'imitation de ceux d'Egypte (*a*). De-là venoit cette grande conformité d'usages qui se remarquoit entre les uns & les autres ; même goût pour l'observation des Astres, même soin d'écrire leurs annales. Comme ils avoient formé un même peuple, une origine commune les entretint dans un commerce & dans une liaison continuelle. Ainsi quand même l'opinion de l'immortalité de

(*a*) *In Babylonem Belus coloniam duxit, & delectâ apud Euphratem sede, Flamines, pro more Ægyptiorum, impensis & oneribus publicis exemtos instituit, quos Chaldæos Babylonii nominant. Hi stellas, Sacerdotum in Ægypto, Physicorumque & Astrologorum exemplo, observant.* Diodor. *lib.* 1.

l'ame n'eût pas encore été établie chez les Egyptiens, lorſqu'ils paſſerent en Chaldée ; une doctrine auſſi intéreſſante ne pouvoit manquer de ſe communiquer des uns aux autres bientôt après ſon origine. C'eſt pour cette raiſon qu'elle ſe trouve ſi ancienne chez les Chaldéens ; & c'eſt ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire qu'ils en étoient les inventeurs.

Les Chaldéens avoient inſtruit les Mages, leurs voiſins,de ce qu'ils avoient appris eux-mêmes ; & ceux-ci, conjointement avec les Grecs, répandirent dans la ſuite parmi les Gymnoſophiſtes une opinion qui ſubſiſte encore aujourd'hui chez eux. Mais ce paſſage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes arriva plus tard. Il paroît même que les Gymnoſophiſtes n'en avoient encore aucune connoiſſance du tems d'Alexandre : car ce Prince ayant demandé à un des plus conſidérables d'entr'eux, leſquels étoient en plus grand nombre, des

morts ou des vivans, celui-ci répondit que le nombre des vivans ſurpaſſoit certainement celui des morts, puiſque les morts n'étoient plus rien *(a)*. Or on conçoit qu'un homme perſuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponſe. Quoi qu'il en ſoit, il ne reſte dans l'Antiquité aucun veſtige, qui prouve que ces Philoſophes ayent crû l'ame immortelle avant le commerce qu'ils eurent avec les Grecs.

Après ce que nous venons de dire, il ne nous ſera pas difficile de nous perſuader que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent ſoutenu l'immortalité de l'ame. Le plus ancien des Hiſtoriens l'aſſûre ainſi *(b)*; & c'eſt

(a) *Ex Gymnoſophiſtis, qui plurimùm fatigaverant Macedonas, decem acres ad reſpondendum & contractos habitos cepit. His quæſtiones obſcuras poſuit, mortem denuntians primo, qui parùm aptè reſpondiſſet. Primus interrogatus, vivoſne plures eſſe, an mortuos cenſeret, vivos ait; nec enim jam eſſe eos, qui mortui ſunt.* Plutarch. *in Alexand.*

(b) *Hi* (Ægyptii) *primi extiterunt, qui dicerent animam hominis eſſe immortalem.* Herodot. *lib.* 2.

l'opinion la plus commune & la mieux établie dans l'Antiquité. Les Egyptiens ont été pendant plusieurs siécles les plus illustres de tous les Peuples : ils ont eu parmi leurs Rois des Conquérans d'une grande partie du monde ; & parmi leurs Sages, des hommes qu'on venoit entendre des extrémités de la terre. C'est en Egypte qu'Orphée, Musée, Dédale, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon, Démocrite, & tant d'autres, ont puisé tout ce qui dans la suite les a rendus si célebres *(a)*. Les Egyptiens sont les inventeurs de la Mythologie : ils sont les auteurs de toutes les opinions diverses qui se sont répandues parmi les hommes sur les Dieux ; sur les Etres subordonnés à la Divinité, tels que les bons & les mauvais Démons, gardiens de tout ce qui existe dans l'Univers ; sur les Héros, les Génies, &c. En un mot ils sont les Peres de toute la

(a) Voyez Diodore, *liv.* 1.

Philoſophie (*a*), ainſi qu'un Grammairien célebre les a nommés ; & quelque forte prévention que les Grecs euſſent pour eux-mêmes, ils ont été obligés de reconnoître qu'ils tenoient d'eux les Arts & les Sciences, qu'ils enſeignerent depuis au reſte du monde.

Il ne ſera pas auſſi facile de fixer le tems auquel on a commencé de croire l'áme immortelle, qu'il l'a été de découvrir les auteurs de cette opinion. Nous voyons que les hommes en étoient déja perſuadés, avant que les plus anciens Ouvrages qui nous reſtent de l'Antiquité euſſent paru. Homere en parle, comme d'une doctrine établie dès le tems de la guerre de Troye. Patrocle, ſelon ce Poëte, apparoît à ſon ami Achille, & le prie de faire brûler ſon corps (*b*). Il fait auſſi deſcendre Ulyſſe aux Enfers, où il lie con-

(*a*) *Omnium Philoſophiæ diſciplinarum parentes.* Macrob. *Saturn. cap.* 19.

(*b*) Οὐ γὰρ ἔτ' αὖτις
Νίσσεμαι ἐξ ἀΐδαο, ἐπήνμε πυρὸς λελάκητε.
Homer. *Iliad. lib.* 23.

versation avec les morts qu'il avoit connus (*a*). Peut être les Grecs n'avoient-ils encore aucune connoissance de cette opinion au tems qu'Homere la leur attribue; mais au moins ne peut-on douter que ce Poëte lui-même n'en fût instruit. Les Prêtres d'Egypte montroient écrit dans leurs annales, qu'il avoit passé autrefois dans leurs Pays pour s'informer de leurs opinions (*b*). Il avoit par conséquent appris d'eux une doctrine qui pouvoit être encore ignorée dans sa nation. Hésiode qui vivoit peu de tems après Homere, parle fort au long des Démons & des Héros (*c*), qui n'étoient autre chose, selon lui, que les ames des premiers hommes que la mort

(*a*) *Odyss. lib.* 11.
(*b*) Voyez Diodore, *liv.* 11.
(*c*) Αὐτὰρ ἐπεί κεν τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψεν,
Τοὶ μὲν Δαίμονές εἰσι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλὰς,
Ἐσθλοὶ, ἐπιχθόνιοι, φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων.
Hesiod. *Oper. & dies, lib.* 1.

avoit enlevés : par où il paroît, que du tems de ce Poëte cette doctrine commençoit déja à être assez connue. Si nous avions les Ouvrages d'Oribantius de Trézene, qui avoit écrit l'Histoire de sa Patrie ; de Darés de Phrygie, qui avoit composé une Iliade ; de Mélisandre de Milet, qui avoit décrit les combats des Centaures & des Lapithes (*a*), & des autres qui ont vécu avant Homere, nous pourrions remonter plus haut dans la recherche que nous faisons du tems précis, auquel on a commencé de croire l'immortalité de l'ame. Après tout il nous faudroit des Auteurs Egyptiens, & même du tems florissant de leur Empire, si nous voulions en avoir de contemporains à l'établissement de cette opinin.

En effet je dis que l'Egypte devoit être déja un Etat considérable, lorsque la doctrine de l'immortalité de l'ame y fut intro-

(*a*) Au sujet de ces trois Auteurs, voyez Elien, *Var. Hist. lib.* 11. *cap.* 2.

duite. Les Hiſtoires nous apprennent pluſieurs uſages obſervés par les anciens Egyptiens, dont l'origine doit avoir été antérieure à cette opinion ; par exemple, de mettre dans les feſtins un Squelete au bout de la table, pour s'exciter à la joie & au plaiſir (*a*); d'embaumer les corps morts avec tant de ſoin, & ſurtout de ſe bâtir des tombeaux ſuperbes, tandis qu'ils négligeoient d'orner leurs propres maiſons. La raiſon qu'ils donnoient de cette derniere coutume, ne pouvoit abſolument s'accorder avec l'opinion de l'immortalité de l'ame, puiſqu'ils ne juſtifioient cet uſage bizarre, qu'en diſant que leurs maiſons n'étoient que des demeures paſſageres, au lieu que les Tombeaux

(a) *Apud locupletes eorum, cùm multi convenerunt, & a cœna diſceſſum eſt, circumfert aliquis in loculo mortuum è ligno factum, ſed picturâ & opere verum maximè imitantem, oſtendenſque ſingulis convivarum, ait : in hunc intuere, pota & oblecta-re, talis poſt mortem futurus.* Herodot. *lib.* 2.

étoient des demeures éternelles (*a*). Que ſi ces preuves ne paroiſſent pas convaincantes, au moins ne peut-on douter que les Juifs ne ſoient ſortis d'Egypte, avant qu'on eût commencé d'y croire l'ame immortelle, puiſque Moïſe, nourri & élevé dans la Théologie la plus ſecrette du Pays, n'eût pas manqué d'établir cette doctrine parmi les Peuples de cette République naiſſante dont il étoit le chef. Or ce qui prouve qu'il n'en a eu nulle connoiſſance, eſt que dans tout le Pentateuque il n'eſt pas dit un ſeul mot, ni d'une autre vie, ni de l'état de l'ame après la mort; & que ce Légiſlateur, qui

(a) *Regionis hujus incolæ tempus vitæ limitibus circumſcriptum perexigui exiſtimant: at quod celebrem à morte virtutis memoriam habiturum ſit, illud pendunt maximi. Et domicilia viventium diverſoria nominant, quòd exiguum ad tempus hæc incolamus: defunctorum verò ſepulcra domos æternas appellant, quòd infinitum apud inferos ævum peragant. Quamobrem de ſtructurâ domorum minùs ſunt ſolliciti: in adornandis autem ſepulcris eximiè nihil ſtudii faciunt reliquum.* Diodor. *lib.* 1.

avoit affaire à un Peuple mutin & toujours prêt à ſe révolter, ne lui a jamais propoſé que des peines ou des récompenſes temporelles. Eût-il négligé de le tenir en bride par l'eſpérance ou la crainte des biens & des maux à venir, s'ils ne lui euſſent pas été inconnus? Il ſemble même que les Juifs, d'ailleurs ſi ſoigneux de conſerver les anciens uſages & les anciennes opinions, n'ont été inſtruits de l'immortalité de l'ame qu'après leur retour de la captivité. Ce qu'il y a de certain, eſt que nous apprenons de Joſephe, que cette opinion qui étoit établie chez les Chaldéens, ne s'introduiſit dans ſa Nation que peu de tems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt (*a*).

Les Egyptiens ont été le premier Peuple policé de la terre. Les autres hommes vivoient encore dans la groſſiereté & dans la barbarie, tandis que l'Egypte étoit déja gouvernée par des Rois ſages, & que ſes Habitans ob-

(*a*) Joſeph. *De Bel. jud. lib.* 2. *cap.* 8.

ſervoient des coutumes raiſonnables. Ainſi on ne doit point être étonné, qu'une doctrine auſſi utile au gouvernement que celle de l'immortalité de l'ame, ait pris naiſſance chez eux, puiſqu'alors ils étoient les ſeuls, auxquels l'établiſſement de cette opinion pût être de quelque uſage pour le bien de la ſociété. Si une République, diſent quelque Auteurs anciens (*a*), pouvoit n'être compoſée que d'hommes vertueux, toutes les inventions politiques de religion ſeroient inutiles. Mais parce que les hommes ſont ordinairement vicieux, il faut les tenir en bride par ce moyen. C'eſt, au rapport de Ciceron, ce qui a fait dire à quelques-uns, que la Religion n'a été inventée, que pour ſervir de frein à ceux que la raiſon n'étoit pas capable de retenir dans le devoir (*b*). Les

(*a*) Voyez entr'autres Polybe & Strabon.

(b) *Quid ii, qui dixerunt, totam de diis immortalibus opinionem fictam eſſe ab hominibus ſapientibus reipublicæ cauſa, ut quos ratio non poſſet, eos ad officium religio duceret?* Cic. *De Nat. Deor. lib.* 2.

Légiſlateurs

Légiflateurs Egyptiens ayant donc jugé très-propre à contenir ces Peuples, une doctrine qui leur faifoit craindre des châtimens & efpérer des récompenfes après cette vie, l'établirent chez eux, par la même raifon qui porta depuis Zamolxis & les Druides à la répandre chez les Thraces & chez les Gaulois. Peut-être ne fe tromperoit-on pas trop en attribuant cette politique à Siphoas, ou Hermès, trente-cinquiéme Roi de Thebes, felon Eratofthene, & fucceffeur de Meris. Il vivoit, felon le calcul du P. Pezron, plus de deux mille ans avant Jefus-Chrift. La fcience extraordinaire qu'il poffédoit lui mérita le nom de fecond Thot; & il a été connu des Grecs fous celui de Mercure Trifmégifte. Ce Prince, difent les Hiftoriens, fut un modéle de juftice & de piété. A peine fut-il monté fur le Trône, qu'il entreprit de rétablir la pureté de la Religion parmi fes Sujets, & de rendre aux Loix morales leur ancienne vigueur. Les

Philoſophes Chymiſtes & les Cabaliſtes font leur Héros de ce ſecond Hermès. Je reviens à mon ſujet.

C'eſt pour nous conformer au ſentiment le plus généralement reçu dans l'Antiquité, que nous venons de dire que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent crû l'ame immortelle, & que ce ſont eux qui ont communiqué cette doctrine aux autres Nations. Cependant comme cette opinion n'eſt fondée à l'égard de certains Peuples que ſur de fortes conjectures, & que nous manquons de preuves abſolument convaincantes pour nous aſſurer, par exemple, que les Chaldéens & les Indiens ayent reçû cette doctrine des Egyptiens, nous pouvons faire à ce ſujet une réflexion, qui ne ſera pas hors de propos. Les Grecs tenant des Egyptiens l'opinion de l'immortalité, ils n'ont peut-être pû ſe perſuader que d'autres Peuples qu'ils regardoient comme barbares, & parmi leſquels ils voyoient cette opinion éta-

blie, ne l'eussent pas puisée dans la même source. Les Romains qui furent instruits de cette doctrine par les Grecs, ayant adopté en même tems tout ce que ceux-ci racontoient des Egyptiens, les uns & les autres les ont célébrés à l'envi, comme les Peres & les seuls auteurs de ce dogme. Ainsi pour avoir enseigné aux Grecs l'opinion de l'immortalité, les Egyptiens ont été regardés comme ceux qui l'avoient répandue dans tout le reste du monde. Il est vrai que les Egyptiens étant le premier Peuple policé de la terre dont nous ayons quelque connoissance, il peut être arrivé, qu'ils ayent été les premiers à croire l'ame immortelle ; mais il est aussi très-possible, que dans la suite d'autres Nations soient parvenues à la croire comme eux. La même politique qui a pu établir cette doctrine chez les uns, a pû l'introduire de même chez les autres, comme un sentiment que l'on a cru utile & avantageux au bien de la socié-

té. L'usage que les Brachmanes & les Bonzes font de l'opinion de l'immortalité de l'ame sur les esprits crédules des Indiens & des Chinois, autorise cette conjecture.

Mais s'il est vrai que la politique ait introduit le dogme de l'immortalité de l'ame parmi certains peuples, on peut dire que les hommes ont de leur côté beaucoup contribué à l'établissement de cette opinion, & que leur amour-propre a bien secondé en cela l'intention des Législateurs. La nature nous a imprimé une aversion si violente pour la destruction de notre être, que nous avons besoin d'un esprit bien philosophe pour envisager sa dissolution sans effroi. L'existence nous paroît quelque chose de si doux & de si naturel, que nous ne pouvons nous résoudre à y renoncer; & nous la croyons en même tems si essentielle à notre nature, que nous ne comprenons pas qu'il soit possible qu'un jour nous ne soyons plus. C'est par cette raison, que des hom-

mes qui n'auroient jamais entendu parler de la mort, & qui jamais n'auroient vû mourir personne, se croiroient immortels: ils oublieroient qu'ils sont venus en ce monde; & ils s'imagineroient ne devoir jamais en sortir. Nous oublions de même que nous avons commencé d'être, & nous nous figurons devoir être toujours. A la vérité cette pensée, que nous avons commencé d'être, nous vient quelquefois dans l'esprit; mais nous ne nous y arrêtons pas, nous la rejettons: elle nous déplaît, elle nous fatigue, parce qu'elle nous conduit naturellement à conclure, que ce qui n'a pas toujours été, pourroit bien ne pas toujours être. Cependant en poussant cette crainte de notre destruction par-delà les bornes de la vie, on peut dire que nous abusons d'une chose, que la nature n'a mise en nous que pour la conservation de notre être (*a*).

(*a*) Cette pensée, prise ainsi dans un sens exclusif, est absolument fausse & insoutenable. On ne

C'eſt ainſi que les voluptueux abuſent d'un plaiſir, qu'elle ne leur a fait reſſentir que pour les exciter à ſatisfaire la néceſſité.

C'eſt donc l'amour-propre qui, du moins chez pluſieurs Peuples, a enfanté l'opinion de l'immortalité de l'ame; & il n'en faut point chercher la ſource ailleurs, que dans le cœur même de l'homme. Mais cette opinion eût toujours été un deſir inquiet & une croyance confuſe, plutôt qu'une véritable certitude, ſi d'habiles Légiſlateurs ne l'avoient canoniſée, pour ainſi dire, en l'éta-

doute point que le deſir de l'immortalité qui naît dans nous avec nous-mêmes, ne nous ſoit inſpiré par la nature, pour nous engager à veiller à notre conſervation; mais il n'eſt pas moins certain que ce ſentiment intérieur ſi naturel à tous les hommes, leur a été donné par le Créateur, comme un gage & une aſſurance, ou ſi l'on veut, comme un avertiſſement de leur immortalité future. Sçavoir ſi ſans le ſecours de la révélation, ce deſir naturel pourroit être pour tous les hommes une preuve certaine que jamais ils ne ceſſeront d'exiſter, c'eſt ce que je ne crois pas devoir entreprendre de décider.

bliſſant d'une maniere qui ne permît plus d'en douter. C'eſt ce que Zamolxis fit chez les Thraces, ce que les Druides pratiquerent chez les Gaulois, Pythagore & les autres Philoſophes chez les Grecs, les Chaldéens & les Mages chez les peuples d'Aſſyrie & de Perſe, les Gymnoſophiſtes chez les Indiens, & vraiſemblablement les anciens Prêtres & Rois d'Egypte chez les peuples qui leur étoient ſoumis. On peut ajouter que ces derniers ayant eu affaire à une Nation qui a toujours été fort crédule & fort ſuperſtitieuſe, il ne doit pas leur avoir été difficile de lui faire recevoir un dogme, à l'établiſſement duquel l'eſprit humain étoit déja naturellement très-porté.

On objectera ſans doute que de quelque façon que cette opinion ſe ſoit établie dans le monde, il eſt toujours conſtant, même par ce qui vient d'être rapporté, que ce ſentiment eſt de tous les tems & de toutes les Nations; ce qui forme, dit-on, un argu-

ment concluant en faveur de l'immortalité de l'ame. » Lorsqu'il s'agit de l'éternité de » nos ames, disoit Séneque *(a)*, le concert » unanime de toutes les Nations à craindre » après la mort un mauvais sort, ou à es- » pérer un jugement propice du Dieu qui » préside aux Enfers, est une des plus for- » tes raisons pour persuader qu'il y a une » autre vie. En cette matiere, le sentiment » général est ce qui me détermine, «

En effet, ajoute-t'on, le témoignage constant de toutes les Nations n'est-il donc d'aucun poids ? Croira-t'on sans peine, que dans tous les siécles tous les hommes de concert se soient accordés pour se laisser tromper & pour nous tromper, en soutenant que l'ame étoit immortelle ? Tant de grands hommes, qui ont embrassé & dé-

(a) *Cùm de animarum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hâc publicâ persuasione.* Senec.

fendu cette opinion, étoient-ils des ſots ou des impoſteurs? Pourquoi non? L'antiquité ou l'univerſalité d'un ſentiment, le nombre ou la qualité de ceux qui le ſoutiennent, ſont-ils donc toujours le ſceau de la vérité? Si ce principe étoit une fois admis, que deviendroit le Chriſtianiſme? Eſt-il plus ancien que la Religion Juive, ou plus répandu que ne l'a été l'Idolâtrie pendant cinq à ſix mille ans? Compte-t'il au nombre de ſes ſectateurs de plus grands noms que ceux des Socrates, des Platons, des Ariſtotes, & de tant d'autres Philoſophes célebres? Ces grands hommes, tout habiles & tout éclairés qu'ils étoient, ont donné dans des travers étonnans ſur la nature de cet Univers, ſur ſon origine & ſur ſa fin *(a)*; ils ont eu ſur la nature de ſon Auteur les opinions les plus puériles & les plus extravagantes *(b)*

(*a*) Voyez le Traité de l'*Opinion des Anciens ſur le monde.*

(*b*) Voyez Ciceron dans ſon *Traité de la nature des Dieux.*

eſt il impoſſible qu'ils ſe ſoient trompés de même ſur ce qui regarde l'ame humaine ? La matiere étoit-elle moins obſcure, plus à leur portée, moins ſupérieure à toutes nos connoiſſances & à nos lumieres ?

Pour fortifier cette réponſe, qui d'ailleurs paroît ſans réplique, on pourroit ajouter, conformément à la penſée d'un Ecrivain célebre & très-ingénieux (*a*), que pour quiconque veut ſe garder de l'erreur, l'antiquité d'une opinion & ſon univerſalité eſt moins une preuve de ſon autenticité, qu'un juſte ſujet de la révoquer en doute, de la

(*a*) Le ſecond principe qui ſert beaucoup à nos erreurs, eſt le reſpect aveugle de l'Antiquité. Nos Peres l'ont crû : prétendrions-nous être plus ſages qu'eux ? Pour peu qu'une ſottiſe ſoit établie, ce principe la conſerve à jamais. Il nous défend de nous tirer d'erreur, parce que nous y avons été quelque tems. *Fontenelle, de l'origine des Fables.* Le témoignage de ceux qui croyent une choſe déja établie, n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. *Le même, Hiſt. des Oracles. Diſſert.* 1. *ch.* 8.

tenir pour ſuſpecte, & de ne point s'y attacher, qu'après l'avoir mûrement examinée ; que c'eſt un pitoyable & pernicieux argument que celui-ci, nos Peres l'ont cru ; qu'il reſſerre l'eſprit, favoriſe l'ignorance & l'erreur, & ne conclut rien dans le fond, ſinon que de tout tems l'homme a été la dupe de ſa crédulité ; que le nombre des ignorans & des ſots étant ſans contredit infiniment plus grand que celui des perſonnes ſages & éclairées, la vérité n'eſt pas ordinairement le partage du grand nombre (a) ; & que par conſéquent il n'y a point de ſentiment moins recevable, que celui qui n'a point de plus ſolide fondement, que l'autorité du tems & de la multitude.

Enfin, après ce qui vient d'être dit, il y

(a) *Grave etiam argumentum tibi videbatur, quòd opinio de Diis immortalibus & omnium eſſet, & quotidie creſceret. Placet igitur tantas res opinione ſtultorum judicari, vobis præſertim, qui illos inſanos eſſe dicatis.* Cic. *de Nat. Deor. lib.* 3.

a du moins lieu de douter, que malgré ſon antiquité, l'opinion de l'immortalité de l'ame ait été de tous les ſiécles. On examinera dans la ſuite de ce Traité, s'il eſt vrai qu'elle ait été de tous les Peuples & de tous les hommes. Du reſte on vient de voir qu'il n'eſt pas ſurprenant, qu'une opinion ſi flateuſe pour l'homme ait enfin prévalû; que les Légiſlateurs ont toujours favoriſé ce dogme, dans la vue de contenir les méchans par la crainte des ſupplices inévitables pour eux dans une autre vie, & pour exciter les bons à la vertu par l'eſpoir d'une récompenſe certaine. On conçoit que les Miniſtres des Sectes intéreſſées à ſoûtenir cette doctrine, n'oublierent rien de leur côté pour l'accréditer & pour l'étendre. De-là ſont venues ces deſcriptions de la vie heureuſe propoſée aux manes des bons dans l'Elyſée, & des tourmens deſtinés à punir les méchans dans le Tartare; les roues des Ixions, les vautours des Tityes, les ton-

neaux des Danaïdes, les rochers des Sisyphes, &c. Les gens habiles & sensés étoient fort éloignés d'admettre des impostures si grossieres, comme nous le verrons dans la suite. Séneque lui-même, dont on cite le témoignage en faveur de l'immortalité, en étoit sans doute assez peu persuadé, puisqu'il établit ailleurs tout le contraire. C'est en écrivant à Martia, que ce Philosophe traitant du sort que tout homme doit attendre après la mort, (a) » Songez, Martia, dit-il, » que les morts ne sont sujets à aucune » peine; que les descriptions qui nous font

(a) *Cogita nullis defunctos malis affici; illa, quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse; nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos. Luserunt ista Poëtæ, & variis nos agitavêre terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est, & finis, ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ, antequam nasceremur, jacuimus, reponit. Si mortuorum aliquis miseretur, & non natorum misereatur.* Senec. *de Consol. ad Marc. cap.* 19.

» les enfers terribles, ſont de pures fables;
» qu'il ne s'y trouve point de ces lieux té-
» nébreux, où les morts ſoient empriſonnés
» & retenus, point de ces fleuves de feu où
» ils ſoient tourmentés, point d'autres dont
» la boiſſon leur faſſe perdre le ſouvenir de
» ce qu'ils ont vu ou entendu dans cette
» vie, point de tribunaux où ils paroiſſent
» en criminels, & où leurs actions ſoient
» jugées. Ces chimeres ſont un jeu de l'i-
» magination des Poëtes, qui ont cherché
» par-là à nous allarmer. La mort finit tou-
» tes nos peines; & au-delà il ne nous reſte
» rien à ſouffrir: elle nous rend à cette pro-
» fonde tranquillité, dans laquelle nous
» étions mollement étendus avant que nous
» viſſions le jour. S'il ſe trouve quelqu'un
» aſſez foible pour plaindre le ſort de ceux
» qui ont ceſſé de vivre, il peut avoir la
» même compaſſion pour ceux qui ſont en-
» core à naître. «

CHAPITRE III.

Opinions des Anciens ſur l'état de l'ame après cette vie.

APRES avoir fait connoître les premiers Sectateurs de l'immortalité de l'ame, il faut à préſent expliquer ce qu'ils entendoient par cette immortalité ; c'eſt-à-dire, qu'il faut examiner ce qu'ils penſoient ſur l'état de l'ame au ſortir de cette vie. Quoiqu'ils convinſſent tous qu'elle étoit immortelle, ils avoient cependant des opinions fort différentes ſur ce qu'elle devenoit après ſa ſéparation d'avec le corps. Les uns la faiſoient aller dans un lieu, où elle étoit récompenſée ou punie ſelon ſes mérites ; d'autres prétendoient qu'elle paſſoit dans d'autres corps, pour y recommencer une nouvelle vie : c'eſt ce qu'on a appellé la Métempſy-

cose. Quelques-uns l'envoyoient seulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & de bêtes indifféremment. Enfin on peut dire que l'opinion des Anciens a toujours été très-peu uniforme sur cet article, & que les Philosophes & les Poëtes ont donné à l'envi carriere à leur imagination, pour diversifier & embellir cette matiere.

La Métempsycose étoit pourtant ce qu'il y avoit de plus généralement reçu dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient *(a)*, il n'est point étonnant que ce fût d'abord le sentiment commun, puisque, comme on l'a vu, ces peuples avoient communiqué au reste du monde l'opinion de l'immortalité. A la vérité ce sentiment avoit varié selon le génie différent des hom-

(a) *Hi (* Ægyptii *) primi extiterunt, qui dicerent animam hominis esse immortalem, quæ de mortuo corpore subindè in aliud atque aliud corpus, ut quodque nasceretur, immigraret.* Herodot. lib. 2.

mes; mais le fond de la doctrine étoit par-tout le même, & pourvû qu'on soutînt en général que l'ame passoit d'un corps dans un autre, on ne croyoit point s'en écarter. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame immortelle, nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempsycose (*a*). Mela assûre que parmi les Thraces, plusieurs soutenoient ce sentiment (*b*). On sçait que les Indiens ont été & sont encore grands partisans de cette opinion, & qu'elle s'est répandue dans la suite jusques dans la Chine & aux extrémités du monde. Pythagore l'avoit rendue célebre dans la Grece & en Italie (*c*); & elle s'est conservée des Sectateurs illustres parmi les

(*a*) Voyez pag. 19. Note (*a*).

(*b*) *Quidam feri sunt, & ad mortem paratissimi, Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extingui tamen, sed ad beatiora transire.* Mela, *lib.* 2. cap. 2.

(*c*) Voyez Ovide dans ses *Métamorphoses*, *liv.* 15.

Grecs même après l'établiſſement du Platoniſme.

Hérodote attribue aux Egyptiens une eſpece de Métempſycoſe aſſez ſinguliere. Ils ſoutenoient, ſelon cet Hiſtorien (*a*), que l'ame parcouroit ſucceſſivement toutes les eſpeces d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain; & ils ajoutoient qu'il falloit trois mille ans, pour achever cette révolution. Les Egyptiens avoient un extrême reſpect pour un grand nombre d'animaux; & ils ne pouvoient regarder que comme un inſigne bonheur, de paſſer, par exemple, dans le corps d'un chien, d'un chat,

(*a*) *Hi* [Ægyptii] *primi extiterunt, qui dicerent animam hominis eſſe immortalem, quæ de mortuo corpore ſubindè in aliud atque aliud corpus, ut quodque gigneretur, immigraret; atque ubi per omnia ſe circumtuliſſet, terreſtria, marina, volucria, rurſùs in aliquod hominis corpus genitum introire: atque hunc ab eâ circuitum fieri intra annorum tria millia.* Herodot. *lib.* 2.

d'un loup, d'un crocodile, &c. Cependant comme Hérodote eſt le ſeul qui rapporte ce fait, & que tous les autres Hiſtoriens, comme Diodore (a), ne leur attribuent point d'autre opinion ſur ce ſujet, que celle de Pythagore, ſans faire aucune mention de cette ſingularité, il y a lieu de croire que ce ſentiment étoit particulier ſeulement à quelques-uns d'entr'eux. On y remarque en effet un peu trop de ſubtilité & de raffinement, pour qu'il ait été l'opinion générale de la Nation.

On croyoit donc communément, que les ames paſſoient après la mort dans des corps, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, pour y être punies ou récompenſées ſelon leurs mérites précédens, par la vie heureuſe ou malheureuſe qu'elles alloient mener dans ces nou-

(a) Πυθαγόραν τὲ τὴν ἐις πᾶν ζῶον τῆς ψυχῆς μεταβολὴν μαθεῖν παρ' Αἰγυπτίων. Diodor. *lib.* I.

veaux corps. Pour décider de ces récompenſes ou de ces peines, Pythagore ne manqua pas avec ſa Métempſycoſe d'établir auſſi le jugement des ames d'abord après la mort, comme une choſe qu'il jugea très-capable de contenir les méchans, & de détourner les hommes du vice. Le Poëte Claudien nous traçant une peinture de ce jugement, dit (*a*) que le Juge des Enfers envoie les ames des hommes vicieux & pervers dans les corps des bêtes, dont ils ont eu les inclinations pen-

(*a*) Nam juxtà Rhadamantus agit. Cùm geſta ſuperni
Curriculi, totoſque diù proſpexerit actus:
Exæquat pœnam meritis, & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit urſis,
Prædoneſque lupis; fallaces vulpibus addit.
At qui deſidiâ ſemper vinoque gravatus,
Indulgens veneri, voluit torpeſcere luxu:
Hunc ſuis immundi pingues detrudit in artus.

dant leur vie, ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainsi, selon lui, les hommes cruels deviennent ours, les voleurs loups, les trompeurs renards: les intempérans passent dans le corps d'un pourceau; & les grands parleurs deviennent poissons.

Platon dans son Phédre, où il établit clairement la Métempsycose, n'envoie point les ames dans les corps des bêtes, mais seulement dans des corps humains; & il marque neuf différens états qui leur sont destinés, selon leurs vertus ou leurs vices. Je dirai en passant, pour faire connoître le génie de ce Philosophe, qu'il met au premier rang les Musiciens & les parfaits amants; & pour donner une idée de la maniere de pen-

> Qui justo plus esse loquax, arcanaque suevit
> Prodere, piscosas fertur victurus in undas;
> Ut nimiam pensent æterna silentia voçem.
>
> Claudian. *in Ruf. lib.* 2.

ſer des Grecs ſur la liberté, je dois ajouter, qu'il place les Tyrans au dernier : c'eſt-à-dire, qu'il reconnoît les premiers pour les plus vertueux, & les ſeconds pour les plus ſcélérats de tous les hommes.

L'opinion de ceux qui après la mort faiſoient paſſer les ames dans un certain lieu, devint dans la ſuite la plus générale. Nous avons vû que les Thraces s'en étoient laiſſé perſuader : les Grecs l'embraſſerent auſſi, & la communiquerent aux Romains, qui la répandirent par tout leur Empire. Ce lieu où les ames étoient reçues, n'eſt autre choſe que le Tartare & les Champs-Elizées ſi fameux dans l'Antiquité. L'un étoit le ſéjour des criminels, l'autre la demeure des juſtes; & tous deux étoient compris ſous le nom d'Enfers, qui ſignifie lieux bas & profonds. Héſiode aſſure que l'Enfer eſt autant au-deſſous de la terre, que le Ciel eſt au-deſſus *(a)*;

(a) Héſiode ne croyoit pas ſans doute, qu'il y eût des feux dans l'enfer : car il lui donne les épithetes de froid, d'obſcur & ſans jour.

& il ajoute, que si l'on jettoit une enclume du Ciel en terre, elle seroit dix jours à y arriver. C'étoit donc sous terre, & dans un lieu extrêmement bas, que les Anciens plaçoient le séjour des ames (*a*). Dans cette pensée, ils s'imaginoient que les gouffres & les trous profonds qu'on rencontroit en certains endroits de la terre, étoient autant d'ouvertures de l'enfer, & de chemins qui conduisoient dans ce lieu ténébreux. C'est pour cette raison, qu'on alloit consulter les ombres des morts proche du fleuve Achéron en Epire, & au Lac d'Averne en Italie (*b*) : c'est ce qui avoit fait croire, que la caverne

(*a*) *Aiebant regem hunc (* Rhampsinitum) *descendisse vivum sub terram, eò ubi Græci opinantur, sedes infernas esse.* Herodot. *lib.* 2.

(*b*) Diodore (*liv.* 4.) parle ainsi de cet oracle du Lac d'Averne : Μυθολογοῦσι δὲ τὸ μὲν παλαιὸν γεγενῆσθαι νεκυομαντεῖον πρὸς αὐτῇ, ὃ τοῖς ὕστερον χρόνοις καταλελύσθαι φασιν ; & Strabon, *liv.* 6. *Qui nos ætate antecesserunt, Necyæ Homericæ fabulas Averno applicaverunt, atque adeò narrant, fuis-*

d'Achéruſe voiſine de la Ville d'Héraclée dans le Pont, & le fameux antre de Trophonius dans la Grece, avoient autrefois donné paſſage à des Héros, qui étoient deſcendus par-là aux enfers *(a)*; & c'eſt ce qui faiſoit regarder comme des ſoupiraux du Tartare, l'Etna, le Véſuve & les autres montagnes enflammées.

C'eſt ici le lieu de parler d'une opinion des Anciens, qui a toujours paru aſſez difficile à expliquer. Ils croyoient que les ames de ceux qui n'étoient pas enterrés, demeuroient errantes ſur les bords du Stix, ſans pouvoir paſſer outre, ni être admiſes dans la ſociété des morts *(b)*; & cette opinion leur

ſe ibi oraculum, ubi vitâ defuncti reſponſa darent. Et Avernum pro loco Plutoni dicato deputabànt, & Cimmerios ibi fuiſſe indicatum habitare.

(*a*) Pomponius Mela (*liv.* 1. *ch.* 19.)parlant de la caverne d'Achéruſe, *juxtà* (Heracleam) dit-il, *ſpecus eſt Acheruſia, ad manes, ut aiunt, pervius; atque inde extractum Cerberum exiſtimant.*

(b) *Creditum eſt, inſepultos non antè ad inferos redigi, quàm juſta perceperint, ſecundùm Homericum*

inſpiroit un ſoin & une précaution extrême, pour ne point laiſſer les corps ſans ſépulture. Pour entendre la raiſon de cet uſage, il faut ſçavoir que les Anciens qui avoient partagé le monde entre les Dieux, ne recon-

Patroclum, funus in ſomnis ab Achille flagitantem. Tertul. *lib. de Animâ.* C'eſt auſſi ce que Virgile nous apprend au ſixiéme livre de ſon Enéide, lorſqu'il nous repréſente Enée trouvant à l'entrée des enfers Palinure ſon pilote, dont le corps s'étoit perdu dans les flots. Celui-ci le priant, ou de lui procurer la ſépulture, lorſqu'il ſera de retour ſur la terre, ou même de le tranſporter avec lui dans les Enfers:

Sedibus ut ſaltem placidis in morte quieſcam;

La Sibyle lui répond:

Undè hæc, ô Palinure, tibi tam dira cupido?
Tu Stygias inhumatus aquas amnemque ſeverum
Eumenidum aſpicies, ripamve injuſſus abibis?

Elle avoit dit auparavant à Enée:

Deſine fata Deûm flecti ſperare precando.
Nec ripas datur horrendas, & rauca fluenta
Tranſportare priùs, quàm ſedibus oſſa quierunt.

Voyez ſur le même ſujet Plutar. *Sympos. lib. 9. quæſt.* 5. Euripid. *in Troad.* & Sil. Ital. *Thebaïd. lib.* 1.

noissoient pour être du domaine de Pluton ; que ce qui étoit compris dans le sein de la terre. Ainsi ce Dieu ne pouvoit compter au nombre de ses Sujets ceux qui n'étoient point encore inhumés, parce que la terre ne les renfermoit point. Leurs ames n'avoient par conséquent aucune justice à attendre, & ne pouvoient être admises à son tribunal, jusqu'à ce que par la sépulture elles eussent acquis, pour ainsi dire, droit de bourgeoisie dans son Empire. Suivant cette doctrine, il eût été avantageux aux scélérats, qui n'avoient que des châtimens à craindre plutôt que des récompenses à espérer, de ne jamais être inhumés ; mais les Anciens qui laissoient pourrir les corps des criminels sur une croix, ne se piquoient pas de raisonner si conséquemment. Il est certain qu'ils regardoient la privation de la sépulture comme un si grand malheur, qu'ils ont quelquefois condamné à la mort leurs plus grands Généraux après une victoire remportée, pour

avoir négligé de faire enterrer les corps de ceux de leurs Soldats, qui avoient péri dans le combat,

L'opinion où l'on étoit, que les ames de ceux qui demeuroient ſans ſépulture n'étoient point reçues dans l'Empire des morts, & que par conſéquent elles n'étoient point retenues dans les Enfers, avoit donné lieu de croire, que ces ames uſoient de leur liberté, & pouvoient apparoître à leurs amis, ou à qui bon leur ſembloit. Patrocle, comme nous l'avons vû *(a)*, apparoiſſant à Achille pour le prier de faire brûler ſon corps, l'aſſure que dès qu'il lui aura rendu ce dernier devoir, il ne pourra plus ſe faire voir à lui comme auparavant. Platon parle en quelque endroit d'un homme aſſaſſiné, dont le meurtrier avoit caché le corps dans un coin de ſa maiſon, & qui apparoiſſoit de même, parce qu'il n'étoit point inhumé.

Il nous reſte pluſieurs autres traits, qui

(a) Voyez le Chapitre précédent, *pag. 26.* Not. (b)

prouvent cette opinion des Anciens (*a*). Cependant on peut aſſurer, qu'ils étoient peu fixes dans leurs ſentimens, & que pendant qu'ils aſſuroient une choſe, la ſuperſtition les faiſoit ſouvent agir comme s'ils euſſent crû le contraire. Quoique ſelon leur Théologie ils duſſent être perſuadés que les ames, au moins celles dont les corps avoient été in-

(*a*) Suetone parlant de Caligula, dit que *cadaver ejus clam in hortos Lamianos aſportatum, & tumultuario rogo ſemiambuſtum, levi ceſpite obrutum eſt: poſteà per ſorores ab exilio reverſas erutum, crematum, ſepultumque. Satis conſtat*, ajoute-t'il, *prius quàm id fieret, hortorum cuſtodes umbris inquietatos*. Pline le jeune dans ſa Lettre à Sura (*Ep. lib*.7.) fait une longue Hiſtoire d'une maiſon, qui pendant long-tems reſta déſerte à Athenes, à cauſe d'un Revenant qui y apparoiſſoit. C'étoit, dit-il, un vieillard pâle, maigre & décharné, ayant les cheveux hériſſés & la barbe longue. Le Philoſophe Athénodore étant venu à Athenes, & ayant loué cette maiſon malgré la mauvaiſe réputation qu'elle avoit, ſuivit le Spectre, & remarqua l'endroit où il s'évanouiſſoit. Il en avertit les Magiſtrats: on fouilla dans ce lieu; on y trouva un Squelete à moitié pourri chargé de chaînes; & on lui fit des funérailles publiques. Apres cela, dit Pline, *domus ritè conditis manibus caruit*.

humés, étoient retenues dans les Enfers, pour y jouir de la récompenſe dûe à leurs vertus, ou pour y recevoir la punition de leurs crimes, ils étoient ſouvent aſſez ſimples pour s'imaginer, qu'un impoſteur ou un viſionnaire eût le pouvoir de les en tirer, & de ſuſpendre l'exécution de la ſentence des Dieux (*a*). Ils croyoient follement que ces mêmes ames, qui, ſelon eux, étoient occupées ailleurs, s'amuſoient à voltiger autour des tombeaux, où leurs corps étoient enfermés (*b*); & quelques-uns s'aviſoient de paſſer la nuit le long de ces tombeaux, afin d'apprendre ce qui devoit leur arriver. C'eſt ſur cette ri-

(*a*) C'eſt ainſi que dans Lucain (*De Bel. Civ. lib.* 6.) Sextus fils de Pompée s'adreſſant à une Magicienne de Theſſalie nommée Erichto, pour ſçavoir quel devoit être le ſort de la guerre, lui dit :

> Vel tu parce Deis, & Manibus exprime verum.
> Elyſias reſera ſedes, ipſamque vocatam,
> Quos petat è nobis, mortem tibi coge fateri.

(*b*) C'eſt ce que Platon enſeigne dans le Phédon. Περὶ τὰ μνήματά τε, dit-il, *καὶ τοὺς τάφους καλινδουμένη.*

dicule opinion qu'étoit fondé le bruit qui couroit parmi les Grecs, que dans les campagnes de Marathon, où étoient les tombeaux des Athéniens tués autrefois dans la bataille qui s'étoit donnée en ce lieu contre les Perſes, on entendoit & l'on voyoit toutes les nuits des combattans fort animés les uns contre les autres, qui maltraitoient tous ceux qui venoient là par curioſité, ſans faire aucun mal à ceux qui s'y rencontroient par hazard. Les premiers Chrétiens eux-mêmes n'ont pas été exemts de cette ſuperſtition, puiſqu'un Concile ancien *(a)* a défendu ſous peine d'anathême d'allumer des cierges dans les cimetieres pendant le jour, de peur, dit-il, d'effaroucher les ames des Saints.

Quoique Platon eût ſoutenu la Métempſy-

(*a*) C'eſt le Concile d'Elvire tenu en 305. ſous l'Empire de Conſtance & de Galerius, vingt-ans avant le premier Concile de Nicée. Voici ſes paroles, *cap.* 34. *Cereos per diem placuit in cæmeteriis non incendi : inquietandi enim ſpiritus ſanctorum non ſunt. Qui hæc non obſervaverint arceantur ab eccleſiæ communione.*

cose dans son Phedre, comme nous l'avons dit plus haut, il ne laisse pas d'établir dans un autre de ses Dialogues un systême tout contraire ; & ce dernier sentiment a été communément suivi par ceux qui ont embrassé sa doctrine. Il assure (a) donc, qu'au sortir de cette vie les ames des justes vont dans un lieu pur au dessus de la terre ; que celles des scélérats sont précipitées dans le Tartare, d'où elles ne sortiront jamais ; & que celles qui ne sont coupables que de

(a) *Postquàm Manes ad eum locum pervenerunt, quò Dæmon unumquemque deducit, primùm quidem habitâ quæstione dijudicatur, qui benè, justè & sanctè vitam traduxerunt, aut qui contrà. Et qui medio quodam modo vitam duxisse visi fuerint, ad Acherontem profecti, conscensis vehiculis sibi destinatis, his vecti ad paludem perveniunt; & tum abluendis, expurgandisque sceleribus pœnas expendunt. Quòd si propter peccatorum magnitudinem insanabiles esse videantur, hos consentanea sors projicit in Tartarum, undè nunquam egrediuntur. Quos verò constiterit singulari quâdam atque eximiâ virtute vitam instituisse, hi sunt qui in superiorem illam puramque regionem, quæ terræ supereminet, in quâ ad incolendum sedes sunt illis constitutæ, perveniunt.* Plato, *in Phædon.*

quelques fautes légeres, paſſent dans le marais Achéruſe, où elles ſont purifiées par un châtiment proportionné à leurs fautes, & d'où elles ſortent enſuite pour être récompenſées de leurs bonnes actions. Virgile ne parle pas moins clairement que Platon de cet état mitoyen par lequel paſſent les ames qui ont beſoin d'être purifiées de quelques ſouillures. »Après la mort, dit Anchiſe » à Enée ſon fils (a), nous ne ſommes pas en» core quittes de toutes nos miſéres; & il » nous reſte à ſouffrir diverſes peines, pour » nous purifier des ſouillures contractées » pendant le cours de notre vie. Ainſi les

(a) Quin & ſupremo cùm lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miſeris, nec funditùs omnes
Corporeæ excedunt peſtes; penitùſque neceſſe eſt,
Multa diù concreta modis inoleſcere miris.
Ergò exercentur pœnis, veterum que malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

» uns

» uns ſont ſuſpendus & expoſés au vent ;
» les autres ſont purifiés par le feu ; quel-
» ques-uns ſont précipités dans un gouffre
» profond, pour y expier leurs fautes : cha-
» cun ſouffre à ſa maniere. Après cela on
» nous envoie dans l'Elyſée, où nous habi-
» tons d'agréables campagnes. «

Cette idée des Anciens nous fait connoître l'antiquité d'une opinion, que dans les derniers tems quelques-uns ont regardée mal à propos comme une invention nouvelle.

Les prieres, les offrandes, les ſacrifices pour les morts étoient une ſuite naturelle de cette doctrine. On vouloit par-là leur rendre les juges des enfers propices : on eſpéroit abréger le tems de leur purification, & adoucir leurs peines ; & on croyoit que la piété des vivans engageoit les Dieux

Quiſque ſuos patimur manes. Exindè per amplum
Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus.

Virgil. *Æneid. lib. 6.*

à ne pas traiter les morts avec toute la sévérité que leurs fautes méritoient. Aussi ne pratiquoit-on rien de tout cela à l'égard de ceux qui mouroient dans l'enfance (*a*). Comme on sçavoit que les enfans ne pouvoient s'être rendus coupables d'aucun crime, on ne doutoit point de leur bonheur futur ; & l'on jugeoit qu'il étoit inutile d'implorer pour eux la miséricorde des Dieux, & de fléchir leur justice.

Quelques - uns des Anciens ont eu une troisiéme opinion composée des deux autres ensemble, c'est-à-dire, de celle de la Métempsycose & de celle des Enfers. Ils disoient que les ames y étoient retenues pendant un certain tems, pour y être punies ou récompensées de leurs bonnes ou mauvaises actions,

(*a*) *Suis infantibus mortuis neque inferias libant, neque aliud quidquam faciunt eorum, quæ fieri mortuis solent. Neque enim terræ aut terrestrium infantes ullam partem percipiunt. Neque circum eorum sepulcra & monumenta commorantur aut adsident. Nam leges id non permittunt, cùm ii in meliorem ac diviniorem conditionem simul locumque concesserint.* Plutarch. *Consol. ad uxor.*

& qu'enſuite elles paſſoient dans d'autres corps, pour recommencer une nouvelle vie. Platon nous fournira encore de quoi appuyer ce ſentiment : car on trouve de tout dans cet Auteur, & on peut y choiſir ce qui plaît le plus. Dans ce Dialogue, où il repréſente Socrate mourant & conſolant ſes amis, un d'eux lui dit, que les hommes ſont dans une terrible incertitude ſur ce que devient l'ame après ſa ſéparation d'avec le corps ; & Socrate lui répond que ſuivant une ancienne opinion, après cette vie les ames deſcendent aux Enfers, d'où elles reviennent enſuite en ce monde (*a*). Malgré cela, le même Platon condamne enſuite les ſcélérats à ne jamais ſortir du Tartare (*b*) : cependant il ſoutient dans ſon Phedre, que leurs ames ne ſeront punies que pendant mille ans, & qu'enſuite elles paſſeront dans

(*a*) *Antiquus quidem eſt hic ſermo, hinc eò proficiſci, & illinc huc redire mortuorum animas, & fieri ex mortuis.* Plato, *in Phædon.*

(*b*) Voyez *pag.* 64. *Not.* (*a*).

d'autres corps (*a*). Mais il eſt inutile de nous arrêter à ces contradictions de Platon : il ſuffit de ſçavoir, que cette troiſiéme opinion compoſée des deux autres a eu auſſi ſes zélateurs, & que Virgile l'a rendue célebre par ſon fleuve Lethé. On peut voir à la ſuite de ce que nous venons de citer de ce Poëte, comment les ames qui habitent l'Elyſée, après que la longueur du tems a effacé toutes leurs taches, & conſommé en elles ce qui leur reſtoit de terreſtre (*b*), ſe rendent à ce fleuve d'oubli, qui leur fait perdre la mémoire de tout ce qui leur etoit arrivé, & leur fait naître l'envie de retourner dans de nouveaux corps.

(*a*) Τῷ δὲ χιλιοστῷ ἀμφότεραι ἀφικνύμεναι ἐπὶ κλήρωσίν τε καὶ αἵρεσιν τοῦ δευτέρου βίου, αἱροῦνται ὃν ἂν ἐθέλῃ ἑκάστη. Plato, *in Phædro*.

(*b*) Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium ſenſum, atque auraï ſimplicis ignem.

Virgil. *Æneid. lib.* 6.

Il eſt naturel de penſer, que cette troiſiéme opinion du fleuve Lethé ne fut inventée par les Philoſophes, que pour réparer le défaut eſſentiel de leur doctrine de la Métempſycoſe. Elle ne pouvoit ſe ſoutenir, ſans admettre néceſſairement le ſouvenir des choſes arrivées daus les différentes animations qui avoient précédé. Pythagore l'avoit conçu de la ſorte ; & c'étoit pour appuyer de ſon exemple cette partie de ſon ſyſtême, qu'il avoit oſé ſoutenir hardiment ſe ſouvenir d'avoir été tantôt Euphorbe (*a*), tantôt Ætalide, Hermotime ou Pyrrhus, & même d'avoir été coq. Son témoignage pouvoit bien d'abord faire illuſion à ceux qui embraſſerent ſa doctrine ; mais comme d'ailleurs aucun d'eux ne ſe ſouvenoit réellement

(*a*) Ipſe ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Hæſit in adverſo gravis haſta minoris Atridæ.
Ovid. *Metam. lib.* 15.

de ce qui pouvoit lui être arrivé dans les corps différens, qu'il devoit avoir animés avant celui dans lequel il vivoit actuellement, pour remédier à ce défaut, on imagina l'admirable invention du fleuve d'oubli. C'est ainsi que toute doctrine qui vient des hommes, est toujours sujette dans ses commencemens à mille difficultés qu'ils n'ont pû prévoir. Elle ne se perfectionne qu'avec le tems, & porte par son incertitude & ses variations des marques certaines de son origine.

Au reste on doit observer que ces deux opinions, tant celle de la Métempsycose, que celle des Elysées & des Enfers, supposant toutes deux la nécessité d'un jugement après la mort, ont également toutes deux pour fondement la nécessité d'une autre vie. C'est-là en effet le cheval de bataille, la preuve triomphante, l'argument bannal de tous ceux qui croyent pouvoir prouver par la raison l'immortalité de notre ame, parce que c'est le plus sensible, & celui qui paroît

avoir le plus de fondement. Car ne seroit-ce pas bien en vain, dit-on, que l'homme adoreroit son Créateur, & lui rendroit de justes hommages, en vain qu'il s'abstiendroit du mal & feroit le bien, s'il ne devoit y avoir aucune récompense pour les bonnes actions, aucune punition pour les mauvaises? Or de-là il s'ensuit, continue-t'on, que les récompenses ou les châtimens des unes & des autres n'ayant pas toujours lieu dans cette vie, il est nécessaire qu'il y en ait un autre, où les méchans soient punis de leurs crimes, & les bons récompensés de leurs vertus; que sans cela Dieu ne seroit pas juste; & que la nécessité de cette autre vie emporte celle de l'immortalité de nos ames, puisque leur anéantissement rendroit cette ressource inutile. Ce raisonnement a été mis en œuvre par les premiers Philosophes qui ont soutenu l'immortalité de l'ame, comme par ceux qui les ont suivis. Tous sont d'accord sur cet article; & il faut l'avouer : à ne le regarder que du

premier coup d'œil, rien ne paroît plus ſpé-
cieux & plus propre à perſuader. Cependant
à peine y fait-on quelque attention, que
toute la difficulté s'évanouit, & on ne trou-
ve dans cette preuve victorieuſe que du pré-
jugé, & une vraie pétition de principe, qui
rejette dans le plus étrange embarras ceux
qui en ſont les auteurs.

En effet les défenſeurs de l'opinion contrai-
re nient d'abord la néceſſité des peines & des
récompenſes dans une autre vie, prétendant
que dès celle-ci les bons ſont récompenſés de
leurs vertus, ou par le témoignage intérieur
de leur propre conſcience, ou par l'eſtime
des autres hommes; & les méchans punis de
leurs forfaits par la honte, l'ignominie &
les châtimens qui ſuivent les crimes, lorſ-
qu'ils ſont découverts : Que faire le bien, ai-
der ſon prochain, ſe rendre commode, utile
& néceſſaire à la ſociété, porte avec ſoi une
ſatiſfaction qui tient lieu de récompenſe à
ceux qui le font: Qu'au contraire, indépen-
damment des peines portées par les Loix

contre les actions vicieuſes, opprimer ſon ſemblable, lui ravir les biens, l'honneur ou la vie, eſt une conduite qui ne peut manquer d'être ſuivie du repentir, & de la crainte du châtiment : Que d'ailleurs le bien ou le mal phyſique ne conſiſte que dans notre opinion, qui dépendant de l'éducation & de notre intérêt propre, change & varie ſelon la naiſſance, la condition & les conjonctures ; Que ſur ce principe, la privation des richeſſes, des commodités, des honneurs, de la ſanté, de la vie même, n'eſt un véritable mal que pour ceux qui s'en affligent, comme ces mêmes choſes ne ſont des biens que pour les perſonnes qui les croyent tels : Que ſouffrir la douleur, les infirmités, les maladies, eſt un des plus ſûrs moyens d'y réſiſter ou d'en guérir : Que ſupporter avec patience & avec courage la pauvreté, la dureté des hommes, leur oubli, leurs perſécutions, eſt une reſſource certaine pour les moins ſentir : Que la tranquilité de l'eſprit, & la paix du cœur au milieu des adverſités, eſt de beau-

coup préférable aux inquiétudes & aux remords, qu'éprouvent les hommes injuſtes & les méchans dans la poſſeſſion des biens & des honneurs qu'ils ſe ſont procurés par des voies iniques : Qu'après tout il y a une certaine meſure de bien & de mal, de plaiſir & de douleur, répandue également ſur tous les états & ſur toutes les conditions de la vie, dont nul ne peu s'exemter : que les méchans en ont leur part ainſi que les gens de bien ; & qu'on voit tous les jours des hommes heureux dans la miſere, comme des malheureux dans la fortune la plus brillante.

On ajoute, que pour prouver qu'il eſt de la juſtice de Dieu de punir le vice dans une autre vie, & de récompenſer la vertu, il faut ſuppoſer que l'homme eſt capable de l'un & de l'autre ; Qu'il faut donc poſer d'abord pour principe, que l'homme eſt libre ; qu'il eſt capable du bien & du mal, & par conſéquent qu'il a une ame ſpirituelle & immortelle : Qu'autrement, & en ſuppoſant que l'homme n'eſt que matiere, que ce n'eſt

qu'une pure machine guidée comme les bêtes par un inſtinct aveugle & ſans choix, il n'eſt pas poſſible de reconnoître plus de bonté morale ou de malice dans l'homme, que dans la brute; & que s'il eſt de la Juſtice de Dieu de châtier en lui ce qu'il peut faire de mal, il eſt également obligé de punir tant de meurtres, que le Tigre, le Lion & une infinité d'autres animaux féroces commettent continuellement. Or comment peut-on prouver, dit on, l'exiſtence de cette ame humaine ſpirituelle & immortelle? Par la néceſſité des peines & des récompenſes dans une autre vie, répondent les partiſans de l'immortalité. Vous prouvez donc, réplique-t'on, que l'ame de l'homme eſt ſpirituelle & immortelle par la néceſſité d'une autre vie; & vous prouvez la néceſſité d'une autre vie, parce que l'homme eſt capable du bien & du mal, c'eſt à-dire, parce-que l'ame humaine eſt ſpirituelle & immortelle: y eut-il jamais cercle plus vicieux, & pétition de principe plus évident & plus ſenſible?

On va plus loin ; & on demande ſur qui Dieu doit exercer ſa juſtice. C'eſt ſans doute ſur l'homme. C'eſt l'homme qui a fait le bien ou le mal ; c'eſt l'homme qui doit être ou récompenſé ou puni. Qui ne puniroit ou ne récompenſeroit qu'une partie de l'homme, ne ſeroit pas juſte. L'homme tout entier eſt vertueux ou criminel; il doit donc recevoir tout entier le châtiment ou le prix de ſes vices & de ſes vertus. Or l'homme eſt un composé de l'ame & du corps ; donc ſi Dieu eſt obligé de récompenſer & de punir, il doit récompenſer ou punir l'ame & le corps. Le corps deſtitué de l'ame eſt non-ſeulement incapable, mais même indigne de récompenſe ou de punition ; & l'ame ſéparée du corps n'eſt plus l'homme : elle ne peut ſeule recevoir juſtement des châtimens ou des récompenſes, qui doivent être communs à l'un & à l'autre *(a)*. Cette doctrine eſt ſi certaine,

(*a*) C'eſt ce qui fait dire à Montagne au Chapitre 12. de ſes Eſſais, après s'être déja fort emporté

que les premiers Chrétiens en ont fait le fondement de notre résurrection future (*a*). C'est aussi pour cette raison, que les Peres de l'Eglise les plus anciens & les plus habiles (*b*) ont cru que Dieu différoit jusqu'au jour du jugement ses châtimens & ses récompenses; & qu'en conséquence ils ont enseigné, que jusqu'à ce terme, toutes les ames de ceux qui mouroient étoient renfermées dans une habitation commune, où elles atten-

contre Platon : » Et quand tu dis ailleurs, Platon, » que ce sera la partie spirituelle de l'homme à » qui touchera la jouissance de l'autre vie, tu nous » dis choses d'aussi peu d'apparence : car à ce comp- » te, ce ne sera plus l'homme, ni nous par con- » séquent, à qui touchera cette jouissance. Car » nous sommes bâtis de deux pieces principales & » essentielles, desquelles la separation c'est la » mort & ruine de notre être. «

(*a*) Voyez Athénagore, *De Resur. mort.*

(*b*) Clemens Rom. 1. *Recogn.* Justin. *in quæst. à Gent. positis, Quæst.* 76. Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc. lib.* 4. *& lib. de An.* Origen. *Princip. lib.* 2. *&* 4. *& Hom.* 7. *in Levit.* Lactant. *Div. Instit. lib.* 7. *cap.* 21. August. *in Ps.* 36. Ambros. *lib de bono mortis, cap.* 10. Theodoret. *ad cap.* 2. *Ep. ad Hebr. &c.*

doient ce jour destiné à décider de leur sort pour l'Eternité.

Or sur ce principe, & ne se proposant que la raison pour guide dans ce raisonnement, on demande ce que devient l'ame humaine depuis sa séparation d'avec le corps, jusqu'à sa réunion avec lui au jour de la résurrection promise? Ou elle existe alors, ou elle n'existe point. Si elle n'existe point dans tout cet intervalle, comme quelques-uns l'ont pensé parmi les premiers Chrétiens, persuadés qu'elle ressusciteroit avec le corps, elle n'est donc ni spirituelle, ni immortelle de sa nature. Que si elle existe, que l'on marque donc quel est alors son état. Dira-t'on que dès-lors Dieu exerce sa justice sur elle? On ne peut l'avancer, comme on vient de le voir, sans contredire la raison, détruire la nécessité de notre résurrection future, & donner un démenti formel à l'Antiquité la plus respectable. Répondra-t'on au contraire con-

formément au ſentiment des anciens Peres, que l'ame n'eſt alors ni dans le plaiſir, ni dans la ſouffrance? On ſera obligé d'avouer encore, que dans cet état elle ne peut mériter ni démériter. Or que l'on ſe repréſente, s'il eſt poſſible, la ſituation d'une ſubſtance vivante & intelligente qui eſt ſans action & ſans paſſion, qui ne ſouffre aucun mal, qui ne goûte aucun plaiſir: qu'on s'imagine que pour toutes les ames cette ſituation doit durer juſqu'à la fin du monde, juſqu'a la réſurrection, par conſéquent pour les ames des premiers hommes pendant dix mille, vingt mille, pendant cent mille ans peut-être: car qui peut définir le terme de la durée du monde (*a*)? Peut-on nier qu'un tel état ne ſoit chimérique, & que cette vie imaginaire ne ſoit une véritable mort?

(*a*) Quelques anciens Peres ont tenté de le faire & n'y ont pas réuſſi, comme on l'a vû de S. Cyprien dans le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le Monde*, *chap.* 2.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde l'état de l'ame après cette vie, il faut dire un mot d'une opinion aujourd'hui fort répandue dans le monde, & que les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans regardent comme un des principaux articles de leur foi : je parle de la résurrection des morts, dont nous allons tâcher de découvrir l'origine.

Dans tout ce qui nous reste de l'Antiquité, nous n'avons qu'un seul endroit de Platon & un de Diogene Laërce, où il soit parlé de la résurrection générale. Car pour ce qui est de quelques résurrections particulieres, on sçait qu'il en couroit plusieurs contes, comme d'un Aristée, d'un Cléomede, d'Epiménide, & de quelques autres, qu'on assuroit autrefois être ressuscités (*a*). Mais tout cela n'étoit regardé que comme

(*a*) V. Plutarch. *in vita Romul.* Plin. *Hist. lib.* 7. *cap.* 53. *&* 54. & Diogen. Laërt. *lib.* 2.

de

de vrais contes de vieilles, dont les enfans mêmes ſe moquoient.

A l'égard de la réſurrection générale, il en eſt parlé un peu plus ſérieuſement dans un des Dialogues de Platon (*a*), où ce Philoſophe fécond en ſyſtêmes voulant expliquer de quelle maniere les hommes étoient d'abord ſortis de la terre, ſuppoſe qu'après une certaine révolution de tems, toutes choſes rétrogradent; que les Aſtres vont finir leur cours à l'Orient, ainſi qu'il eſt arrivé, dit-il, du tems d'Atrée & de Thyeſte; que les hommes rajeuniſſent, & meurent dans la premiere enfance; & que ceux qui étoient déja dans le ſein de la terre, en ſortent, & renaiſſent au même état où ils étoient quand ils ſont morts. On peut ajouter à cet endroit de Platon ce que nous avons dit ailleurs du ſyſtême de la grande

(*a*) In Politico. V. le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le Monde, chap.* 1.

année (*a*). Du reſte on voit aſſez qu'en tout cela il ne s'agit point du tout de l'eſpece de réſurrection que nous cherchons. A l'égard de ce que nous venons de rapporter de Platon, on doit le regarder comme étant tiré de ſa tête, plutôt que comme une opinion qui fût véritablement reçue de ſon tems. Ce ſentiment eſt une imagination creuſe de ce Philoſophe, & a probablement toujours paſſé pour tel, puiſque quoiqu'il ait eu grand nombre d'admirateurs & de diſciples, aucun ne s'eſt aviſé de l'embraſſer.

L'autre endroit où il eſt parlé de la réſurrection générale, ſe trouve dans Diogene Laërce. Voici de quelle maniere cet Auteur en fait mention. » Clitarque aſſure, dit-il » (*b*), que les Gymnoſophiſtes mépriſent la

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le monde, chap.* 1.

(*b*) Τὺς γῦν Γυμνοσοφιςὰς καὶ θανάτυ κατα-

» mort, & qu'ils condamnent l'uſage de
» brûler les corps. Ils ſont dans l'opinion
» que ces corps reſſuſciteront un jour, &
» vivront pour ne plus mourir. Pluſieurs
» diſent que les Juifs ſont ſortis d'entr'eux. «
Les Mages étoient du même ſentiment au
ſujet de la réſurrection des corps, comme
le même Auteur l'écrit un peu plus bas ſur
la foi de Théopompe (*a*).

On ſçait que les Mages admettoient deux
principes, l'un bon, & l'autre mauvais;
l'un auteur de la vie, & l'autre auteur de
la mort. Mais tout le monde ne ſçait peut-
être pas de même, qu'ils eſpéroient ne dé-
pendre un jour que de l'un, & être entie-
rement affranchis de la domination de l'au-

φρονεῖν φησι Κλέιταρχος; καὶ ἀνόσιον ἡγεῖσθαι πυρὶ θάπτειν; καὶ ἀναβιώσεσθαι τοὺς ἀνθρώπους, καὶ ἔσεσθαι ἀθανάτους. ἔνιοι δὲ καὶ τοὺς Ἰουδαίους ἐκ τούτων εἶναι. Diog. Laert. in procem.

(*a*) *Theopompus Magorum ſententiâ homines in vitam quoque redituros, immortaleſque futuros tradit.* Idem, *ibid.*

tre. Plutarque nous l'apprend ; & ce qu'il dit à ce ſujet doit être joint à ce que nous venons de rapporter de Diogene Laërce, afin d'avoir une connoiſſance exacte de leur Théologie. » Les deux Principes que les » Mages reconnoiſſent, dit Plutarque *(a)*, » doivent, ſelon eux, régner l'un après l'au- » tre dans le monde pendant trois mille ans, » & ſe faire la guerre enſuite pendant trois » mille autres, au bout deſquels le mauvais » principe ſera vaincu & détruit, & les hom- » mes ſeront éternellement heureux. « C'eſt ſans doute après la deſtruction de ce mauvais principe, qu'ils s'imaginoient que les morts reſſuſciteroient, afin de partager avec les vivans une éternelle félicité. Cette con-

(a) *Exiſtimant duos eſſe Deos quaſi contrariis deditos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat . . . Theopompus ait, de ſententiâ Magorum, vicibus ter mille annorum alterum Deorum ſuperare, alterum ſuccumbere, & per altera tria millia bellum eos inter ſe gerere : tandem Plutonem deficere, & tunc homines fore beatos, neque alimento utentes, neque umbram edentes.* Plutarch. *De Iſid. & Oſir.*

jecture est d'autant mieux fondée, qu'ils disoient qu'alors les hommes n'auroient pas besoin de manger, & que leurs corps ne feroient point d'ombre.

Cette opinion de la résurrection des corps, que les Juifs avoient peut-être prise des Mages, ce qui donna lieu sans doute à quelques-uns de croire qu'ils étoient sortis de ces Sages de Perse, ou des Philosophes des Indes, ne paroît pas avoir fait de grands progrès. Si l'on en excepte les Indes, la Perse & la Palestine, nous ne voyons point qu'elle ait été établie & connue en aucun endroit de la terre. Il y a même lieu de douter, si ce n'étoit point chez les Juifs une opinion assez populaire. L'Evangile & les Actes des Apôtres nous apprennent, à la vérité, que les Pharisiens la croyoient : cependant Josephe qui étoit de cette Secte, n'en parle en aucune façon, & le mot de résurrection ne se trouve pas une seule fois dans ses livres : il dit même très-positive-

ment en deux endroits, que les Pharisiens admettoient la Métempsycose (*a*). Ces hommes ambitieux qui vouloient mettre le peuple dans leurs intérêts, affectoient peut être de favoriser une opinion, dont ils ne faisoient pas dans le fond beaucoup de cas.

Au reste Montagne a eu tort d'attaquer comme il l'a fait au chapitre douziéme de ses Essais, la possibilité de la résurrection, sous prétexte de combattre la doctrine de Platon, sur le bonheur préparé aux justes dans la vie future. Dans cet endroit s'élevant à ce sujet contre les promesses de ce Philosophe, » Si pour nous rendre capables de » ces choses, dit-il, on réforme & rechan- » ge notre être, ainsi que tu nous dis, Pla-

(*a*) *Credunt animas omnes immortales; improbos sempiterno carcere claudi, bonos solos in aliud corpus transire.* Joseph. *De Bel. Jud.* lib. 2. cap. 8. Voyez le même Auteur, *Antiq. Jud lib.* 18. *cap.* 1. Peut-être dans ces deux endroits Josephe ne veut-il dire autre chose, sinon que, selon la doctrine des Pharisiens, les Justes seuls ressuscitoient; ce qui a été le sentiment de quelques Saints Peres.

» ton, ce doit être d'un ſi extrême change-
» ment, & ſi univerſel, que par la doctrine
» Phyſique, ce ne ſera plus nous: ce ſera
» quelqu'autre choſe qui recevra ces ré-
» compenſes: car ce qui eſt changé, eſt diſ-
» ſous, & par conſéquent périt (*a*). « En
effet, continue Montagne, ſuivant le ſen-
timent de Lucrece (*b*), en ſuppoſant que la
même matiere dont nos corps étoient com-

(*a*) Quod mutatur enim diſſolvitur; interit
ergo.
Lucret. *lib.* 3.

(*b*) Nec ſi materiam noſtram conlegerit
ætas
Poſt obitum, rursùmque redegerit ut ſita
nunc eſt;
Atque iterùm nobis fuerint data lumina
vitæ:
Pertineat quidquam tamen ad nos id quo-
que factum,
Interrupta ſemel cùm ſit repetentia noſ-
tri.
Lucret. *ubi ſuprà.*

posés avant la mort, rétablie dans son ancien état & sa forme premiere, soit de nouveau rappellée à la vie par une seconde introduction de cette ame, qui l'avoit animée auparavant, cependant rien de ce qui auroit appartenu à la premiere vie, ne regarderoit la nouvelle, & rien de cette derniere n'appartiendroit à la précédente, la mémoire des choses passées ayant été interrompue & anéantie. On passe ce sentiment à Lucrece, qui raisonnant en payen & en disciple d'Epicure, ne pouvoit penser autrement; mais il n'est pas pardonnable dans Montagne, qui n'a pû ignorer qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de rétablir dans nous la mémoire du passé, que de nous ressusciter. Le même Créateur qui nous forma, n'est pas moins puissant pour opérer l'un, qu'il sera fidéle à accomplir l'autre.

CHAPITRE IV.

Idée que les Anciens avoient de la nature de l'ame, quoiqu'immortelle.

» ON ignore, dit Lucrece (*a*), quelle eſt
» la nature de l'ame ; ſi elle a pris naiſ-
» ſance avec notre corps, ou ſi elle lui eſt
» infuſée au moment de notre naiſſance ; ſi
» elle périt avec lui par ſa diſſolution, ou
» ſi en ſe ſéparant de lui, elle va habiter
» dans l'obſcurité des Enfers ; enfin ſi celles
» des animaux s'introduiſent en leurs corps

(*a*) Ignoratur enim quæ ſit natura animaï :
Nata ſit, an contrà naſcentibus inſinuetur,
Et ſimul intereat nobiſcum morte dirempta ;
An tenebras Orci viſat, vaſtaſque lacunas :
An pecudes alias divinitùs inſinuet ſe.
Lucret. *lib.* 1.

» de la même maniere que l'ame paſſe dans » le nôtre. « En effet la plûpart des Philoſophes ont été obligés d'avoüer, que cette matiere étoit incompréhenſible, & que les reſſorts dont nos corps étoient mus, étoient couverts de ténebres ſi épaiſſes, qu'il n'étoit pas poſſible de reconnoître ce qui les faiſoit agir. Après avoir rapporté leurs opinions différentes, Cicéron ajoute qu'il n'y a que Dieu ſeul qui ſçache quelle eſt la véritable. Cependant ce que nous venons de rapporter de l'opinion où étoient les Anciens ſur l'état de l'ame au ſortir de cette vie, ne ſera peut-être pas inutile pour nous aider à connoître ce qu'ils penſoient de ſa nature.

Comme les Egyptiens, les Gaulois, les Thraces ſe contentoient de croire l'ame immortelle, ſans raiſonner ſur la nature de cette ſubſtance, & qu'ils laiſſoient à l'imagination d'un chacun la liberté de ſe la repréſenter telle qu'il lui plaiſoit, nous ne

pouvons nous assurer de l'idée qu'ils s'en formoient, que par l'opinion où nous sçavons qu'étoient ces Peuples sur son état après la mort. Les Thraces, comme nous l'avons dit, s'imaginoient en général aller après cette vie dans un lieu délicieux, où ils jouissoient de toutes sortes de biens. Ces hommes simples & grossiers comptoient sur des plaisirs sensuels, tels que le peuple parmi les Mahométans espere en posséder dans le Paradis du Prophete. Ainsi on comprend d'abord qu'il ne faut point aller chercher chez eux une idée de spiritualité, qu'on a de la peine à trouver chez les Nations même les plus raffinées.

Les Egyptiens, les Gaulois & les autres qui croyoient la Métempsycose, & qui ne mettoient point de différence entre les ames des bêtes & celles des hommes (*a*), ne re-

(*a*) Les Pythagoriciens, & tous ceux qui comme eux s'abstenoient de manger de la chair des animaux, ne le faisoient que par cette raison seule,

gardoient l'ame que comme le principe de la vie, comme une ſubſtance qui faiſoit vivre & reſpirer le corps où elle étoit renfermée, & qui privoit de la reſpiration celui qu'elle abandonnoit : ils n'en avoient point d'autre idée que celle d'une matiere ſubtile, légere & déliée, qui paſſoit ſucceſſivement d'un corps dans un autre ; c'eſt-à-dire, qui pouvoit entrer, ſortir, & être contenue dans un lieu. Cela eſt ſi vrai, que les Philoſophes qui ont puiſé chez les Egyptiens la doctrine de l'immortalité, n'en ont point eu eux-mêmes une idée différente, comme nous allons le faire voir.

Ciceron rapporte ſur la foi des livres de ſon tems, que Phérécides & ſon diſciple Pythagore, auxquels on peut joindre Thalès, furent les premiers parmi les Grecs, qui ſoutinrent que l'ame étoit immortelle

qu'ils craignoient de ſe nourrir d'une chair animée par leurs ſemblables. V. Porphyre, *De Abſtinent. Animal.*

(*a*). Mais ils ſe contenterent d'établir leur opinion ; & à l'imitation des Egyptiens de qui ils la tenoient, ils n'entreprirent point d'expliquer la nature de cette ſubſtance, dont ils ſoutenoient l'immortalité. Il eſt vrai que quelques-uns ont attribué à Pythagore d'avoir enſeigné que l'ame étoit une harmonie (*b*) ; mais Cicéron dit précisément (*c*) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là deſſus, & qu'il n'étoit queſtion chez eux que de nombres & de lignes.

Mais ceux qui dans le même tems raiſonnerent ſur cette matiere, ne garderent pas le même ſilence, & voulurent commencer par définir une choſe, qui faiſoit le ſu-

(*a*) *Pherecides Syrus primùm dixit, animos hominum eſſe ſempiternos. Hanc opinionem diſcipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit.* Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

(*b*) *Pythagoras harmoniam* (animam dixit). Macrob. *in Somn. Scip. lib.* 1. *cap.* 14.

(*c*) *Rationem illi ſententiæ ſuæ non ferè reddebant, niſi quid erat numeris aut deſcriptionibus explicandum.* Cic. *ubi ſuprà.*

jet de la queſtion. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous preſque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit ſe former de l'ame par une définition juſte, qui comprît la nature de cette ſubſtance. Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en inſtruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laiſſerent pas de la définir d'une façon toute différente. (a) Empédocle aſſura que l'ame étoit un ſang ſubtil; Parménide, qu'elle

(a) On trouve tous les divers ſentimens des Philoſophes ſur la nature de l'ame, raſſemblés dans Cicéron & dans Macrobe. Voici les paroles de Ciceron, *Tuſc. Quæſt. lib.* 1. *Empedocles animum eſſe cenſet cordi ſuffuſum ſanguinem. Zenoni Stoïco animus ignis videtur. Proximè autem Ariſtoxenus Muſicus, idemque Philoſophus, intentionem ipſius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, ſed lævibus & rotundis corpuſculis conficientem animum concurſu quodam fortuito, omittamus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omninò animum dicat eſſe?*

étoit composée de terre & de feu ; Xénophanes, qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure, qu'elle étoit composée de feu, d'air & d'esprit ; Zenon & Hipparque, qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximandre, qu'elle étoit un air très-pur : Hippocrate la confondit avec les esprits animaux : Aristoxene, Philosophe & Musicien, ne la regarda que comme une harmonie : Démocrite dit qu'elle étoit un souffle composé d'atô-

A l'égard de Macrobe, *Plato*, dit-il *in Somn. Scip. lib* 1. *cap.* 14. *dixit animam essentiam se moventem, Xenocrates numerum se moventem, Aristoteles* ἐντελέχειαν, *Pythagoras & Philolaus harmoniam, Posidonius ideam, Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum, Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne dispersum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiæ, Zenon concretum corpori spiritum, Democritus spiritum insertum atomis, Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ, Hipparchus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias sanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Boëthos ex terrâ & igne, Epicurus speciem ex igne, & aëre, & spiritu mixtam.*

mes très-déliés & très-ſubtils ; Héraclite, qu'elle étoit une étincelle du feu des aſtres : Dicéarque ſoutint qu'elle n'étoit autre choſe que le corps même. Il ſeroit ennuyeux de rapporter tous les ſentimens particuliers des Philoſophes ſur cette matiere : il ſuffit de dire qu'ils convinrent tous en ce qu'ils donnerent de l'ame une idée corporelle ; & que Platon eſt le premier qui ait, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ſpiritualiſé cette idée. C'eſt pourquoi nous allons voir comment il s'y prit pour établir un ſyſtême, qui eut d'abord beaucoup de Sectateurs, & qui dans la ſuite a été embraſſé généralement de tout le monde.

Il y avoit déja plus d'un ſiécle qu'on diſputoit parmi les Grecs ſur la nature de l'ame, lorſque Platon entreprit de traiter auſſi cette matiere. Il étoit allé en Egypte puiſer à la ſource, de même que les autres Philoſophes qui l'avoient précedé. Mais les Egyptiens qui lui apprirent des choſes curieuſes

ſur

ſur l'Hiſtoire ancienne, ne lui communiquerent pas vraiſemblablement beaucoup de lumieres ſur la queſtion qu'il vouloit agiter; & il eut beſoin d'en trouver de plus grandes dans ſon propre génie. Il puiſa donc dans ſon propre fond de quoi réuſſir dans ce qu'il avoit projetté; & la maniere dont il s'en acquitta lui acquit tant de gloire, qu'on le regarda alors, & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philoſophes *(a)*. Il eſt le premier en effet qui ait entrepris de donner des preuves de l'immortalité de l'ame. Son ſyſtême n'eſt cependant pas abſolument aiſé à entendre, & ne manque pas d'obſcurité. Dans ce tems-là on étoit beaucoup moins accoutumé qu'on ne l'eſt

(*a*) Cicéron marque l'eſtime infinie qu'il faiſoit de Platon, en faiſant dire à Atticus, *Tuſc. Quæſt. lib.* 1. *Errare meherculè malo cum Platone, quem tu quanti facias ſcio, & quem ex ore tuo admiror, quàm cum iſtis vera ſentire.* Et plus bas il ajoute : *Ut autem rationem Plato nullam afferret, (vide quid homini tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret.*

aujourd'hui, aux idées claires & diſtinctes; un diſcours brillant & fleuri faiſoit aiſément paſſer un raiſonnement obſcur, & quelquefois faux. Quoi qu'il en ſoit, je vais tâcher d'expliquer en peu de mots le ſyſtême que Platon a voulu établir ſur la nature de l'ame.

Premierement, pour exprimer l'ame, il s'eſt ſervi du mot Grec Νοῦς qui ſignifie *la penſée*, & que les Latins rendent par celui de *Mens*. Ainſi il ſuppoſe ce que perſonne n'avoit dit avant lui, que l'ame & la penſée ſont une même choſe. Enſuite il ſoutient que la penſée eſt immortelle, parce que, ſelon lui, elle eſt éternelle; & il prouve qu'elle eſt éternelle par cet argument. *(a)* Ce qui eſt dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de perſonne, doit être éternel: or la penſée eſt dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mou-

(a) *In Phædro.*

vement de perſonne, parce que, dit-il, on ſent bien qu'elle ſe meut d'elle-même, & qu'elle n'a beſoin de perſonne pour ſe mouvoir; donc la penſée eſt éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, eſt celle dont on ſe ſert communément aujourd'hui, c'eſt-à-dire la ſimplicité de ſa nature. Mourir dit ce Philoſophe (a), n'eſt autre choſe que ſe diſſoudre & ſe corrompre: or l'ame qui eſt une ſubſtance ſimple ne peut ni ſe diſſoudre, ni ſe corrompre; par conſéquent elle ne peut mourir.

Voilà en peu de mots le précis des longs raiſonnemens de Platon ſur la nature de l'ame (b) contenus dans deux Dialogues fort diffus

(a) *In Phædone.*

(b) Ciceron a employé ces deux raiſonnemens de Platon au premier livre de ſes Tuſculanes. Voici de quelle maniere il rend le premier. *Quod ſemper movetur, id æternum eſt: quod autem motum affert alicui, quodque ipſum agitatur aliundè, quandò finem habet motûs, vivendi quoque finem habeat*

& fort embarraſſés ; on peut même dire ſi obſcurs, que ſans aider beaucoup à la let-

neceſſe eſt. Solum igitur quod ſeipſum movet, quia nunquàm deſeritur à ſe, nunquàm ne moveri quidem deſinit, quia etiam cæteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium eſt movendi. Principii autem nulla eſt origo. Nam ex principio oriuntur omnia : ipſum autem nullâ ex re aliâ naſci poteſt. Nec enim eſſet id principium, quod gigneretur aliundè. Quòd ſi nunquam oritur, ne occidit quidem unquam . . . Ita ſit, ut motûs principium ex eo ſit, quod ipſum à ſe movetur. Id autem nec naſci poteſt, nec mori. Cùm pateat igitur, æternum id eſſe, quod ſeipſum moveat, quis eſt, qui hanc naturam animis eſſe tributam neget ? Inanimum enim eſt omne, quod pulſu agitatur externo : quod autem eſt animatum, id motu cietur interiore & ſuo.

Le ſecond argument n'eſt pas rendu avec moins de force. *Animorum*, dit Cicéron, *nulla in terris origo inveniri poteſt : nihil enim eſt in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum eſſe videatur ; nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in naturis nihil ineſt, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat ; quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti poſſit præſentia. Singularis eſt igitur quædam natura atque vis animi, ſejuncta ab his uſitatis notiſque naturis. Ita quidquid eſt illud, quod ſentit, quod ſapit, quod vult, quod viget, cæleſte & divinum eſt, ob eamque rem æternum ſit neceſſe eſt.*

tre, il n'eſt pas poſſible par leur ſeule lecture de ſe laiſſer convaincre de ſon immortalité. Ainſi il eſt très-probable, que Caton & les autres qui ſe ſont donné la mort après les avoir lûs, ont eu beſoin de quelque raiſon plus forte & plus perſuaſive, pour ſe réſoudre à quitter la vie ſans regret.

Je ne dis rien de l'ame iraſcible & de l'ame concupiſcible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On conçoit que par-là il entend ſeulement des propriétés du corps, auxquelles il a bien voulu donner le nom d'ame, puiſque, ſelon lui, l'ame n'eſt véritablement autre choſe que la penſée, qu'il appelle l'ame raiſonnable, & qu'il place dans la tête (a). Or cette penſée, ou ame rai-

(a) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id eſt rationem, in capite, ſicut in arce, poſuit ; & duas partes ſeparare voluit, iram & cupiditatem, quas locis diſcluſit : iram in pectore, cupiditatem ſubter præcordia locavit.* Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

ſonnable , eſt une partie de l'ame univerſelle du Monde. Car ſelon Platon & tous les Platoniciens (*a*) , comme tous les corps particuliers ne ſont que des portions de la matiere univerſelle ; il y a de même une ame univerſelle , dont ſont tirées toutes les ames particulieres. Auſſi pour entendre une infinité de manieres de parler de l'ame , dont ſe ſont ſervis ceux qui ont vécu après Platon , il faut ſçavoir que les Platoniciens regardoient l'ame univerſelle comme une troiſiéme choſe en Dieu. Le Pere , ou le Créateur du Monde , le Verbe , ou l'Intellect divin , & l'ame univerſelle, compoſoient cette Trinité fameuſe, qu'on eſt aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits. Voilà pourquoi les Anciens diſent ſi ſouvent, que l'ame eſt une portion de la Divinité. On admire ces manieres de parler , qui ne ſont cependant, ni ſi pieuſes , ni ſi admirables qu'on ſe l'imagine, puiſque dans la façon de pen-

(*a*) Voyez le Timée de Platon , Plotin & Porphyre.

ſer des Anciens, elles confondoient l'ame avec la Divinité, l'eſprit créé avec l'incréé.

Au reſte il n'étoit pas poſſible que Platon & ſes ſectateurs euſſent d'autres ſentimens de l'ame, puiſque ſoutenant qu'elle étoit éternelle, qu'elle n'avoit point de commencement, qu'elle exiſtoit & ſe mouvoit par elle-même, qu'elle étoit en un mot une nature ſimple incapable de diſſolution & de corruption, qualités qui toutes ne conviennent qu'à la Divinité (*a*), il falloit néceſſairement, ou que de toutes les ames particulieres ils fiſſent autant de Dieux, ou qu'ils ne les regardaſſent toutes que comme des portions d'une même maſſe, à laquelle ils donnoient ce nom

(*a*) Auſſi Cicéron ne craint-il pas de dire, que Dieu n'eſt autre choſe qu'une ame très-ſimple, abſolument dégagée de la matiere. *Nec verò Deus ipſe: qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi poteſt, niſi mens ſoluta quædam & libera, ſegregata ab omni concretione mortali.* Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

d'ame univerſelle, & qui dans leur façon de penſer n'étoit en effet autre choſe que la Divinité. Telle eſt encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philoſophes Perſans & Indiens, commme on peut le voir dans la lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain, où il prouve que cette doctrine ſape tous les fondemens de la Religion. En effet dans ce ſentiment nous ſerions tous autant de Dieux : par conſéquent il ſeroit ridicule de dire, que nous nous ſerions impoſés à nous-mêmes un culte qui ne s'adreſſeroit qu'à nous, & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer, dont l'un ne nous regarderoit point, tandis que nous ſerions aſſurés de l'autre.

Après tout ce qui a été dit, il eſt inutile de s'arrêter ici à montrer ce que tout Lecteur apperçoit comme moi, que cette preuve triomphante, cet argument ſans replique, que nosMétaphyſiciens modernes ſe vantent d'avoir imaginé pour démontrer la ſpiritualité

& l'immortalité de l'ame, n'eſt préciſément autre choſe que le raiſonnement de Platon, & qu'ils en ſont poſitivement redevables à ce Philoſophe. Mais ce que tout le monde ne voit peut-être pas, c'eſt que leur prétendue démonſtration n'eſt dans le fonds qu'un pur ſophiſme, & qu'en adoptant le raiſonnement du Philoſophe Grec, ſans oſer admettre ſes principes, ils ſe ſont jettés dans un labyrinthe de difficultés, dont il leur eſt impoſſible de ſortir. Pour s'en convaincre, il ſuffit d'examiner cette preuve ſi claire & ſi évidente. La voici.

La matiere eſt incapable de penſer : or il y a en moi quelque choſe qui penſe; donc il y a en moi une ſubſtance différente de la matiere, & c'eſt ce que j'appelle eſprit. On conçoit que dans cet argument toute la difficulté conſiſte dans la majeure, ou dans la premiere propoſition: car s'il eſt vrai que la matiere ſoit incapable de penſer, certainement par ce raiſonnement l'exiſtence de

l'esprit est parfaitement démontrée. C'est donc ce qu'on ne peut discuter avec trop de soin : sur quoi je prie mes Lecteurs de faire avec moi les réflexions suivantes.

Personne n'ignore qu'en bonne Logique, dans toute proposition il faut connoître les deux termes, le prédicat & le sujet : parlons intelligiblement. On convient que pour nier ou pour affirmer quelque chose d'une autre chose, il faut que toutes deux soient également & réellement connues. Ainsi pour assurer, par exemple, que Dieu est bon, il faut que j'aie nécessairement une idée de Dieu, & une idée de la bonté. Or dans cette proposition : la matiere est incapable de penser, je demande ce que l'on connoît ? Est-ce la matiere ? Nos Métaphysiciens ne manqueront pas d'en convenir ; & ils la définiront d'abord une substance étendue. Mais si je pousse la question plus loin, & que je veuille sçavoir pourquoi ils ne reconnoissent que de l'étendue dans la matiere, ne seront-ils pas

forcés d'avouer, que c'eſt parce qu'ils n'y connoiſſent que cela. Grands Philoſophes ! eſt-ce donc là le fruit de tant de méditations & de tant de veilles ? Nous ne connoiſſons, dites-vous, dans la matiere autre choſe que de l'étendue: de ce principe tout autre moins préſomptueux concluroit ſimplement, qu'on ne peut aſſurer que la matiere penſe. Mais ce ſentiment eſt trop bas & trop ingénu pour des Philoſophes; & de leur ignorance ils prétendent faire le fondement d'une vérité incontestable. Nous ne ſçavons point, diſent-ils, que la matiere puiſſe penſer; donc elle eſt incapable de penſer. Pitoyable raiſonnement! On ne découvre dans la matiere que de la longueur, de la largeur & de la profondenr: j'en conviens; mais peut-on dès-lors ſe croire en droit d'en conclure, qu'elle ne renferme que cela ? croit-on donc avoir pénétré parfaitement la nature & toutes les propriétés de la matiere ? Si à l'arrivée des Européens en Amérique, quelqu'un

d'eux eût dit aux originaires du pays, en leur montrant un canon, & autant de poudre qu'il peut en tenir dans un grain de mil : en mettant quelques livres de cette poudre dans ce canon, je vais lancer à cinq cens pas un boulet de soixante livres de bale ; les Habitans du nouveau Monde se seroient récriés contre l'impossibilité de cette proposition, & on les auroit traités d'ignorans & de barbares. On eût eu raison : peut-on raisonner de ce qu'on ignore? Ne tient-il qu'à dire, je ne sçais pas que telle chose se puisse, pour en conclure aussi-tôt qu'elle ne se peut point ? Pour parler affirmativement des effets que la poudre à Canon est capable de produire, il faut d'abord en bien connoître la nature. Mais le raisonnement de nos Métaphysiciens est encore moins pardonnable, que celui de ces Iroquois. Ces Sauvages avoient du moins l'idée d'un boulet de soixante livres : au contraire, non-seulement nos Philosophes ignorent la nature &

toutes les propriétés de la matiere ; ils connoiſſent encore moins celle de la penſée : enſorte qu'il eſt vrai de dire, qu'ils ont raiſonné ſur deux choſes, qui leur étoient également & parfaitement inconnues.

En effet la penſée eſt un mode ou une ſubſtance. Si ce n'eſt qu'un ſimple mode, qui me perſuadera qu'elle ne peut convenir à la matiere comme à l'eſprit ? Certainement le mouvement n'eſt point matiere : il n'eſt ni long, ni large, ni étendu ; & ſi on lui attribue quelquefois ces propriétés, ce n'eſt que métaphoriquement, & en tant qu'il eſt joint à la matiere. Cependant on ne peut nier, que le mouvement qui eſt une propriété de l'eſprit, ne convienne également à ce que nous connoiſſons ſous le nom de corps. Prétend-on au contraire que la penſée eſt une ſubſtance ? Mais cette ſubſtance, la diſtingue-t'on de l'ame, ou veut-on la confondre avec elle, comme Platon ? Si la penſée eſt une ſubſtance diſtinguée de l'ame,

voilà dès-lors l'ame, la penſée, la volonté peut-être, trois ſubſtances ſpirituelles diſtinguées entr'elles, & réunies dans un même corps. Bien plus, ſi la penſée eſt une ſubſtance diſtinguée de l'ame, quel rapport ſa ſpiritualité, quoique prouvée, peut-elle avoir avec la ſpiritualité de l'autre ? Que ſi de l'ame & de la penſée on ne fait qu'une ſeule & même ſubſtance, il faudra dire que dans l'homme il y a autant d'ames, autant de ſubſtances, que de penſées; ce qui eſt abſurde.

Je vais plus loin, & je dis que non-ſeulement nos Métaphyſiciens ignorent la nature de la matiere & celle de la penſée, mais qu'ils ne connoiſſent pas même celle de l'eſprit. Ils en conviennent. Nous ne la connoiſſons pas poſitivement, diſent-ils : nous ne voyons point l'eſprit ; il ne tombe point ſous nos ſens ; nous n'en avons pas une idée claire, diſtincte & poſitive ; en un mot nous ne pouvons pas le définir poſitivement, & dire préciſément ce que c'eſt. Mais nous le

connoiſſons du moins négativement, & nous pouvons dire ce que ce n'eſt pas. C'eſt-à-dire, que lorſqu'on n'a aucune idée d'une choſe, & qu'elle eſt inconnue, on ne peut pas dire, à la vérité, ce que c'eſt; mais que rien n'empêche que l'on ne puiſſe dire ce qu'elle n'eſt point? Je l'avoue; tout autre qu'un Philoſophe s'y ſeroit mépris, & n'auroit jamais imaginé un ſi beau ſecret. Mais je m'en contente; & de cette diſtinction frivole de connoiſſance poſitive, & de connoiſſance négative, je conclus que puiſque nos Métaphyſiciens ne connoiſſent l'eſprit que négativement, puiſqu'ils ne peuvent pas dire ce que c'eſt, mais ſeulement ce que ce n'eſt pas, ils ont tort d'aſſurer qu'il eſt capable de penſer.

Mais avant que d'affirmer d'une choſe ce qu'elle eſt ou ce qu'elle n'eſt point, ne ſeroit-il pas à propos de s'aſſurer préalablement qu'elle exiſte? Autrement nous raiſonnons en l'air, & nous apprêtons à rire, de même que

ceux qui après s'être beaucoup fatigués à trouver les raisons de quelque évenement après de longues & pénibles recherches, sont tout surpris d'apprendre que le fait en question est imaginaire, & n'a jamais eu de réalité. Or je demande quelle preuve la raison peut nous fournir de l'existence de l'esprit ? On dira sans doute, que c'est une conséquence nécessaire de l'existence de la pensée puisque la pensée ne pouvant convenir à la matiere, elle suppose nécessairement l'exiſtrence d'une autre substance qui ne soit point matiere, & dont elle soit l'effet. Or cette derniere substance, nos Philosophes l'appellent esprit. Reprenons ce raisonnement : le voici. La pensée ne peut convenir à la matiere ; donc l'esprit existe. Et pourquoi la pensée ne peut-elle couvenir à la matiere ? C'est, dit-on, parce qu'elle est spirituelle. Ainsi de la nature de la pensée on conclud l'existence de l'esprit ; & de l'existence

l'existence de l'esprit on infere que telle est la nature de la pensée. Voilà le cercle. Après cela ai-je eu tort d'avancer d'abord, que la prétendue démonstration de nos Métaphysiciens n'étoit qu'un pur sophisme, & une pétition de principe?

Que seroit-ce, si approfondissant davantage cette question, j'ajoutois que si l'ame humaine est véritablement d'une nature spirituelle, elle ne peut l'être, qu'elle ne soit en même tems un être parfaitement simple; & que par conséquent, suivant le raisonnement de Platon, de Cicéron & de la raison même, elle est un Ange, elle est Dieu: Que cette distinction qu'on voudroit introduire entre les substances spirituelles, est toute gratuite & sans fondement: Que la simplicité faisant leur essence, & cette qualité n'étant susceptible ni du plus ni du moins, tout être qui la possede & dont elle constitue la nature, doit la posséder dans le

plus haut degré, ſans qu'aucun autre puiſſe jamais être plus pur ou plus ſimple : Que ces rangs & ces degrés entre les eſprits ſont par conſéquent chimériques & imaginaires : Qu'au reſte ſi malgré ce qu'en dit la raiſon, il eſt permis d'imaginer des eſprits plus purs les uns que les autres, on peut à bien plus juſte titre admettre des diſtinctions dans la matiere, & croire qu'elle n'eſt pas toute auſſi groſſiere, auſſi inſenſible, auſſi aveugle que celle que nous connoiſſons ; & que ſi ces eſprits plus purs peuvent ce qu'un eſprit moins pur ne peut point, il n'eſt pas abſurde de penſer qu'une matiere plus pure, plus déliée, qui ne tombe point ſous nos ſens, & dont nous ignorons la nature ainſi que de l'eſprit, puiſſe produire certaines opérations, dont la matiere ordinaire & commune nous ſemble abſolument incapable.

Je pourrois encore demander à nos Philoſophes, quel eſt l'emploi de cette ame ſpirituelle dans le corps humain ? Y a-t'elle

été placée, afin que par ses ordres les esprits animaux coulent dans les membres qu'elle veut mouvoir ? Mais outre qu'elle ignore le plus souvent l'économie de ce corps qu'elle remue, & que la plûpart des ames ne sçavent pas seulement s'il y a des esprits animaux, ou ce que c'est, prétend-on que ce mouvement que l'ame communique aux esprits, elle l'a d'elle-même & par sa nature ? En ce cas il faut donc en revenir au systême de Platon, & confondre l'ame avec la Divinité. Que si elle reçoit ce mouvement d'ailleurs, de quelle utilité est-elle à l'homme, puisque la cause étrangere qui la meut, est également puissante pour remuer immédiatement la matiere ? On dira sans doute, que l'ame spirituelle a été donnée à l'homme, afin qu'à l'occasion de certaines pensées de l'ame, Dieu soit excité à déterminer le mouvement des esprits. Mais la difficulté revient toujours, puisque pour avoir certaines pensées, ou l'ame a besoin du même concours

de Dieu qui eſt néceſſaire pour déterminer le cours des eſprits, enſorte qu'il faudra remonter à l'infini pour trouver en quoi elle eſt utile à l'homme ; ou elle peut les produire indépendamment de ce concours, ce qui l'égale encore à la Divinité, & en fait un être auſſi indépendant que Dieu même.

On objectera peut-être que ſi l'ame n'eſt pas ſpirituelle, ſi elle n'eſt pas diſtinguée du corps, ſi elle eſt matérielle comme lui, il s'enſuit que le ſentiment accompagne toujours le corps, qu'il ne ceſſe pas même dans les cadavres, & qu'on ſe flateroit en vain qu'il ne perſévérât point après la mort ; & on ne nie pas que cette objection ne pût avoir lieu contre ceux, qui ne regarderoient la vie & le ſentiment que comme une vertu répandue dans tous les corps, eſſentielle au corps, & qui ne peut en être ſéparée (a). Mais il eſt évident qu'elle ne prouve rien contre ceux qui regarderoient

(a) Voyez Bayle, au mot DICE'ARQUE, Note (c).

l'ame comme une ſubſtance corporelle, à la vérité, mais cependant diſtincte du corps. En ce cas dès l'inſtant que cette ame eſt cenſée ſéparée du corps auquel elle étoit unie, on conçoit que dès ce moment tout ſentiment doit ceſſer dans les cadavres.

Il eſt vrai qu'on peut dire, que puiſque cette ame qu'on ſuppoſe matérielle eſt capable de ſentiment, il s'enſuit que le ſentiment n'eſt pas moins une propriété eſſentielle à la matiere, que l'étendue; que par conſéquent, comme il ne peut y avoir de corps qui n'ait cette derniere propriété, il n'y a aucune portion de la matiere dans laquelle on ne doive trouver la premiere; qu'ainſi le ſentiment n'eſt pas moins eſſentiel à un cadavre, aux pierres, aux métaux, qu'à cette portion de matiere qu'on appelle l'ame, & à laquelle on attribue cette propriété privativement à toute autre. Par cet argument qu'on regarde comme invincible (*a*), on croit pouvoir dé-

(*a*) Voyez Bayle, *ubi ſuprà.*

montrer qu'en ſuppoſant même que le ſentiment n'eſt qu'une modification du corps, on ne ſçauroit dire que la matiere puiſſe ceſſer de ſentir, ſans qu'elle perde quelque choſe de ce qui lui eſt eſſentiel. Car, dit-on, toutes les modalités ſont de telle nature, qu'elles ne ceſſent, que pour faire place à une autre modalité de même genre. Il n'y a point de figure qui ſoit détruite que par une autre figure, point de couleur qui ſoit chaſſée que par une autre couleur. D'où l'on conclud que pour raiſonner juſte, il faut dire qu'il n'y a point de ſentiment qui ſoit chaſſé que par un autre ſentiment, & que ſi les eſprits animaux n'ont pas hors des nerfs le ſentiment qu'ils y avoient, ils ne l'ont perdu, qu'en acquérant une autre ſorte de ſentiment.

Mais pour ſentir d'abord le foible de cette objection que l'on regarde mal à propos comme inſoluble, il ſuffit de faire attention que ce long raiſonnement roule

uniquement ſur une équivoque, & que rien n'eſt plus facile que de lever la difficulté, en ſuppoſant que le ſentiment ſoit une propriété, non pas de la matiere & du corps en général, mais de telle matiere, de tel corps en particulier, par exemple, de la matiere organiſée. Pour fonder cette réponſe, il ſuffit que nous ne connoiſſions aucun corps organiſé qui ne ſente point, & aucune matiere, qui ſans le ſecours de l'organiſation, ſoit capable de ſentiment. Or, de cette vérité inconteſtable, il s'enſuit néceſſairement que le ſentiment ne doit ſe rencontrer dans aucun corps, qu'autant qu'on le ſuppoſe organiſé; que par conſéquent les eſprits animaux ne peuvent conſerver aucun ſentiment hors des nerfs, puiſqu'outre qu'à leur ſortie des nerfs ils ceſſent eux-mêmes d'être eſprits animaux, changeant alors de propriété, je veux dire de mouvement & de figure, ils ſont dès-lors privés du ſecours des organes dans leſ-

quels ſe produit le ſentiment ; & qu'enfin le ſentiment ne doit ſe rencontrer ni dans la pierre, le bois ou les métaux, ni dans les cadavres. Je ne me ſuis étendu ſur cet article, que pour faire voir que nos Philoſophes ont beau ſe flater d'avoir perfectionné la Métaphyſique ; qu'ils ont beau ſe vanter d'être plus ſubtils & plus éclairés que les Anciens ; que malgré tout leur ſçavoir & toute leur pénétration, ils n'ont rien dit, que ce que Platon avoit dit avant eux ſur le ſujet dont il s'agit ici ; & qu'au lieu que dans ſa façon de penſer il raiſonnoit conſéquemment, ils n'ont fait que déraiſonner en voulant accommoder ſes raiſonnemens à leurs principes.

Je reviens aux Dialogues de ce Philoſophe. Ils eurent d'abord beaucoup de ſuccès, & lui acquirent un grand nombre de Diſciples. Mais ſoit que ſon ſyſtême ſur la nature de l'ame fût inintelligible, ſoit que l'eſprit humain, naturellement porté vers les

choses sensibles, ne pût s'accoutumer à ses raisonnemens abstraits, il arriva qu'il fut fort applaudi sans être entendu, & que la plûpart ne pouvant se défaire de l'idée matérielle qu'ils s'étoient toujours formée de leur ame, continuerent de se la représenter comme auparavant.

Jamais le Platonisme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établissement de l'Evangile ; & jamais les hommes n'ont eu une idée plus grossiere & plus imparfaite de la nature de l'esprit. Non-seulement ils ne spiritualisoient point cette substance qui nous anime, ils donnoient même des corps à ces êtres si élevés au-dessus de la nature humaine, aux Anges, aux Démons. Le fameux Philon Juif, en qui on disoit que l'ame de Platon avoit passé, & après lui tous les premiers Chrétiens, parmi lesquels on comptoit d'illustres Platoniciens, tels qu'Athénagore, S. Justin, S. Clément d'Aléxandrie, Origenes &c. n'en avoient point d'autre idée, lors-

qu'ils aſſuroient que les enfans de Dieu ; qui au commencement du monde eurent commerce avec les filles des hommes, n'étoient autre choſe que les Anges qui habiterent avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans ou les Démons(*a*). L'eſprit de Dieu deſcendu récemment ſur les Apôtres & ſur les Diſciples, n'en étoit pas mieux connu de ces mêmes hommes, qui venoient d'en être remplis. L'hiſtoire de cet évenement, tel qu'il eſt rapporté au commencement des Actes, ne nous perſuade que trop, qu'ils ſe l'imaginoient ſeulement comme un vent violent & un feu ſub-

(*a*) C'étoit l'opinion commune des Peres des premiers ſiécles. Voici de quelle façon S. Clément d'Alexandrie s'en exprime : Δεῖγμα σοι τούτων οἱ Ἄγγελοι, τοῦ Θεοῦ τὸ κάλλος καταλελειπότες διὰ κάλλος μαραινόμενον, καὶ τοσοῦτον ἐξ οὐρανῶν ἀποπεσόντες χαμαί. *Pædag. lib.* 3. *cap.* 2. V. le même Pere, *Strom. lib.* 3. & 5. Athenagore, *Apol. pro Chriſt.* Lactance, *Div. Inſtit. lib.* 2. *cap.* 14. Philon, *lib. de Gig.* &c.

til. Mais pour ne parler ici que de ce qui regarde l'ame, nous allons faire voir que, quoique les premiers Chrétiens eussent une vénération très-particuliere pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philosophes qui eût le mieux parlé de la Divinité, ils n'en comprenoient pas mieux son systême, & n'en avoient pas une idée moins grossiere & moins matérielle de la nature de l'ame.

Tatien qui dit dans un endroit que les Anges & les Démons sont des substances spirituelles, c'est-à-dire, selon lui, semblables au feu ou à l'air (a); assure un peu plus haut que l'ame est non-seulement corporelle, mais même mortelle. Il ne veut admettre aucune différence entre les bêtes &

(a) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν ȣ̓ κέκτυνται, πνευματικὴ δέ ἐςιν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις, ὡς πυρὸς, ὡς ἀέρος. Tatian. *Orat. ad Græc. cap.* 25.

les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur piété *(a)*.

Théophile d'Aléxandrie parle de l'immortalité d'une maniere assez embrouillée. Cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée sur ce sujet. Après avoir dit de l'ame, que quelques-uns la croient immortelle, il ajoûte que néanmoins on ne peut concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu *(b)*.

Saint Justin enseigne positivement & sans détour, qu'on ne doit pas dire que l'ame est immortelle: car, ajoute t'il, ce qui est immortel est increé *(c)*.

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement. Les ames, selon ce Pere, ayant commencé d'être, il seroit naturel qu'elles finissent de même; mais Dieu par sa toute-

(*a*) Idem, *ibid. cap.* 21.

(*b*) Theophil. *ad Autolyc. lib.* 2.

(*c*) *Non ipsam* (animam) *oportet dicere immortalem: quod enim immortale est, & ingenitum esse necesse est.* Justin *Dial. cum. Tryph.*

puiſſance les conſerve éternellement (a). Il eſt inutile d'avertir ici, qu'il eſt égal de dire que l'ame eſt mortelle, ou d'aſſurer qu'elle eſt corporelle. Tout le monde ſçait que l'ame n'eſt immortelle, qu'autant qu'elle eſt ſpirituelle, parce que l'eſprit eſt néceſſairement immortel par ſa nature : ainſi ce qui eſt mortel ne peut être eſprit. Par conſéquent Saint Juſtin, S. Irenée & Théophile, en diſant que l'ame eſt mortelle, aſſurent en même

(a) *Si qui autem hoc in loco dicant, non poſſe animas eas, quæ paulò antè eſſe cœperint, in multum temporis perſeverare, ſed oportere eas, aut innaſcibiles eſſe, ut ſint immortales, vel ſi generationis initium acceperint, cum ipſo corpore mori : diſcant, quoniam ſine initio & ſine fine, verè & ſemper idem, & eodem modo ſe habens, ſolus Deus eſt, qui eſt omnium Dominus. Quæ autem ſunt ab illo omnia, quæcunque facta ſunt, & fiunt, initium quidem ſuum accipiunt generationis ; perſeverant autem & extenduntur in longitudinem ſæculorum ſecundùm voluntatem factoris Dei.* Et apres avoir rapporté l'exemple du Soleil, de la Lune & des Etoiles, il ajoute : *Sic & de animabus & de ſpiritibus, & omninò de omnibus his, quæ facta ſunt, cogitans quis minimè peccabit.* Iren. *adv. Hær. lib. 2. cap. 64.*

tems qu'elle eſt corporelle.

Il n'eſt pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puiſqu'il attribue un corps à Dieu même (*a*). Il n'avoit vraiſemblablement d'autre idée de l'eſprit, que celle d'une matiere extrêmement ſubtile: car voici comment il parle de la Divinité. » Quoi-

(*a*) Il eſt difficile de juſtifier les Peres des premiers ſiécles ſur ce qu'ils ont crû l'ame corporelle. Il eſt certain que ce ſentiment a été très-commun parmi eux. Peut-être pourroit-on dire qu'ils ne lui ont attribué un corps ainſi qu'aux Anges, & quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'étoit point un ſimple mode, une maniere d'être, mais une ſubſtance réelle ſubſiſtante par elle-même. Peut-être auſſi le plus court ſeroit-il d'avouer qu'ils ont pû ſe tromper ſur cet article. Il n'en eſt pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui ſoutiennent aujourd'hui la même opinion ſe flateroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme ſi malgré ce que la Religion enſeigne, ces anciens Docteurs de l'Egliſe avoient nié l'immortalité de l'ame. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce ſujet, eſt qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle de la maniere dont Dieu eſt immortel; c'eſt-à-dire, néceſſairement, par ſon eſſence & ſa nature, & de la maniere dont

» que Dieu, dit il (*a*), ſoit un eſprit, qui
» peut nier qu'il ne ſoit un corps, l'eſprit
» n'étant autre choſe qu'une eſpéce de corps,
» accompagné d'une figure qui lui eſt pro-
» pre? « Dans un Traité exprès qu'il a com-
poſé ſur l'ame, il prouve par de longs rai-
ſonnemens que cette ſubſtance eſt corpo-
relle (*b*); qu'elle eſt de même figure que le
corps qu'elle habite; qu'elle eſt produite en

Platon entendoit cette immortalité, qu'il confon-
doit avec l'éternité, qui ne convient qu'à la Divi-
nité ſeule. En un mot on a lieu de croire que ces
premiers Peres ont penſé à la vérité que l'ame étoit
matérielle & mortelle de ſa nature; mais que ſou-
mis à ce que la Religion nous enſeigne, ils ont crû
que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par ſa
pure bonté & par ſa grace. Si cette Théologie ne
s'accorde pas avec la Philoſophie de nos jours, au
moins n'a-t'elle rien de contraire à la Doctrine de
l'Evangile.

(*a*) *Quis negabit Deum corpus eſſe, etſi Deus? Spi-
ritus enim corpus ſui generis in ſuâ effigie.* Tertul.
lib. cont. Prax.

(*b*) Voyez entr'autres le chapitre 7. où il prouve
par l'hiſtoire du mauvais Riche que l'ame eſt un
corps, puiſque celle du mauvais Riche etoit brûlée
dans l'Enfer. Et n'importe, dit-il, qu'on prenne

nous au moment de la conception par l'ame de nos parens, de même que notre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle; mais il n'entend parler sans doute que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'essence & nécessaire. S. Irenée donne aussi à l'ame une figure corporelle (*a*).

Arnobe s'emporte contre Platon, & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (*b*): il dit que c'est un effet de leur orgueil; que l'ame est naturellement mortelle, mais que Dieu la conserve par sa

cette histoire pour une parabole. *Si enim non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis, nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant.* Voyez aussi le chapitre 9. où il donne à l'ame les trois dimensions avec une figure corporelle, & où il dit qu'elle est de la couleur de l'air.

(*a*) *Per hæc manifestè declaratum est, & perseverare animas, & habere hominis figuram.* Iren. *adv. Hær. lib. 2. cap. 63.*

(*b*) Arnob. *lib. cont. Gent.*

bonté

bonté. Il assure, comme Tertullien, que ce sont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Lactance, après avoir parlé de la diversité des opinions sur la nature de l'ame, établit son systême comme une doctrine beaucoup plus raisonnable, & soutient qu'elle est une lumiere qui se nourrit de l'humeur du sang, de même que la lumiere d'une lampe se nourrit de celle de l'huile *(a)*.

Sans parler de Jamblique, de Porphyre & de plusieurs autres Platoniciens Payens du même tems, ceux qui faisoient profession de cette secte dans le Christianisme avoient

(a) *Alii sanguinem esse dixerunt, alii ignem, alii ventum, undè anima vel animus nomen accepit, quòd Græcè ventus ἄνεμος dicitur . . . Videtur ergò anima similis esse lumini, quæ non ipsa sit sanguis, sed humore sanguinis alatur, ut lumen oleo:* Et plus bas: *Nec tamen in tantum eos falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omninò nihil dixerint. Nam & sanguine simul, & calore, & spiritu vivimus. Sed cùm constet anima in corpore his omnibus adunatis, non expresserunt propriè quid esset.* Lact. *de Opif. Dei, cap.* 17.

une idée toute matérielle de la nature de l'esprit. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce que dit Psellus, qui s'appuyant sur l'autorité des Peres, sur tout de S. Basile, assure que les Anges & les Démons peuvent être vus & touchés, & qu'on sçait par des faits certains qu'il y en a eu qui se sont brûlés, & qui ont laissé de leurs cendres. Synésius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien, dit grossiérement, que l'ame a un corps subtil & aërien, avec lequel elle s'envole au Ciel, quand elle quitte son corps grossier & terrestre (a).

Nous aurions un plus grand nombre de preuves de l'idée toute matérielle que les Chrétiens de ces premiers tems avoient de leur ame, si parmi eux un grand nombre s'étoit avisé d'écrire sur cette matiere. Ce que j'ai rapporté plus haut d'un des plus anciens conciles de l'Eglise (b), en nous faisant

(a) Synes. *De insomniis.*
(b) Voyez *chap.* 3.

connoître l'opinion commune de ceux qui le composoient, doit nous confirmer dans cette pensée. J'ajouterai même, qu'un Concile beaucoup plus célebre que celui d'Elvire, peut être soupçonné d'avoir eu une idée fort imparfaite de la nature de l'esprit. Je parle du sixiéme Concile œcuménique, où Sophronius Patriarche de Jérusalem ayant avancé que les ames, ni même les Anges, n'étoient point immortels ni incorruptibles de leur nature, mais seulement parce que Dieu leur a accordé la spiritualité & l'immortalité, le Concile ne l'en reprit point, & ne censura pas sa doctrine.

Mais si l'on confondoit autrefois l'esprit avec la matiere, en se représentant l'ame comme une substance corporelle, on peut dire qu'en récompense on attribuoit aussi à la matiere des propriétés, qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'esprit. On croit aujourd'hui que le corps est incapable d'aucun

ſentiment de plaiſir ou de douleur (*a*) : au contraire on s'imaginoit autrefois que le corps ſeul étoit capable de ces ſentimens. Non-ſeulement les premiers Chrétiens (*b*), mais généralement tous les Philoſophes, & Platon lui-même, l'ont penſé de la ſorte. On croyoit l'ame ſuſceptible de joie, de triſteſſe, de deſir, d'inquiétude; mais à l'égard de ces ſentimens vifs qu'on appelle proprement plaiſir & douleur, on l'en jugeoit abſolument incapable. C'eſt pour cette raiſon que parmi les Payens ceux qui ont fait quelque attention ſérieuſe à ce que l'on diſoit de l'autre monde, ne comprenant pas que l'on pût ſouffrir ſans avoir un corps, ont enfin ceſſé de le croire, & s'en ſont moqués, comme Cicéron nous l'apprend (*c*).

(*a*) Ce n'eſt que depuis l'établiſſement du Carteſianiſme, que cette opinion a prévalu dans l'Ecole.

(*b*) Voyez ce qui a été dit plus haut de Tertullien, *pag.* 127. *Not.* (*b*).

(*c*) *Tantùmque valuit error, qui mihi quidem jam*

Mais auſſi, comme en reconnoiſſant un Dieu juſte, qui doit punir les crimes & récompenſer les vertus, on ne ſçauroit comprendre comment il peut exercer ſa juſtice, ſi les ames ſont incapables de douleur & de plaiſir, la réſurrection des corps, qui, comme nous l'avons vû (*a*), eſt une opinion tirée de la Théologie des Mages, fut d'abord adoptée par les Juifs, comme un moyen qui remedioit parfaitement à cette difficulté : la Religion Chrétienne cimentée par la mort & la réſurrection de Jeſus-Chriſt l'a depuis embraſſée, & en a fait le fondement de notre eſpérance. En effet, la Religion à part, il eſt certain que les premiers Chrétiens ne donnent point d'autre raiſon de la néceſſité de la réſurrection future. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre cho-

ſublatus videtur, ut corpora cremata cùm ſcirent; tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ ſine corpore nec fieri poſſent, nec intelligi. Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

(*a*) Voyez plus haut chap. 3. *pag.* 83. *Not.* (*a*).

ſe (*a*) ſinon que Dieu étant juſte, doit donner aux uns la récompenſe qui leur eſt dûe, & faire ſouffrir aux autres la peine qu'ils ont méritée. Tertullien en a parlé de même, en y ajoutant ſeulement quelques autres preuves, qu'il eſt inutile d'examiner ici (*b*).

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conſervée ſur la nature de l'ame, & de l'idée peu ſpirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établiſſement du Platoniſme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le ſyſtême de la ſpiritualité de l'ame s'eſt établi dans l'eſprit des hommes. Il fallut renoncer à une maniere de penſer ancienne, naturelle & facile, pour en embraſſer

(*a*) Athenag. *De Reſur. mort.*

(*b*) *Hæc erit tota cauſa, imò neceſſitas reſurrectionis, congruentiſſima ſcilicet Deo deſtinatio judicii, de cujus diſpoſitione diſpicias, an utrique ſubſtantiæ humanæ dijudicandæ cenſura divina præſideat, tam animæ, quàm corpori. Quod enim congruit judicari, hoc & competit reſſuſcitari,* Tertul. *de Reſur. carnis, cap.* 14.

une nouvelle, difficile & abſtraite. Il fallut ſoumettre & impoſer ſilence à une imagination rebelle, qui juſques-là s'étoit toujours crûe en droit de former ſeule & de repréſenter cette ame, à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus aucune part. Tout cela coûta bien des efforts, & conſuma beaucoup de tems. Cependant à force de s'appliquer, de méditer & de raiſonner ſur cette queſtion, on ſe dégagea inſenſiblement de la matiere : peu à peu les eſprits ſe ſubtiliſerent ; & on parvint enfin à ſe perſuader qu'il étoit eſſentiel à l'immortalité de l'ame, que cette ſubſtance ne fût point un corps. Il reſta ſans doute beaucoup d'hommes, qui conſerverent encore leurs images groſſieres, puiſqu'il s'en trouve meme aujourd'hui de ce caractere. Hippocrate continua d'avoir des ſectateurs : Empédocle & Démocrite en eurent de même; mais Platon prévalut. Son opinion devint la plus générale & la plui ſuivie ; & non ſeulement on convint que l'ame

étoit immortelle : on lui accorda auſſi la ſpiritualité, qu'on lui avoit ſi long-tems refuſée (a).

CHAPITRE V.

De ceux qui ont rejetté l'immortalité de l'ame.

POur donner une connoiſſance entiere & parfaite de ce que les hommes ont penſé autrefois ſur la nature de l'ame, il ne ſuffit pas d'avoir parlé de ceux qui l'ont crûe immortelle ; il faut encore faire connoître ceux qui lui ont refuſé l'immortalité, ou qui du moins ont regardé cette opinion comme fort équivoque & très-incertaine. Si ces derniers ſont les moins conſidérables par leur nombre, ils l'emportent de beaucoup d'ailleurs par leur eſprit & par leur mérite.

(a) *Obtinuit non minùs de æternitate ejus, quàm de incorpolitate ſententia.* Macrob. in Som. Scip. lib. 1. cap. 14.

On eſt ſurpris de voir qu'une doctrine aujourd'hui ſi établie dans le monde a été ou rejettée par des hommes éclairés, ou regardée ſeulement comme une queſtion douteuſe, qui ſervoit à exercer les eſprits, & qui n'a jamais été reçue que par des ignorans & des hommes crédules. On eſt encore plus étonné d'apprendre que chez des Nations, où l'immortalité étoit établie, il ſe trouvoit encore des partis nombreux pour l'opinion contraire *(a)*; & que des Peuples preſque entiers, après en avoir été imbus pendant pluſieurs ſiécles, l'ont enfin mépriſée, & l'ont regardée comme une fable & une chimere.

Nous avons dit que l'amour propre ayant produit dans le cœur des hommes un deſir

(*a*) C'eſt ce que Mela nous apprend des Thtaces. Après avoir dit que parmi eux, *alii redituras putant animas obeuntium; alii, etſi non redeant, non extingui tamen, ſed ad beatiora tranſire*; il ajoute: *alii emori quidem, ſed id melius eſſe, quàm vivere.* lib. 2. cap. 2.

confus, une croyance incertaine de l'immortalité (a), la politique avoit établi cette opinion parmi eux comme une vérité constante. Ainsi nous devons commencer par mettre à la tête de ceux qui n'ont point crû l'ame immortelle, ces hommas sages, ces Législateurs habiles, qui étant eux-mêmes les auteurs de son immortalité, ne pouvoient la regarder que comme leur propre ouvrage, Les Historiens qui nous apprennent ces faits, doivent être placés immédiatement après, puisque l'on ne peut imaginer qu'ils ayent été persuadés d'une doctrine, dont ils attribuoient l'invention à d'autres d'une maniere toute humaine & toute naturelle. Pouvons-nous penser qu'Hérodote ait crû l'ame immortelle, lorsqu'il assure si positivement, que l'opinion de son immortalité a pris naissance chez les Egyptiens, & que ce sont eux qui l'ont communiquée au reste du monde ? La plûpart

(a) Voyez plus haut; *chap.* 2. & consultez la Note.

des Anciens qui ont parlé de même touchant l'origine de cette opinion, ont-ils pu la regarder autrement que comme une invention humaine, quoiqu'ancienne? Croirons-nous que Diodore, César, Mela, Strabon, lorsqu'ils nous apprennent l'établissement de l'immortalité chez les Thraces, & chez les Gaulois, ayent eu un grand respect pour une doctrine, qu'ils croyoient avoir été introduite par la Politique (a)? Ceux des Anciens qui, comme je l'ai dit (b), attribuent à la Politique d'une maniere encore plus forte toutes les opinions répandues parmi les hommes touchant une autre vie,

(a) Il est certain que Diodore, Livre premier, traite de Fables tout ce qu'Orphée avoit débité des Enfers, prétendant que tout ce que ce Poëte avoit dit du Tartare & des Champs Elysées, de l'Achéron, de Charon, de Cerbere, &c. il l'avoit tiré de ce qui se pratiquoit journellement en Egypte dans les funérailles. A l'égard de Strabon, voici ses propres paroles, liv. 15. *Texunt etiam fabulas quasdam, quemadmodùm Plato, de immortalitate animæ, & de judiciis, quæ apud inferos fiunt.*

(b) Voyez ci-dessus, *chap.* 2.

n'en reconnoiſſoient probablement point d'autre après celle-ci.

Ce n'eſt pas mon deſſein d'examiner ici l'un après l'autre tous les Hiſtoriens qui nous reſtent de l'antiquité ; mais je puis aſſurer qu'il n'y en a preſque pas un ſeul, qui parût avoir crû l'ame immortelle, ſi l'on épluchoit ſes penſées avec un eſprit tant ſoit peu critique. Lorſque Denis d'Halycarnaſſe, par exemple, après avoir dit que la vertu n'eſt point inutile, ſi l'ame eſt immortelle, ajoute, comme quelques-uns le diſent (a), ne voit on pas que ces derniers mots marquent un homme plus dans la défiance que dans la perſuaſion d'une vérité, qu'il ne croit fondée que ſur l'opinion de quelques-uns ? Quand Salluſte fait dire à Céſar en plein Sénat, que la mort n'eſt autre choſe que la fin des

(a) Εἰ δὲ ἄφθαρτοι μέχρι τοῦ παντὸς τυρχάνουσιν αἱ ψυχαὶ ἡμῶν οὖσαι, καθαπὲρ εἴονταί τινες, ἀποχρῶσα τιμὴ φανοιτ᾽ ἂν τοῖς ἀρετὴν ἀσκοῦσι. Dionys. Hal. lib. 8.

miſeres humaines, & qu'après elle il n'y a ni peine à craindre, ni plaiſir à eſpérer *(a)*, ne ſent-on pas que c'eſt-là le ſentiment propre de cet Auteur, & qu'il ne penſe point autrement, que celui qu'il fait parler ? Tite-Live, Tacite, Suétone, Quinte-Curſe, qui en traitant de la ſuperſtition des autres, paroiſſent en avoir été ſi éloignés, font remarquer en eux un eſprit trop revenu des opinions populaires, pour avoir donné dans celle qu'on regardoit alors comme la principale de toutes, & comme la ſource & le fondement de toute ſuperſtition.

Les Philoſophes qu'on peut à juſte titre nommer les Evangéliſtes de l'ame immortelle, puiſqu'ils ont répandu dans tout l'univers une doctrine, qui juſqu'à eux avoit été aſſez peu connue, ont-ils été bien convaincus eux-

(a) *De pœnâ, poſſum equidem dicere id quod res habet : in luctu atque miſeriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum eſſe ; eam cuncta mortalium mala diſſolvere ; ultrà neque curæ, neque gaudio locum eſſe.* Sall. de Bel. Catil.

mêmes de la vérité de ce dogme qu'ils enſeignoient ? Pythagore eſt le premier, qui ait découvert ces myſteres aux Grecs; il leur a appris que les ames paſſoient de toute éternité d'un corps dans un autre: il pouvoit peut-être en perſuader quelques-uns ; mais lorſqu'il aſſuroit froidement qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été coq, il y a beaucoup d'apparence qu'il ne comptoit pas lui-même bien ſûrement, qu'il dût être quelque jour autre choſe que Pythagore. Je dois même ajouter, que la nouvelle doctrine de ce Philoſophe ne laiſſa pas de trouver des eſprits peu crédules, entr'autres un certain railleur, qui voulant le tourner en ridicule, le pria de ne point partir pour l'autre monde ſans l'en avertir, parce qu'il le chargeroit d'une lettre pour ſon pere qui étoit mort. Mais Pythagore lui répondit par une raillerie encore plus piquante : car il l'aſſura qu'il ne pourroit s'acquitter de cette commiſſion, parce qu'il n'iroit point dans le lieu qui ſert de demeure aux ſcélérats.

Tous les Philoſophes qui après celui-ci firent de l'ame un ſang ſubtil, un air, un feu, ne devoient pas non plus trop compter ſur l'immortalité d'une ſubſtance, qui pouvoit s'éteindre ou ſe diſſiper en ſortant du corps. C'eſt pourquoi Socrate avoit raiſon de railler ceux qui étoient de ce ſentiment, de la peur qu'ils avoient de mourir dans un lieu expoſé au vent. Mais ce qui va ſembler paradoxe, je ſoutiens que Platon lui-même, ce pere de la ſpiritualité, cet auteur de l'ame immatérielle, n'a jamais regardé ce qu'il a écrit ſur cette matiere, que comme un jeu d'eſprit & une pure ſuppoſition. Il dit ſi ſouvent, & à ſi peu de diſtance l'un de l'autre, le pour & le contre, lorſqu'il parle de l'état de l'ame après cette vie, que ceux qui regardent les ſentimens de ce Philoſophe avec reſpect, ne peuvent s'empêcher d'en être choqués & ſcandaliſés. Tantôt il eſt de l'opinion de la Métempſycoſe (a), tantôt de

(a) *In Phædro.*

celle des Enfers (*a*), & tantôt de toutes les deux il en compoſe une troiſiéme (*b*). Ailleurs il avoit imaginé une maniere de faire revivre les hommes (*c*) qui n'a nul rapport avec aucun autre de ſes ſiſtêmes. Dans un endroit il condamne les ſcélérats à reſter dans le Tartare pendant toute l'éternité (*d*); dans un autre, il les en tire au bout de mille ans (*e*) pour les faire paſſer dans d'autres corps. Il dégrade les animaux de cette communauté d'ame dont ils avoient joui juſqu'alors avec les hommes, & leur ôte par conſéquent l'immortalité; & dans un endroit il dit fort ſérieuſement (*f*), que les Cignes

(*a*) Voyez *ch.* 3. *pag.* 63. *Not.* (*a*)
(*b*) Voyez *ch.* 3. *pag.* 67. *Not.* (*a*)
(*c*) *In Politico.* Voyez *ch.* 3 *pag.* 81.
(*d*) Voyez *chap* 3. *pag.* 63. *Not* (*a*)
(*e*) Voyez *ch.* 3. *pag.* 68. *Not.* (*a*)
(*f*) *Sed ne hæ quidem mihi videntur aves, nec ipſi Cycni, ob dolorem canere: ſed ideò, opinor, quòd ſint dicatæ Apollini, atque adeo divinandi inſtinctu quodam præditæ, cùm ea prævideant bona, quæ ſunt apud inferos, canunt, magiſque eo die delectantur, quàm priori vitæ tempore.* Plato, *in Phædone.*

chantent

chantent un peu avant leur mort, parce qu'étant des oiseaux consacrés à Appollon, ils annoncent par leur chant les biens de la vie future dans laquelle ils vont entrer. Les contradictious lui sont familieres jusques dans la morale. Tantôt il veut que les femmes soient communes; & ailleurs il ordonne qu'on se marie, soumettant à des peines ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans sans entrer dans le mariage. Quelquefois il vante Homere, & le cite avec éloge; il le décrie ensuite, & le bannit de sa République. En un mot tout est traité chez lui d'une maniere problématique, incertaine, peu décidée, & qui laisse à ses Lecteurs un juste sujet de douter qu'il ait été lui-même persuadé le moins du monde de la vérité de ce qu'il avançoit.

Il faut que la question de l'immortalité de l'ame soit dangereuse à approfondir: car jamais il ne s'est vû un plus grand nombre d'incrédules & d'athées parmi les Grecs,

qu'au tems où cette queſtion y étoit le plus agitée. Tandis que ceux qui reçoivent ordinairement une opinion ſans l'examiner, ſe laiſſoient perſuader que leur ame étoit immortelle, les hommes d'un eſprit moins facile à convaincre donnoient dans un ſentiment tout contraire. Hippocrate, Dicéarque, Epicure & une infinité d'autres, refuſerent à l'ame cette immortalité, qu'on vouloit lui attribuer. Protagore compoſa exprès un livre pour la combattre *(a)*, & ce livre traitoit de ce qui ſe paſſe dans les Enfers. Dans ce tems parurent ces fameux Athées, qui oſerent ſe roidir contre le torrent des opinions populaires, & les réfuter par leurs raiſonnemens; un Evhemere, un Théodore, un Diagoras ſi connu par ſes bons mots impies *(b)*; un Hippon de Melos, qui

(a) ἔλεγέ τε μηδὲν εἶναι ψυχὴν παρὰ τὰς αἰσθήσεις. Diog. Laërt. *in Protag.*

(b) *Quid Diagoras, Atheos qui dictus eſt, poſteàque Theodorus? nonne apertè naturam Deorum ſuſtu-*

ſit trophée de ſon athéiſme même après ſa mort, en ordonnant que l'on mît ſur ſon tombeau cette Epitaphe compoſée par lui-même: *Ci-gît Hippon, que la Parque, en le privant du jour, a rendu ſemblable aux Dieux immortels* (*a*).

L'homme le plus illuſtre qui fût alors parmi les Grecs, Périclès, ne fut que trop ſoupçonné d'être dans les mêmes ſentimens qu'Anaxagore & Aſpaſie. Le premier étoit ſon ami intime, & fut condamné à l'exil pour cauſe d'impiété : l'autre étoit ſa Maîtreſſe ; & il ne la tira du danger qu'elle

lerunt? Cic. *De Nat. Deor. lib.* 1. *& lib.* 3. *Diagoras cùm Samothraciam veniſſet, Atheos ille qui dicitur, atque ei quidam amicus: Tu qui Deos putas humana negligere, nonne advertis ex his tabellis pictis, quàm multi votis vim tempeſtatis effugerint, in portumque ſalvi pervenerint? Ita ſit, inquit: illi enim nuſquàm picti ſunt, qui naufragium fecerunt, in marique perierunt.*

(*a*) Ἵππωνος τόδε σῆμα, τὸν ἀθανάτοισι Θεοῖσιν
Ἶσον ἐποίησεν μοῖρα καταφθίμενον.
Clemens Alex. *Cohort. ad Gent.*

couroit, qu'à force de prieres & de larmes (*a*). Alcibiades ſon neveu, qui avec une troupe de jeunes débauchés des premieres familles d'Athenes traita les ſaints Myſteres avec le dernier mépris (*b*), fit aſſez voir par cette action, qu'il ſe trouvoit des incrédules ailleurs que chez les Philoſophes. Rien ne prouve davantage combien étoit grand parmi les Grecs le nombre de ceux qui doutoient de l'immortalité, que la maniere peu reſpectueuſe & toute prophane avec laquelle ils traitoient leurs Dieux en plein Théâtre (*c*). On ſe jouoit & on ſe moquoit de ces mêmes Divinités, dont on auroit dû tout craindre & tout eſpérer après la mort, ſi on eût crû l'ame immortelle. Le peuple aſſiſtoit à ces ſpectacles; il y aſſiſtoit avec plaiſir, & applaudiſſoit à ces libertés.

(*a*) Voyez Plutarque, *in Pericle.*
(*b*) Voyez Cornel. Nepos, *in Alcibiad. n°.* 3.
(*c*) Voyez les Comédies d'Ariſtophane.

Il eſt arrivé aux Romains la même choſe qu'aux Grecs. Tant qu'ils ont vécu dans la ſimplicité, ſans raiſonner ſur la nature de l'ame, ils l'ont crûe immortelle : auſſi-tôt que leur eſprit s'eſt raffiné, ils ont ceſſé de le croire, & ils ont de beaucoup ſurpaſſé les Grecs en incrédulité. Comme ils avoient un jugement ſolide, on trouve preſque partout dans leurs écrits cette raiſon incompatible avec les fables, & toujours d'accord avec la nature *(a)*. Rien n'eſt plus commun, par exemple, que de rencontrer chez eux cette réflexion qui vient ſi naturellement à l'eſprit, que ce qui n'a pas toujours été, doit de même ceſſer d'être.

(*a*) Il n'eſt pas ſurprenant que dans des ſiécles éclairés les Romains ayent eu mauvaiſe opinion de la Religion de leurs Peres. Elle étoit remplie de tant d'extravagances, que les dogmes ridicules qu'elle enſeignoit, donnoient aux gens de bon ſens un juſte ſujet de douter des vérités mêmes qu'elle avoit adoptées.

» La mort n'eſt rien, dit Lucrece (a), &
» ce qui la ſuit ne nous intéreſſe point.
» Comme ce qui s'eſt paſſé avant nous ne
» nous importoit gueres: ainſi ce qui nous
» arrivera après cette vie ne nous touchera
» pas davantage. « Ailleurs (b) il compare le tems qui a précedé notre naiſſance avec celui qui doit ſuivre notre mort, & dit que l'un de ces tems ne nous regarde pas plus

(a) Nil igitur mors eſt, ad nos neque pertinet hilum;
Et ſicut anteacto nil tempore ſenſimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis:
Sic ubi non erimus, cùm corporis atque animaï
Diſſidium fuerit . . . . .

Lucret. lib. 3.

(b) Reſpice autem quàm nil ad nos anteacta vetuſtas
Temporis æterni fuerit, quàm naſcimur antè.

que l'autre. C'eſt la penſée de Séneque le Philoſophe. » Vous n'avez point été, dit-il » (a), vous ne ſerez point ; c'eſt la même » choſe : l'un & l'autre de ces tems eſt étran- » ger pour vous. «

Cicéron eſt du même ſentiment. » Un eſ- » prit ferme & éclairé, dit-il (b), eſt ſans » inquiétude : il mépriſe la mort, qui remet » les hommes au même état où ils étoient » avant que de naître. « Dans un autre endroit, parlant à des Juges, il ne craint point de dire que tout ce que nous perdons à la

Hoc igitur ſpeculum nobis natura futuri
Temporis exponit poſt mortem denique
noſtram.

Ibid.

(a) *Hæc paria ſunt, non eris, nec fuiſti : utrumque tempus alienum eſt.* Sen. *Ep.* 77. Voyez le paſſage de ce Philophe cité *chap.* 2. *pag.* 45. *Not.* (a).

(b) *Robuſtus animus & excelſus omni eſt liber curâ & angore, cùm & mortem contemnit, quâ qui affecti ſunt, in eâdem causâ ſunt, quâ antequam nati.* Cic. *De Fin. bon. & mal.*

mort, eſt de devenir inſenſibles à la peine *(a)*.

Pline étend davantage la premiere penſée, & parle ainſi de l'immortalité avec ſon bon ſens ordinaire *(b)*. » Ce qui ſuit notre » dernier jour eſt de même nature que ce » qui a précedé le premier : le corps & l'a- » me n'ont pas plus de ſentiment après la » mort, qu'ils en avoient avant la naiſſan- » ce. Mais la vanité humaine portant ſes » vûes juſques dans l'avenir, a imaginé une

(a) *Nunc quidem quid tandem illi mali mors attulit ? Niſi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia perferre . . . Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit, præter ſenſum doloris ?* Cic. *pro Cluent.*

(b) *Omnibus à ſupremâ die eadem, quæ ante primum ; nec magis à morte ſenſus ullus, aut corporis, aut animæ, quàm ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat ; & in mortis quoque tempora ipſa ſibi vitam mentitur, aliàs immortalitatem animæ, aliàs transfigurationem, aliàs ſenſum inferis dando, & manes colendo . . . Ceu verò ullo modo ſpirandi ratio homini à cæteris animalibus diſtet.* Plin. *Hiſt. lib. 7. cap. 56.*

» autre vie après celle-ci, & s'eſt promis
» l'immortalité, ſoit par le moyen de la
» Métempſycoſe, ſoit en inventant des En-
» fers où l'on dût être encore capable de
» ſentiment. De-là eſt venu le reſpect qu'on
» a pour les Dieux qui y préſident : comme
» ſi les hommes avoient une vie différente
» de celle des animaux. «

Mais le Poëte Séneque eſt celui de tous, qui a tourné cette penſée avec le plus de force & d'énergie. C'eſt dans une de ſes Tragédies, où des Chœurs s'entretiennent ainſi : (*a*)
» Eſt-ce une vérité, dit une partie du Chœur,
» ou une fable inventée pour ſéduire les
» eſprits timides, que les ames vivent après

(*a*) Verum eſt? an timidos fabula decipit?
Umbras corporibus vivere conditis.
An toti morimur, nullaque pars manet
Noſtri? . . . .
Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil,
Velocis ſpatii meta noviſſima.

» être ſéparées de leurs corps? ou bien de-
» vons-nous croire que l'homme tout en-
» tier eſt la proie de la mort, & qu'il ne
» reſte rien de lui après cette vie? « A
quoi l'on répond: » Il n'y a rien à attendre
» après la mort: la mort même n'eſt rien,
» que le terme & la fin d'une vie très-
» courte. Renoncez à tout eſpoir, banniſ-
» ſez toute crainte. Voulez-vous ſçavoir
» où vous irez après la mort? Ce ſera dans
» ce même ſéjour qu'occupent ceux qui ne
» ſont pas encore nés. L'ame & le corps
» meurent de compagnie: la mort n'épargne
» pas plus l'un que l'autre. « Un autre
Poëte exprime la même penſée en deux

Spem ponant avidi, ſolliciti metum.
Quæris quo jaceas poſt obitum loco?
Quo non nata jacent . . . . . .
Mors individua eſt, noxia corpori,
Nec parcens animæ . . . .
Senec. *Troad. Act.* 2.

mots. » Tout retourne, dit-il (*a*), à ſon
» premier être : ce qui étoit rien redevien-
» dra rien. «

J'avois oublié d'avertir, que de tout tems on a été ſi convaincu de la vérité de cet axiome, que jamais ni Pythagore, ni Platon, ni aucun autre des Anciens, n'a prétendu que l'ame fût immortelle, qu'en la ſuppoſant éternelle, & qu'en parlant de ſa nature, ils ont toujours confondu les termes d'immortalité & d'éternité. Les Chrétiens ſont les premiers, qui n'oſant avouer que l'ame fût éternelle, ont ſoutenu qu'elle étoit immortelle, quoiqu'elle eût eu un commencement. Mais en même tems ils ont reconnu, comme nous l'avons vû (*b*), que cette immortalité étoit une pure

(*a*) Ortus cuncta ſuos repetunt, matremque requirunt ;
Et redit ad nihilum quod nihil ante fuit.

(*b*) Voyez le chapitre précédent, *pag.* 122. & *ſuiv.*

grace de Dieu, & que naturellement l'ame devoit finir avec le corps, ayant commencé avec lui.

Pour ne point entasser une infinité de passages d'Auteurs Latins, qui signifient tous la même chose, il suffit de dire qu'on trouve par-tout chez eux une supériorité d'esprit, qui leur fait rejetter avec mépris toutes les opinions vulgaires. L'un nous exhorte à nous défaire de cette malheureuse crainte de l'autre monde *(a)*, qui empoisonne toutes les douceurs de la vie, & ne laisse goûter aucun plaisir pur & véritable. L'autre se récrie, dans le calme intérieur

(*a*) Et metus ille foràs præceps Acherontis agendus,
Funditùs humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Lucret. *lib.* 3.

que ressent un esprit dégagé des vains préjugés : (*a*) » Heureux celui qui remontant à » la source des choses, s'est défait de toute » crainte, qui se rit du destin, & a mis sous » ses pieds les frayeurs de l'insatiable Ache» ron. « Celui-là fait compliment à un ami de ce qu'il a un esprit philosophe (*b*), exemt des craintes de la mort, & qui méprise tout ce qui se dit des sorciers, des songes, des prodiges, des esprits & des lutins. Cet autre se

(*a*) Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Virgil. *Georg. lib.* 2.

(*b*) . . . . Caret tibi pectus inani
Ambitione, caret mortis formidine, & irâ.
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides.
Horat. *lib.* 2, *Ep.* 2.

moque de la ſotte crédulité de ceux qui ſont effrayés de tout ce qu'ils entendent débiter de l'autre monde (*a*), quoique, ſelon lui, ce ne ſoit qu'une fable inventée à plaiſir par les Poetes. Tous enfin ne parlent preſque jamais de l'autre vie, qu'ils n'y joignent l'épithete de fabuleuſe (*b*).

Ce n'étoient pas ſeulement les plus il-

(*a*) O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid ſtyga, quid tenebras & numina vana timetis,
Materiem vatum, falſique piacula mundi ?
Corpora ſive rogus flammâ, ſeu tabe vetuſtas
Abſtulerint, mala poſſe pati non ulla putetis.

Ovid. *Metam. lib.* 15.

(*b*) Jam te premet nox, fabulæque manes.

Horat. *lib.* 1. *Od.* 4.

An ficta in miſeras deſcendit fabula gentes ?

Propert. *lib.* 3. *El.* 5.

luſtres d'entre les Romains par leur eſprit & par leur mérite, qui rejettoient la fable de l'autre monde, un Céſar, un Cicéron, un Atticus, un Virgile, un Horace: la choſe étoit preſque générale. Il étoit ſi commun parmi eux d'en parler avec mépris, qu'il eût été étonnant que la crédulité des particuliers eût pû tenir contre l'opinion publique. On en faiſoit même des ſujets de Comédies, qui apparemment réjouiſſoient le peuple plus qu'elles ne l'effrayoient. Suétone nous apprend (*a*) que le jour que Caligula fut tué, on préparoit pour la nuit ſuivante un ſpectacle qui auroit repréſenté

. . . . Tænara, & aſpero
Regnum ſub domino, limen & obſidens
Cuſtos non facili Cerberus oſtio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par ſollicito fabula ſomnio.

Senec. *Troad. Act.* 2.

(*a*) *Parabatur & in noctem ſpectaculum, quo argumenta inferorum per Ægyptios & Æthiopes explicarentur.* Sueton. *in Caligulâ.*

les Enfers Poëtiques, & que la piéce devoit être jouée par des Egyptiens & des Ethiopiens. Tout cela produisoit son effet dans les esprits, & achevoit de désabuser les hommes d'une opinion, qui les avoit préoccupés pendant si long-tems. Si nous en croyons Cicéron *(a)*, on ne voyoit point de vieille, si tremblante & si imbécile qu'elle fût, qui eût peur de tous les contes qu'on faisoit & que l'on croyoit autrefois au sujet de l'autre monde. Juvénal prétend même *(b)* que les enfans à peine sortis d'en-

(*a*) *Quæ anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondàm credebantur apud inferos, portenta pertimescat?* Cic. *De Nat. Deor. lib.* 2. & dans ses Tusculanes, *liv.* 2. après qu'il a dit à Atticus: *Dic, quæso, num te illa terrent triceps apud inferos Cerberus, Cocyti fremitus, transvectio Acheruntis, Tantale, Siyphe, Minos & Rhadamante? Hæc fortassè metuis, & idcircò mortem censes esse sempiternum malum;* Atticus lui répond: *Adeòne me delirare censes, ut ita esse credam? Quis est enim tam excors, quem ista moveant?*

(*b*) Esse aliquos manes, & subterranea regna,

tre

tre les bras de leurs nourrices, regardoient déja avec mépris tout ce qui s'en débitoit. Il y a sans doute de l'éxagération dans ce que ces deux Auteurs nous apprennent; & il est probable qu'il se trouvoit encore de leur tems des gens simples & crédules, qui pensoient au sujet de l'autre vie, comme on avoit pensé avant eux. Dans plusieurs la force des premieres impressions pouvoit l'emporter sur celle du raisonnement. Outre cela un siécle a beau être éclairé; on sçait qu'il s'y rencontre toujours des esprits foibles, à qui la timidité tient lieu de la plus forte conviction. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que le plus grand nombre des Romains ne fût alors bien revenu de ce qu'on appelle préjugés & opinions populaires sur ce qui regarde l'autre vie, & que par conséquent on ne fût fort éloigné de

Nec pueri credunt, nisi qui nondùm ære lavantur.

Juven. *Sat.* 2.

croire encore l'immortalité. C'eſt ainſi que des hommes moins crédules regardoient la Religion de leurs peres comme une ſotiſe & une fable, que la ſimplicité & l'ignorance avoient enfantée (*a*).

Au reſte cette maniere de penſer ne rendoit les hommes ni plus méchans ni plus injuſtes. Pluſieurs entre les Thraces nioient l'immortalité de l'ame ; les Grecs étoient aſſez partagés ſur cette queſtion ; du tems de Cicéron & de Séneque, les Romains s'en moquoient aſſez ouvertement : cependant nous n'apprenons point, que ni les Thraces qui nioient l'immortalité, ni les Grecs qui en doutoient, ni les Romains qui la regardoient comme une fable, fuſſent ou plus amis du vice, ou moins zelés pour les bonnes mœurs, que ceux qui ſoûtenoient l'opinion contraire. Le plus zelé partiſan d'une autre vie eût il été plus tempérant qu'Epicure, qui ſe contentoit pour ſon ordinaire

(*a*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 149. *Not.* (*a*)

d'un peu de pain & d'eau, & qui faiſoit ſon régal d'un morceau de fromage (*a*) ? Si on avoit été autrefois convaincu d'une vérité qu'on a ſi bien démontrée dans ces derniers tems, je veux dire, que les ſentimens de l'eſprit n'influent que bien peu ſur les mœurs & ſur la conduite, peut-être ſe ſeroit-on moins ſoucié d'établir parmi les hommes une opinion, qui ſans les rendre de beaucoup meilleurs, les rend ſeulement plus miſérables par l'inquiétude qu'elle leur cauſe. Tous ceux dont nous venons de parler, & une infinité d'autres dont nous n'avons rien dit, étoient délivrés de cette inquiétude. Ils ne ſongeoient qu'à couler doucement leurs jours, éloignant de leur eſprit tout ce qui en auroit pû troubler la paix. Ils regardoient la vie comme un préſent de la nature, jouiſſant de ſes agrémens, & ſuppor-

(*a*) Les SS. Peres eux-mêmes & les Ecrivains Eccléſiaſtiques ont fait l'éloge de la tempérance d'Epicure.

tant ſes peines. Ils la comparoient à une table chargée de différens mets, qu'on peut quitter ſans regret lorſqu'on eſt raſſaſié ; & ils en attendoient avec tranquillité le dernier moment, qu'ils croyoient devoir être pour eux la fin de toutes choſes.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit juſqu'ici il ſemble qu'on peut conclure, qu'on n'a pû encore parvenir à démontrer l'immortalité de l'ame. Delà on pourroit peut-être inférer, qu'elle ne ſe peut prouver par les lumieres de la raiſon, puiſque tant de ſçavans hommes, tant de génies ſublimes n'y ont pas réuſſi, après y avoir travaillé pendant tant de ſiécles ; qu'elle eſt donc au deſſus de la raiſon ; & que par conſéquent tant que nous ne conſulterons que ce que nous dicte celle-ci, nous ne verrons dans nous rien que de mortel & de périſſable.

En effet, à ne consulter que nos foibles lumieres, l'homme est produit en la même maniere que les autres animaux : il croît comme eux en force, en subtilité & en industrie ; il tire comme eux sa nourriture de la terre ; & comme eux il se réunit par la mort à la poussiere, à laquelle il doit également son origine. Son ame est tellement dépendante de son corps, que l'état de l'un décide de celui de l'autre. Un corps bien ou mal constitué (*a*), le climat dans lequel on est né (*b*), l'air qu'on y respire (*c*), la boisson dont on use, la nourriture que l'on prend, une vie molle ou laborieuse, influent également sur le corps & sur la raison.

(*a*) *Ipsi animi magni refert quali in corpore locati sint : multa enim è corpore existunt, quæ acuant mentem, multa quæ obtundant.* Cic. *Tusc. Quæst. lib.* 1.

(*b*) *Plaga cœli non solùm ad robur corporum, sed etiam animorum facit.* Veget. *lib.* 2.

(*c*) *Athenis tenue cœlum, ex quo etiam acutiores putantur Attici ; crassum Thæbis : itaque pingues Thebani, & valentes.* Cic. *ubi suprà.*

L'homme blanc penſe tout différemment du noir, & l'Américain de l'Européen, le jeune du vieux, celui qui eſt agité d'une paſſion, de celui qui raiſonne tranquillement & de ſang froid. Quelle que ſoit l'union de cette ame avec le corps, elle eſt telle, que tous deux ſe fortifiant également par degrés, arrivés qu'ils ſont à l'état de perfection, ils déclinent, vieilliſſent & s'affoibliſſent également (*a*). Si le corps eſt malade, la raiſon l'eſt à proportion (*b*); elle languit dans la langueur du corps, & recouvre avec lui ſa vigueur & ſa force (*c*): en un mot le corps ne reçoit aucune altération, qu'elle n'influe également ſur l'ame.

(*a*) . . . . . . Pariter gigni cum corpore, & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.

Lucret. *lib.* 3.

(*b*) . . . . Vis morbi diſtracta per artus,
Turbat agens animam . . . . *ibid.*

(*c*) . . . . Mentem ſanari corpus ut ægrum
Cernimus, & flecti medicinâ poſſe videmus.

ibid.

Ce ſont ces conſidérations, qui ont déterminé Lucrece à penſer que l'ame eſt corporelle (*a*), ſujette qu'elle eſt à toutes les viciſſitudes du corps; Vanhelmont à dire, que l'ame immortelle n'a aucune part aux fonctions du corps, & eſt enſevelie en nous durant notre vie, ce qui eſt la réduire à un véritable anéantiſſement; & d'autres en très-grand nombre à ſoutenir qu'elle n'eſt en effet autre choſe, que le mouvement & l'intelligence, qui procede dans notre cerveau de l'arrangement de ſes organes ébranlés par les eſprits animaux. C'eſt ce qu'ils ont appellé une harmonie, un accord parfait de toutes lesparties du corps, le ſens des ſens, une lumiere qui luit dans notre cerveau, & qui y eſt entretenue par ce feu ſubtil qui s'y porte à chaque inſtant à la faveur de la cir-

(*a*) . . . . Corpoream naturam animi eſſe neceſſe eſt,
Corporeis quoniam talis ictuque laborat.
ibid.

culation du ſang. C'eſt ce que quelques autres ont nommé un eſprit divin & univerſel répandu dans toute la nature, dans toute l'étendue de la terre, de la mer, & dans les eſpaces immenſes des Cieux ; qui n'eſt pas plus propre à l'homme, qu'au reſte des animaux, & de qui les uns & les autres reçoivent à leur naiſſance les eſprits ſubtils qui les animent (*a*). Ainſi, ſelon eux, il eſt vrai de dire en général que la matiere ne penſe point, qu'elle eſt muette, aveugle & inſenſible ; mais il n'eſt pas moins conſtant, diſent-ils, que telle matiere en particulier eſt capable de penſer,

(*a*) . . . . Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractus quę maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, arminta, veros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcendo arceſſe vitas.
Scilicet hùc reddi, atque illinc reſoluta referri
Omnia, nec morti eſſe locum

Virgil. *Georg. lib.* 4.

capable de vie,d'intelligence & de ſentiment. Or cette matiere particuliere eſt, ajoutent-ils, la matiere organiſée, dans laquelle s'opere tout cela, lorſque cette activité n'eſt point interceptée par les nuages & les vapeurs du ſommeil, d'une fievre, de l'ivreſſe, ou par quelqu'autre cauſe étrangere. On ne peut donc pas avancer, continuent-ils, que la matiere en général, ou telle portion de matiere en particulier, ſoit la penſée, l'intelligence ou la vie: lui attribuer le ſentiment, le diſcernement & la raiſon, ce ſeroit prendre l'ombre pour le corps. Mais il n'eſt pas moins vrai que la raiſon, le diſcernement & le ſentiment ſe forment & réſultent néceſſairement de l'accord de cette même matiere organiſée. Et c'eſt parce que ces organes ſont également propres de l'homme & de la bête, qu'ils leur attribuent une ame commune, également capable des mêmes opérations, autant que le permet le plus ou le moins de perfection dans ces organes;

également mortelle, dans ce ſens, que par la mort cette ame eſt détruite comme le corps au regard de chaque individu qu'elle animoit; mais immortelle par rapport à la maſſe générale de la matiere, à laquelle elle ſe réunit alors, ſans perdre la faculté de pouvoir être organiſée de nouveau, & produire les mêmes opérations pendant toute l'éternité.

Quoi qu'il en ſoit de ces différens ſiſtêmes, par où l'eſprit humain a crû pouvoir rendre raiſon de ce qui eſt pour lui inexplicable, avouons de bonne foi que la nature de notre ame eſt ſupérieure à toutes les foibles lumieres de notre génie, que notre raiſon s'y perd; & à l'égard de ſon immortalité, confeſſons ingénuement avec Montagne, *que Dieu ſeul nous l'a dit, & la foi. Car cette leçon n'eſt pas de nature & de raiſon; & qui retâtera ſon être & ſes forces & dedans & dehors, & verra l'homme ſans le flatter, il n'y verra ni faculté, ni efficace, qui*

ſente autre choſe que la mort & la terre. Reconnoiſſons que l'eſpérance de notre immortalité future eſt fondée uniquement ſur les promeſſes & la réſurrection du Sauveur; & diſons hardiment avec l'Apôtre, ſans craindre de nous tromper: » Si Jeſus-Chriſt » n'eſt pas reſſuſcité, la croyance où nous » ſommes d'une vie future, eſt vaine & ſans » fondement (*a*). « Mais auſſi Jeſus-Chriſt étant vraiment reſſuſcité, comme il n'y a aucun lieu ni aucune raiſon d'en douter, après les preuves ſans replique que la Religion nous en fournit, nous ne pouvons plus nous refuſer à cette vérité, que nous attendons une vie future, où nous ſerons punis ou récompenſés par le juſte juge de nos actions bonnes ou mauvaiſes.

Du reſte, comme dans la premiere Partie de cet Ouvrage j'ai traité aſſez au long de ce

(*a*) *Si non ſurrexit Chriſtus, vana eſt fides veſtra.* 1. Cor. 15. 17.

que les Anciens ont pensé ſur l'antiquité du Monde, peut-être ſeroit-on curieux de ſçavoir ce qu'on doit en croire, & à quoi l'on peut ſe fixer ſur cet article. C'eſt ce que je me propoſe d'examiner dans le Traité qui ſuit. J'eſpere y démontrer, d'un côté, qu'il eſt extravagant de croire avec quelques Anciens que le Monde ſoit éternel ; de l'autre, que de vouloir fixer, je ne dis pas avec Moïſe, mais avec tous nos Chronologiſtes modernes, l'époque de l'origine de cet Univers, c'eſt une entrepriſe également ridicule & chimérique.

F I N.

ESSAI
SUR LA CHRONOLOGIE.

L'Incertitude & les variations de tous les Philosophes sont étonnantes au sujet de l'origine du Monde & de son antiquité. On a beau consulter sur cela les Anciens & les Modernes: après les avoir beaucoup lûs & beaucoup étudiés, non-seulement on ne trouve entr'eux aucune conformité sur cet article; on est même obligé de reconnoître que tout ce que les uns & les autres ont pensé sur ce sujet, est si frivole & si absurde, qu'il est surprenant que des gens d'esprit & de bon sens n'ayent pas encore ouvert les yeux sur l'inutilité & sur le faux de tous les systêmes qu'on a imaginés sur cette matiere.

A l'égard des Anciens, je ne répéterai

point ici ce qui en a été dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage. On a vû que parmi eux, les uns croyant le monde éternel, se le représentoient comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui; tandis que les autres persuadés que cet Univers avoit commencé, le regardoient en même tems comme si ancien, qu'ils ne pensoient pas qu'il fût possible de rien dire de certain sur l'instant de son origine. De-là l'extraordinaire & fabuleuse antiquité, que plusieurs Nations se sont attribuée. Chacun donnant carriere à son imagination, & ne voulant céder en ancienneté à aucun de ses voisins, se croyoit en droit de faire remonter la naissance de ses ancêtres jusqu'aux tems les plus reculés. Ainsi les habitans de la Bétique en Espagne se vantoient de conserver les Annales de tout ce qui s'étoit passé chez eux depuis six mille ans (a). Les Indiens de

(a) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, chap. 7. pag. 237. N. (a).

leur côté comptoient six mille quatre cens soixante & un an depuis Bacchus jusqu'à Aléxandre *(a)*; & les Egyptiens prétendoient avoir l'histoire chronologique de leurs Rois depuis douze à quinze mille ans; sans compter le regne des Dieux & des Héros, qui, selon eux, en avoit duré dix-huit mille *(b)*. C'étoit déja faire remonter bien haut l'origine du monde, que de lui donner trente mille ans d'antiquité; mais cela n'approchoit pas encore de ce qu'en publioient les Chaldéens, qui, lorsqu'Alexandre passa en Asie, assuroient qu'il y avoit déja plus de quatre cens mille ans qu'ils observoient les Astres *(c)*. En effet, selon Bérose, Abydene & Apollodore *(d)*, ces Peuples comptoient dix générations, ou dix Rois, depuis le commencement de leur Monarchie jusqu'au

(*a*) Voyez *ibid. pag.* 206. N. (*c*) *&* 207. N. (*a*).
(*b*) Voyez *ibid. pag.* 236. N. (*a*) *&* (*b*).
(*c*) Voyez *ibid. pag.* 10. *& suiv.* N. (*a*).
(*d*) Eusebe, *in Chronic.*

Déluge ; & ils donnoient au regne de ces Princes cent vingt Sares. Or, selon Eusebe, le Sare Chaldéen étoit de trois mille six cens ans ; d'où il résulte que les Chaldéens comptoient quatre cens trente deux mille ans depuis le premier de leurs Rois jusqu'au Déluge.

Les Modernes de leur côté ont tous de concert rejetté cette antiquité extraordinaire. Il est vraisemblable qu'ils ont eu raison de la traiter de fabuleuse & de chimérique ; mais lorsqu'eux-mêmes ont entrepris de déterminer les années du monde, ont-ils pû convenir de rien ? Personne n'ignore les variations & les contradictions de nos plus habiles Chronologistes, qui depuis deux siécles ont pû à peine venir à bout de s'accorder entr'eux sur la vérité de quelqu'une des époques anciennes. Cette diversité d'opinions si marquée ne suffit-elle pas pour prouver la vanité & l'inutilité de ces grands Ouvrages, qui leur ont coûté tant de soins

& tant de veilles? Car la vérité eſt une; elle ne ſe trouve point dans la diviſion & dans le partage. On croit pouvoir lever cette difficulté, en diſant qu'il ne s'agit point du tout ici des variations ni des contradictions des Chronologiſtes; que s'ils varient ſur certaines époques, s'ils ne conviennent pas entr'eux ſur le regne de certains Princes, ſur le tems où ſont arrivés certains évenemens mémorables, au moins s'accordent-ils tous à fixer les années du monde & ſa durée; qu'en effet ſur cet article il n'y a point à ſe tromper; que nous avons ſur cela notre regle qui eſt certaine, & dont il ne nous eſt pas permis de nous écarter, & que cette regle eſt l'Ecriture, dont la chronologie doit ſervir à déterminer celle de toutes les Hiſtoires & de tous les Peuples. Rien de plus ſenſé que ce raiſonnement. S'il eſt vrai que la chronologie de l'Ecriture doive & puiſſe nous ſervir de regle dans la ſupputation des tems, il n'y a point à balan-

cer ; c'eſt-là le point fixe, d'où il faut partir pour regler toutes les époques. Il ne s'agit donc plus ici que de nous aſſûrer de la vérité du principe. Examinons ſi la chronologie de l'Ecriture eſt pour nous une regle ſi ſainte, ſi ſûre & ſi infaillible, que nous ne puiſſions ni nous en éloigner, ni nous tromper en la ſuivant. Voyons ſi elle ſuffit pour décider les conteſtations dans la matiere dont il eſt queſtion, & pour fixer un homme ſage. Et parce que le ſentiment de l'éternité du monde, tout inſenſé qu'il eſt, a encore de nos jours pluſieurs partiſans parmi nous, commençons par en faire voir en peu de mots toute l'abſurdité. L'Univers eſt peut-être beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément; mais d'imaginer qu'il ſoit éternel & qu'il n'ait point eû de commencement, c'eſt le comble de l'extravagance.

§. I.

De l'Eternité du Monde.

LE monde eſt-il éternel ? eſt-il vrai qu'il éxiſte de toute éternité ? Il n'y a point d'homme ſage que cette queſtion ne révolte, & qui ne la trouve également ridicule & déplacée. Comme c'eſt une vérité inconteſtable, que tout ce qui a commencé d'être, doit naturellement finir, de même perſonne ne doute que ce qui eſt ſujet à finir, ne doive avoir eû un commencement. Ce n'eſt point un principe imaginé par les Philoſophes, aſſez ſujets à ſe tromper, & à prendre pour la vérité même ce qui n'en a que l'apparence: il eſt dans la nature ; & ſur ce pied-là, parce que l'expérience nous apprend qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne finiſſe, il n'y a point auſſi d'homme ſenſé qui ne trouve fort étrange que l'on mette

en queſtion, ſi ce tout, dont toutes les parties tendent manifeſtement à leur fin, a eu lui-même un commencement & un principe. On a beau dire qu'il ne ſe fait rien de rien : on accorde que la choſe eſt impoſſible dans le cours ordinaire de la nature ; mais vouloir borner la puiſſance du Créateur ; vouloir le réduire comme un ouvrier ordinaire, à ne pouvoir exercer ſa ſageſſe & ſon activité que ſur un ſujet qui exiſte précédemment ; vouloir lui ôter le pouvoir de tirer du néant même la matiere ſur laquelle dans ſes decrets éternels il a réſolu d'opérer ; vouloir en conſéquence que ce monde ſoit éternel, ou que la matiere dont il eſt formé exiſte de toute éternité, c'eſt manifeſtement extravaguer, puiſque c'eſt nier la toute-puiſſance de Dieu, & par conſéquent ſon exiſtence.

Cependant ce ſyſtême de l'éternité du monde, tout abſurde & tout inſenſé qu'il eſt, a été le ſyſtême favori des Anciens. Les

uns se le sont représenté comme subsistant de toute éternité dans l'état où nous le voyons : d'autres en supposant que sa forme présente n'a pas toujours existé, l'ont crû du moins éternel quant à sa matiere. Tous, ou presque tous, se sont accordés, comme on l'a vû (*a*), à supposer certains principes prééxistans, sur lesquels la cause efficiente du monde avoit agi, & dont elle s'étoit servie pour le former. Il est inutile de s'arrêter ici à prouver que cette opinion des Anciens, eût-elle été généralement reçue parmi eux, ne sçauroit être d'aucun poids, d'aucune autorité, pour décider la question dont il s'agit. L'argument tiré de ce qu'ils ont crû & de ce qu'ils ont pensé ne peut faire impression tout au plus que sur l'esprit des ignorans, qui ne sçavent pas qu'il n'y a point de folies, point d'absurdités, que ces vénérables Anciens n'ayent été capables d'i-

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, *Chap.* 2. *pag.* 33. *& suiv.*

maginer & d'admettre. A l'égard du ſentiment en lui-même, tant d'excellentes plumes ont travaillé à le réfuter, & l'ont fait ſi ſolidement, qu'il ſemble qu'il y ait de la témérité à entreprendre ici de traiter la même matiere. Auſſi mon deſſein n'eſt-il point de rappeller en détail ce qu'ils ont écrit ſur ce ſujet; je me borne ſimplement à quelques réflexions que j'ai crû propres à l'éclaircir. Du reſte, je tiens pour un tems perdu, celui qu'on emploie à perſuader à des inſenſés qu'ils péchent par le ſens commun, ou à convaincre des ſourds obſtinés, qui ont réſolu de ne pas entendre.

Examinons d'abord ce que c'eſt, ſelon les partiſans du ſyſtême que nous attaquons, que ces principes préexiſtans, dont on veut que la cauſe efficiente du monde ſe ſoit ſervie pour le former. Parmi les Anciens, ils ont été nommés atômes par les Epicuriens; c'eſt-à dire, corps indiviſibles. Les autres les ont appellés élémens; quelques-

uns ſe ſont ſervis pour les déſigner du mot général de ſemences des choſes ; pluſieurs enfin ont compris toutes ces idées ſous le nom de matiere. C'eſt encore ſous ce nom qu'ils ſont connus aujourd'hui de ceux qui parmi nous ſoutiennent la même opinion ; & par ce terme ils entendent une certaine matiere premiere, matiere informe, qui n'étoit d'abord ni eau, ni feu, ni terre, ni air, ni rien de tout ce que nous voyons, & qui par le mouvement a pris & peut prendre encore toutes les différentes formes, qui font le caractere diſtinctif de tous les êtres.

Je demanderois volontiers d'abord à ces Philoſophes, ſur quel fondement ils ont imaginé cette matiere premiere, cette matiere informe, ſuſceptible de toutes les formes ; ces élémens ſimples & purs, qui ne ſont point les élémens dont nous nous ſervons, & qui par leur mêlange ont ſervi & ſervent encore au développement & à

l'accroissement de toutes les especes passageres qui entretiennent la scene du monde. Il ne s'agit point ici d'entrer dans la question des premiers principes des choses, ni d'examiner si pour produire les êtres différens que renferme ce vaste Univers, l'Intelligence suprême n'a pas préparé, comme quelques-uns l'ont prétendu, une multitude de natures simples, qui ne sont jamais sorties d'aucune matiere premiere différente d'elles-mêmes ; qui n'ont d'autre cause immédiate de leur formation, que le Créateur ; qui n'ont point passé d'un premier état à un second ; qui sont invariables, indestructibles & ingénérables ; & qui ne pouvant être altérées par quelque mouvement que ce soit, ni changées, ni converties en d'autres natures, ni réduites en autre chose que ce qu'elles ont toujours été, ne peuvent, par la même raison, devoir leur nature spécifique à aucune forme qui leur ait été donnée par le mouvement. Il suffit de

sçavoir que soit en petit, soit en grand, l'or, le fer, le mercure & les autres métaux, la terre, l'eau, le feu, le sable, l'huile, le sel, en un mot tous les corps simples, quelque analyse que l'on en fasse, sont toujours précisément la même chose; & que de quelque art que l'on se soit servi jusqu'ici, quelque dissolvant qu'on ait employé, quelque gradué ou quelque violent qu'ait été le feu auquel on les a mis, quelque décomposition qu'on en ait faite, il n'a jamais été possible d'en tirer la moindre parcelle de cette matiere premiere, de ces élémens simples dont on parle, & que l'on ne connoît que de nom. D'où il résulte que ces natures sont chacune à elles-mêmes leur matiere premiere; que comme le mouvement le plus violent & le plus varié, droit, oblique, circulaire, ne peut venir à bout de les résoudre en autre chose que ce qu'elles sont en effet, elles ne doivent point leur structure au mouvement; & que par

conséquent il est ridicule d'attribuer l'origine de cet Univers à une matiere premiere, à des élémens simples & purs, qui n'existent qu'en imagination & en idée.

D'ailleurs quand cette matiere premiere, ces élémens simples, ces principes préexistans, quels qu'ils soient, seroient aussi réels qu'ils sont imaginaires & chimériques, que pourroit-on en conclure ? S'ensuivroit-il de-là que le Monde existe de toute éternité, ou que la matiere est éternelle ? Au contraire le bon sens ne dicte-t-il pas, que tout effet suppose une cause, & tout ouvrage un Ouvrier ? Ces idées sont inséparables. Une plante est sortie d'une graine sortie elle-même d'une autre plante, qui provenoit de même d'une graine qu'une troisieme plante avoit produite. De même il n'y a point d'animal qui n'ait un pere ; ce pere avoit le sien, celui-ci un autre. Qu'on remonte, si l'on veut, jusqu'à l'infini : toutes les générations de la Plante aboutiront tou-

jours, ou à une premiere Plante, où à une premiere graine d'où toutes les autres Plantes sont sorties ; comme toutes les générations de l'animal iront se réunir dans le premier animal, qui a été le pere & le principe de toute l'espece. Voudra t-on excepter le Monde de cette regle générale ? Prétendra-t-on qu'il s'est fait lui-même? Il vaudroit autant dire, qu'une montre s'est faite elle-même sans le secours d'un Horloger, & que pour se bâtir le Louvre n'a eu besoin, ni de Maçons, ni d'Architecte.

On est donc obligé pour la formation de cet Univers d'avoir recours à une premiere cause efficiente qui l'ait produit ; & comme il est évident que la cause doit être antérieure à l'effet & le précéder, il semble que dès-lors on soit forcé de renoncer à l'éternité du Monde & de la matiere. Nos Matérialistes modernes n'en conviennent pas ; & confondant la cause avec l'effet, à l'imitation d'Epicure leur maître, ils attribuent

l'origine des chofes au hazard, c'eft-à-dire, felon eux, au mouvement & au concours fortuit des parties infenfibles de la matiere. Ils difent, que ces parcelles ou molécules de matiere de différentes formes, qui ne font autre chofe que les atômes de Leucippe & de Démocrite; étant muës de toute éternité dans un vuide immenfe & infini, s'étoient enfin accrochées depuis un certain tems; que marchant les unes fur une ligne droite, les autres, fur une ligne courbe, oblique déclinante, elles s'étoient différemment pelotonnées, & avoient produit différentes formes; & que de leurs combinaifons fortuites & diverfes étoient fortis le Soleil, la Lune, tous les Aftres, la Terre, les Plantes & les animaux; enforte qu'on pouvoit dire, que le hazard feul avoit fabriqué de cette même pâte le Monde & les êtres intelligens qui l'habitent.

Il n'y a point d'homme fenfé qui n'apperçoive d'abord, combien ce fyftême affreux

renferme

renferme d'extravagances & d'abſurdités.
Car premiérement, que l'on remonte, ſi l'on veut, de monde en monde juſqu'a l'infini, toujours ſera-t-il vrai de dire, que l'on pourra concevoir un inſtant où le premier de ces Mondes n'aura point exiſté, attendant pour ſe former le concours fortuit des atomes, ou des parties inſenſibles de la matiére. On pourra donc aſſurer avec la même vérité, que le Monde n'eſt pas éternel, puiſqu'il ſera poſſible d'aſſigner un inſtant, auquel il aura commencé d'être.

D'ailleurs ce mouvement qu'on ſuppoſe de toute éternité dans la matiere, d'où peut-on imaginer qu'il lui ſoit venu? Car elle ne l'a certainement point d'elle-même: l'expérience nous apprend, que le mouvement n'eſt point du tout eſſentiel à la matiere; qu'elle eſt d'elle-même parfaitement indifférente au mouvement ou au repos; & qu'elle ne ſe remue, qu'autant qu'elle eſt

mise en mouvement par quelque cause extérieure & étrangere. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre ; ou de supposer gratis & sans fondement, contre l'expérience & contre le bon sens, que ce mouvement dans lequel on prétend que la matiere étoit de toute éternité, lui étoit propre & essentiel ; qu'elle ne le tenoit que d'elle-même; qu'elle l'avoit en elle-même : ou bien, si ce systême paroît insoûtenable, comme il l'est en effet, d'avoir recours à une cause premiere, antérieure à la matiere & plus puissante qu'elle, qui lui ait imprimé ce mouvement ; & par conséquent de renoncer de bonne grace à la flatteuse chimere de l'éternité du Monde & de la matiere.

Mais cet heureux hazard auquel on attribue l'origine de cet Univers, qu'est-ce que c'est, & que prétend-on que nous entendions par ce terme? De quelque façon qu'on le définisse, ce sera certainement toujours une cause morte, impuissante, incapable de produire, je ne dis

pas un monde, mais même le moindre animal ou la moindre plante. Le mouvement que quelques-uns voudroient nous faire regarder comme la cause efficiente de tous les êtres, peut bien servir à la conservation du monde ; mais il ne sçauroit le produire ni le former : il fait marcher la montre ; mais il ne peut pas la construire. Si c'est au hazard & au mouvement, si c'est au concours fortuit des parties insensibles de la matiere qu'on doit attribuer la formation de tout ce qui existe ; s'ils ont pû produire un Ciel, un Soleil, tant d'autres Astres, une Atmosphere, une Terre, des Mers, des Plantes, des Hommes & des Animaux : pourquoi ne nous donnent-ils pas encore quelquefois, du moins de loin en loin & de tems en tems, quelques-uns de ces magnifiques spectacles ? Comment le hazard & le mouvement, ces deux causes autrefois assez puissantes & assez actives pour former un Monde, n'ont-ils pû depuis que ce Monde est Monde, &

ne peuvent-ils pas encore aujourd'hui produire, je ne dis pas un Chêne, un Homme ou un Eléphant, mais le moindre insecte, un Ciron, une Mite, le moindre brin d'herbe ?

La sagesse qui éclate dans la formation de cet Univers, l'ordre & l'uniformité qui y regnent, le dessein si marqué qu'on remarque dans toutes ses parties, prouvent invinciblement à quiconque a des yeux, que ce n'est qu'à un être très-sage & très-intelligent qu'il peut devoir son origine. Un édifice bâti dans toutes les regles suppose beaucoup d'art & d'expérience dans l'Architecte qui en a conçu le dessein, & par les soins duquel il a été élevé ; & à la vûe d'un Tableau de Michel-Ange, de Raphaël ou du Poussin, on ne s'avise point de douter s'il a été fait par un Peintre habile. Cette habileté & cette industrie qui brillent dans tous les chefs-d'œuvres de l'art, & qui ont éternisé les noms de leurs Auteurs ; cette même in-

duſtrie qui de quelque principe qu'elle parte, ſe fait appercevoir dans tous les animaux, dans les plus vils inſectes, dans la plus petite mite, dans le moindre vermiſſeau, qui marche, qui voit, qui ſe détourne quand on s'oppoſe à ſon chemin, qui cherche ſa nourriture, qui mange, qui digere, qui en un mot a en petit tout ce que nous avons en grand : cette intelligence qui eſt propre de l'homme, & qui ſemble avoir été communiquée à chaque eſpece animale dans la proportion qui lui convient, l'attribuera-t-on à une cauſe auſſi inſenſible & auſſi aveugle, que le hazard & le mouvement ? Ces opérations qui dans l'homme en particulier marquent tant de force, tant de capacité, tant d'étendue, ne ſont-elles l'effet que de l'agitation, de la réflexion, du concours & de l'union fortuite de quelques atomes, de quelques parcelles ou molécules d'une matiere ſans raiſon, ſans intelligence aucune ? Dire que la

matiere miſe en mouvement, & guidée par le hazard ſeul, ait pû opérer tout cela, il vaudroit autant dire, que les rochers & les forêts peuvent engendrer des Ours & des Sangliers, & que le flux & le reflux de la Mer eſt capable de produire des Dauphins & des Baleines.

L'ordre & l'uniformité qui regnent dans tout l'Univers, concourent à démontrer la même vérité, & l'abſurdité de l'opinion contraire. Ce même ordre, cette variété toujours uniforme & toujours la même que nous admirons dans les Cieux, dans le cours du Soleil de la Lune & des Planetes, dans les révolutions des autres Aſtres toujours conſtantes & invariables; ce même ordre & cette même uniformité ſe retrouvent dans toute la nature. Depuis qu'on ſe ſouvient qu'il y a des hommes ſur la Terre, l'air a toujours ſervi à leur reſpiration; il a toujours été pour eux le ſéjour de differens météores, le véhicule des ſons, de la lumiere &

des odeurs : la Mer n'a point ceſſé de fournir matiere à leurs réflexions par ſon flux & ſon reflux toujours conſtant & uniforme : la Terre deſtinée à les porter & à les nourrir, a continué ſans interruption à leur rendre les mêmes ſervices ; & les Plantes qu'elle enfante de ſon ſein, comme les animaux qui l'habitent, ont toujours été les mêmes dans leur eſpece. Dans ceux-ci, l'eſpece ovipare a toujours mis bas des œufs, d'où après un certain tems, & à l'aide d'un certain degré de chaleur, doivent ſortir les petits ; & l'eſpece vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits parfaits & tout formés. Qu'on liſe les Hiſtoires, qu'on parcoure différens Pays ; on trouvera qu'à quelques légeres différences près, dans tous les tems & dans tous les lieux les hommes ont toujours été formés ſur le même moule. Qu'on avance dans la Mer au tems du reflux, on y reconnoîtra dans une multitude prodigieuſe de coquil-

lages épars ſur le ſable la poſtérité de ceux, que les Curieux conſervent depuis des centaines d'années dans leurs cabinets : les peres & les enfans ſont parfaitement les mêmes ; ils ſont tous invariablement la copie d'un premier modele. Qu'on parcoure nos Plaines, nos Bois & nos Montagnes ; on n'y découvrira aucune Plante, dont la racine, la tige, les feuilles, les fleurs & les fruits ne ſoient exactement les mêmes qui ſe trouvent décrites dans nos Hiſtoires naturelles, ou repréſentées dans les herbiers de nos Botaniſtes. Jamais homme ne fut le pere d'un Cheval ou d'un Eléphant ; jamais le Lion n'engendra un Pigeon ou une Perdrix ; & jamais graine de laitue ne produiſit un choux, une carote ou une aſperge. Dans la propagation des Plantes & des Animaux, chaque eſpece ſe perpétue toujours ſous la même forme, avec les mêmes inclinations, les mêmes vertus, les mêmes propriétés. Une uniformité ſi conſtante peut-elle donc s'attribuer au hazard, & au concours

fortuit de quelques parcelles de matiere ?

Il en eſt de même du deſſein ſi marqué, que l'on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans toutes les parties de la Nature. Pour peu qu'on les conſidere avec attention, il eſt impoſſible de ne pas convenir, que toutes ſont formées pour un certain uſage, & que celles mêmes dont les actions ſemblent être contraires, ſont deſtinées à concourir admirablement au bien & à la conſervation du tout. Si l'œil eſt fait pour voir, le Soleil n'a-t'il pas été formé pour l'éclairer ? Si l'oreille eſt faite pour entendre, l'air n'a-t il pas été deſtiné à porter juſqu'à elle par ſes vibrations les ſons ſans leſquels cet organe ſeroit inutile ? Ce que les pluies ont humecté, l'air & le Soleil le ſéchent. Le feu échauffe par ſa chaleur ce que le froid a glacé ; & l'eau éteint le feu, lorſque devenu trop violent, il brûle & peut cauſer un incendie. Il n'y a point de partie dans l'Univers, quelque vile,

quelque accidentelle à la nature que l'on puiſſe l'imaginer, qui ne ſoit néceſſaire à ſa conſervation & à ſon entretien, & dont il puiſſe ſe paſſer, ſans perdre quelque choſe de ſes avantages ou de ſa beauté. Si nous n'en appercevons pas toujours la deſtination, ce que nos foibles lumieres nous laiſſent entrevoir doit nous convaincre, que dans ce que nous ne voyons point il n'y a pas un deſſein moins formé & une utilité moins réelle. Une fin ſi marquée ſera-t'elle donc encore une production du hazard ? Celui qui ne voit point aura donc formé l'œil ; & la ſtructure merveilleuſe de l'oreille ſera l'ouvrage d'une matiere ſourde & inſenſible ? Non ; & tant qu'on ne voudra pas renoncer abſolument au ſens commun, il ſera toujours vrai de dire, que quelques combinaiſons que l'on puiſſe imaginer dans la matiere, pour agir avec tant de vûe & tant de deſſein, pour ſe diverſifier en tant de formes, pour ſe prêter &

s'accommoder à tant de propriétés différentes, & ne jamais s'y tromper, il faut qu'elle ait eû l'intelligence même en partage.

C'eſt-là en effet le dernier retranchement des Matérialiſtes. Inſtruits par leurs maîtres Epicure & Spinoſa, ils ne ſe ſont pas contentés de faire de la matiere contre toutes les lumieres du bon ſens & de la raiſon la cauſe premiere de tous les êtres, un être éternel & néceſſaire, c'eſt-à-dire, qui exiſte néceſſairement de toute éternité, parce qu'il n'a pas pû ne pas exiſter toujours : ils l'ont encore érigée en divinité, en lui communiquant libéralement le don de ſageſſe & d'intelligence. J'ai déja averti qu'il étoit inutile de parler à des ſourds, & de s'amuſer à vouloir convaincre des gens qui ſont déterminés à ne pas entendre. D'ailleurs, je crois fort peu néceſſaire pour l'inſtruction du Lecteur, que je m'arrête ici à examiner ſi la matiere eſt capable de penſer, ou ſi elle ne l'eſt pas. Je n'ai donc qu'un mot à ré-

pondre à ces Philosophes sublimes ; qui veulent en faire un être intelligent. Vous blâmez Descartes & les Cartésiens, leur dirai-je, d'avoir osé prétendre que la matiere est incapable de penser, parce que, selon vous, nous n'avons aucune idée de la pensée & de l'esprit, & que nous n'en avons qu'une fort imparfaite de la matiere, dont nous ne pouvons nous flatter de connoître toutes les propriétés essentielles : en cela peut-être n'avez-vous pas tort. Mais quand vous soûtenez vous-mêmes que cette même matiere aveugle & muette, telle que nous la connoissons, & dont, de votre aveu, nous ne connoissons que cela, est douée de connoissance, de sagesse & de sentiment, sur quel fondement osez-vous avancer une opinion aussi hardie ? D'où le sçavez-vous ? Quelle preuve en avez-vous ? Et s'il est vrai que vous n'en ayez aucune, comme il n'y a pas lieu d'en douter, n'est-ce pas une témérité extrême, d'oser vous persua-

der & d'oſer vous flatter de perſuader jamais aux hommes un ſi étrange paradoxe ?

Reprenons, & concluons. On remarque dans la conſtruction & dans le gouvernement de cet Univers tant de ſageſſe & d'intelligence, un deſſein ſi marqué dans ſon tout & dans chacune de ſes parties, un ordre ſi conſtant, une uniformité ſi réguliere & ſi invariable, qu'il faut avoir renoncé à toutes les lumieres de la raiſon, pour en attribuer l'origine à tout autre qu'à un être ſouverainement ſage & intelligent. Or il eſt de la derniere abſurdité de penſer que la matiere, le hazard, le mouvement, le concours fortuit de quelques atômes, puiſſe jamais agir avec intelligence & avec ſageſſe, avec deſſein, avec vûe, avec ordre & uniformité. Donc il eſt également abſurde & extravagant d'imaginer avec les Epicuriens anciens & modernes, que la

matiere & le hazard ayent pû être la cause efficiente du Monde; donc le Monde n'est point éternel.

---

§. II.

De la Chronologie de l'Ecriture, & de son autorité.

Le monde n'est pas éternel; il est également absurde & extravagant de le penser. Il a donc commencé d'être; mais est-il possible de fixer le moment précis de son origine? Peut-on compter le nombre de ses années, & déterminer sûrement combien il y a de tems qu'il existe? Les Anciens ne l'ont jamais crû; personne d'entr'eux ne l'a tenté: tous ont été persuadés que les premiers tems dont sa formation a été suivie, étoient remplis de tant d'obscurité & couverts de ténebres si épaisses, qu'il étoit absolument impossible de remonter jusqu'au

premier inſtant de ſon exiſtence. Les Juifs plus hardis, comme nous l'avons vû (*a*), furent les premiers & les ſeuls qui entreprirent de fixer l'époque de ſon commencement. Les autres Nations eurent beau condamner leur entrepriſe, & la traiter de téméraire : fondés ſur l'autorité de leurs Ecritures, ils prétendirent pouvoir aſſigner le moment précis où il avoit été formé; & les premiers Chrétiens pleins de vénération pour ces mêmes Ecritures, en admettant la Chronologie des Juifs, adopterent en même tems toutes leurs idées ſur l'origine de cet Univers. Depuis ce tems-là, la Chronologie de l'Ecriture a été la regle que nos Chronologiſtes ont inviolablement ſuivie : ils l'ont regardée comme le point fixe, dont ils devoient partir pour compter les années de la durée du monde, & dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter. Ont-ils eu tort?

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le Monde, Chap. 2. pag. 63. & ſuiv.*

ont-ils eu raiſon ? Leur opinion ſur cet article eſt-elle bien ou mal fondée ? C'eſt ce qu'il eſt à propos d'examiner.

J'avoue qu'il ſemble y avoir de la témérité, à oſer ſeulement paroître révoquer en doute la vérité d'un ſentiment univerſellement reçu par tout ce qu'il y a de plus grands génies, par tout ce que nous connoiſſons de plus reſpectable, de plus ſçavant & de plus habile. Sans parler des Scaliger, des Petau, des Marsham, des Uſſerius, & de tant d'autres Ecrivains célebres parmi les Modernes, la Chronologie de l'Ecriture a été ſuivie, reſpectée, canoniſée, pour ainſi dire, par toute l'Antiquité Chrétienne, par tous les Peres & les Ecrivains Eccléſiaſtiques. Je le ſçais ; & à Dieu ne plaiſe que j'aye deſſein de manquer en rien au reſpect que je dois à mes Docteurs & à mes Maîtres. Mais l'expérience du paſſé ne devroit-elle pas peut-être nous rendre ſages pour l'avenir ; & cette même expérience

rience ne nous apprend-elle pas, que les opinions les plus généralement répandues & les mieux autorisées ne sont pas toujours les plus exactement vraies; que les Peres mêmes les plus respectables & les plus habiles, ont eu quelquefois des sentimens, qui quoiqu'assez généralement reçus & approuvés de leur tems, sont aujourd'hui proscrits,& regardés comme peu conformes ou à la vérité, ou même à la doctrine orthodoxe; qu'au contraire ces mêmes Peres, ces mêmes Ecrivains Ecclésiastiques ont quelquefois regardé pendant long-tems avec toute l'Eglise, comme des rêveries ou comme des erreurs, des vérités, dont l'évidence a été depuis démontrée (*a*); qu'en un mot, comme dans tout ce qui n'est pas de foi, les hommes les plus pieux, les plus saints & les plus sçavans peuvent se tromper, il

(*a*) Voyez entr'autres ce qui a été dit au sujet des Antipodes dans le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, *Chap.* 4. *pag.* 205. *& suiv.*

eſt permis auſſi d'examiner ce qu'ils ont penſé, & d'en faire voir la fauſſeté, lorſque l'on a de juſtes raiſons de croire qu'ils ſe ſont écartés de la droite route. Pour moi, je déclare que je ne vais pas ſi loin, & que je n'entreprens dans ce Chapitre, ni de réfuter perſonne, ni d'établir aucun ſyſtême. Mon deſſein n'eſt point de décider de la vérité du ſentiment, qui fait de l'Ecriture notre unique regle pour la Chronologie : je propoſe ſeulement mes doutes, mes vûes & mes conjectures.

Poſons d'abord un principe certain, dont nous convenions tous : c'eſt que l'Ecriture eſt la regle de notre foi dans tout ce qui concerne le dogme & la morale ; que c'eſt le flambeau qui doit nous guider ; que hors d'elle il n'y a que ténebres & qu'erreur ; & qu'étant inſpirée de Dieu, étant la pure parole de Dieu, nous devons l'écouter avec reſpect, & la ſuivre comme la vérité même. Mais doit-elle avoir la même autorité en ce

qui regarde la Chronologie? Il ſeroit inutile de conſulter là-deſſus un Indien ou un Chinois, qui ne regarderoient les Livres ſacrés que comme un recueil des Annales particulieres de la Nation Juive, & qui n'auroient pas pour eux plus de conſidération que pour une hiſtoire ordinaire de tout autre peuple. On n'avanceroit pas beaucoup plus en propoſant la même queſtion à quelqu'un de ces Rabbins fanatiques, qui par un reſpect outré & ſuperſtitieux pour l'Ecriture, non content de la croire inſpirée de Dieu quant aux choſes qu'elle contient & qu'on y lit, voudroit encore étendre le même privilege juſqu'au ſtyle, juſqu'aux mots, aux ſyllabes, aux points & aux virgules. Les premiers ne reconnoiſſant aucune inſpiration divine dans les Ecrivains ſacrés, leur donnent trop, en attribuant à l'homme ſeul tout ce qu'on lit dans leurs écrits: celui-ci leur donne trop peu, en voulant étendre l'inſpiration juſqu'aux choſes, qui certaine-

ment ne leur ont point été inſpirées. L'E-gliſe & les Théologiens Catholiques tiennent une conduite plus ſenſée, en diſtinguant ſagement dans l'Ecriture ce qui vient de Dieu, & ce qui eſt purement de l'homme; ce qu'on ne doit attribuer qu'à l'Ecrivain, & ce qui lui ayant été dicté par le Saint-Eſprit, doit être reſpecté comme une inſpiration divine. Dans tout ce qui eſt de lui, l'homme peut ſe tromper; au lieu de rendre ſes vrais ſentimens, il peut accommoder ſon ſtyle & ſes expreſſions à la portée, à la façon de penſer de ceux à qui il parle, & qu'il veut inſtruire. Dans tout ce qui vient de Dieu, il n'y a ni erreur à craindre, ni ménagement à attendre: tout eſt vrai; il ne reſte qu'à écouter & à ſe ſoumettre. En partant de ce principe, la queſtion que j'ai propoſée ſe réduit à ſcavoir ſi la Chronologie de l'Ecriture eſt inſpirée ou non, puiſque ſi elle l'eſt, nous convenons tous qu'elle doit faire notre regle. Il ne m'appartient

point d'entreprendre de décider ici une question aussi importante; je me contenterai de faire à ce sujet deux réflexions, qui pourront servir à éclaircir cette matiere.

I. Personne n'ignore combien les Rabbins ont défiguré l'histoire des anciens Patriarches. Ils en ont fait des contes aussi romanesques & aussi puériles, que ceux de Peau-d'Ane ou du Petit-Poucet. Cependant tout absurdes & tout ridicules qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir été adoptés par quelques-uns de nos Ecrivains; & nous ne voyons point qu'ils en ayent été repris, quoique ces récits fabuleux n'ayent aucun fondement dans les Livres sacrés, & que quelquefois même ils soient contraires à ce qu'on y lit. Voici entr'autres ce que nous raconte sur la foi de Maimonide, d'Abraham & de son pere Tharé, un Auteur moderne, certainement très-sçavant, & des plus versés dans la connoissance des Langues Orientales.

» Tharé, dit-il (*a*), ſelon le Livre de Joſué, étoit Idolâtre, & ſelon tous les Orientaux, il eſt un des Auteurs de l'Idolâtrie. Lors donc que ſa femme *Thit*, attachée à la véritable Religion, le vit par politique ou autrement donner dans des cultes Idolâtres, outre les déplaiſirs qu'il lui cauſoit peut-être d'ailleurs, elle ſe crut obligée de s'élever contre lui. Diviſion dans la famille. Quelques-uns de ſes enfans s'attachent à leur pere ; d'autres s'en ſéparent. Eſt-il quelque modération dans les guerres de Religion ? L'Ecriture ne dit rien de ces combats domeſtiques ou publics ; mais oſons conjecturer qu'il y en eut, & de violens. Abraham paroît avoir été un homme paiſible, mais brave. Il étoit amateur des ſciences, ſelon ce qu'en diſent les Anciens. Si l'on s'en rapporte

(*a*) M. Fourmont l'aîné, *Réflexions ſur l'Origine, l'Hiſtoire & la Succeſſion des anciens Peuples*, Tom. 2. *Liv.* 2. *Sect.* 3. Chap. 4.

» à toutes les Traditions Orientales, il
» étoit tous les jours fatigué par mille al-
» tercations avec ſon pere, ſes freres, ſes
» compatriotes. Dieu poür le conſerver, lui,
» la Religion, les ſciences, &c. lui inſpira
» le deſſein de ſortir de la Chaldée. L'Ecri-
» ture dit qu'il avoit avec lui Tharé; mais
» Tharé étoit alors décrépite; & qui ſçait
» s'il étoit avec Abraham de bon gré? Voici
» donc ce que l'on peut penſer. «

L'Auteur raconte enſuite comment *Thit*, c'eſt-à-dire, la femme de Tharé, mere d'Abraham, déclare une guerre ouverte à ſon mari, met Abraham dans ſon parti, le fait ſortir d'Ur, ſon pays natal, où par l'invention des Arts il s'étoit rendu fort conſidérable, & enfin le mene à Charan, où il devient un Roi très-puiſſant pour ces tems-là. M. Fourmont avoue que l'Ecriture ne dit rien, ni de ces démêlés d'Abraham avec ſa famille, ni de ſa prétendue Royauté à Charan, ni des diſputes de Religion qu'il eut à

ſoûtenir dans la Chaldée contre ſes compatriotes, ni du danger qu'il courut d'y être mis à mort à cauſe de ſon zèle pour le culte du vrai Dieu, par le Roi Idolâtre qui régnoit alors dans ce pays. Il reconnoît, dis-je, que l'Ecriture ne parle point de tout cela. N'importe; il croit que toute abrégée qu'elle eſt, elle repréſente les mêmes faits, lorſqu'elle eſt jointe aux Traditions Orientales. C'eſt ſur la foi de ces prétendues Traditions, ou peu conformes, ou même ſouvent tout-à-fait oppoſées à l'idée qne le Texte ſacré nous donne de ce Parriarche, que cet Auteur s'éleve contre ceux de nos Ecrivains qui rejettent comme fabuleux tout ce récit des démêlés d'Abraham avec les Chaldéens ſes compatriotes, prétendant même mettre la certitude de l'avanture de la fournaiſe, où les Rabbins diſent que le Patriarche fut jetté par les Idolâtres, en parallele avec celle du ſupplice de nos Martyrs (*a*). » Lorſque, dit-il,

(*a*) Ibid. *Sect.* 4. *Chap.* 12.

» l'on révoque en doute une telle hiſtoire,
» ſonge-t'on aux évenemens de nos jours,
» & à pluſieurs qui ont précédé? Penſe-
» t'on même à nos Martyrs, ſoit des pre-
» miers tems du Chriſtianiſme, à Rome &
» dans la Grece, ſoit de notre ſiécle, au
» Japon & ailleurs? On peut donc mettre,
» conclut-il, au nombre des vérités hiſto-
» riques, ces guerres de Religion, dont
» nous parlent les Orientaux. «

Voilà donc les Traditions Orientales & Rabbiniques miſes par M. Fourmont, non-ſeulement au nombre des vérités hiſtoriques, mais même en parallele avec les faits rapportés par les Livres ſaints, malgré le ſilence qu'ils gardent ſur ces Traditions, & quoiqu'ils ſemblent même quelquefois les contredire. Or ſi en écrivant les faits hiſtoriques rapportés dans l'Ecriture, les Auteurs ſacrés ont été inſpirés, ſi le Saint-Eſprit a conduit leurs plumes, en un mot ſi les récits hiſtoriques qu'elle renferme, ſont la

pure parole de Dieu, je demande, s'il peut être jamais permis d'en retrancher ou d'y ajouter ? Au contraire, si l'on permet d'ajouter à ces faits, d'en retrancher, de les interpréter & de les expliquer à sa fantaisie, comme M. Fourmont le fait ici, & comme l'ont fait plusieurs autres Ecrivains Catholiques qu'on pourroit citer, n'est-ce pas une preuve, ou du moins un aveu tacite, que les Livres historiques de l'Ecriture n'exigent qu'une foi humaine, & une créance ordinaire ?

Cette réflexion tirera une nouvelle force des observations suivantes. Il est dit formellement dans l'Ecclésiastique (*a*), que Samuel mourut, & qu'après sa mort il déclara & fit connoître à Saül que la fin de sa vie étoit proche ; qu'il éleva sa voix du fond de la terre, & prophétisa pour détruire l'impiété de la Nation. Voilà une apparition de Samuel rapportée en termes bien clairs & bien

(*a*) *Cap.* 46. *vers.* 23.

précis. Cependant les Peres & les Commentateurs sont fort partagés sur sa réalité. Les uns la croyent, d'autres la nient, & ne pensent pas pour cela s'éloigner du respect dû à la divinité de l'Ecriture. Il en est de même de l'histoire de Jephté & de son vœu. Nicolas de Lyra, Pagnin, Vatable, Munster, Estius, Grotius, Urbain Chevreau & plusieurs autres ont crû qu'il n'avoit point sacrifié sa fille; mais qu'il l'avoit dévouée au culte des Autels, avec l'obligation de garder une perpétuelle virginité. Au contraire, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, S. Jean Chrisostôme, Théodoret, S. Thomas, & la foule des Commentateurs, prétendent qu'elle fut égorgée & brûlée ensuite, pour accomplir le vœu de son pere. On pourroit citer cent autres traits de cette nature. Or, que peut-on penser de cette liberté, que les Peres & les Interpretes se sont donnée, d'entendre & d'expliquer à leur gré les faits les plus clairs rapportés dans l'Ecriture? N'est-il

pas naturel d'en conclure qu'ils eussent été plus réservés, s'ils l'avoient regardée comme devant être notre regle dans le récit des évenemens & des vérités historiques? Passons à quelque chose de plus marqué.

II. Tout le monde sçait qu'avant Copernic l'opinion commune étoit que la terre immobile occupoit le centre du monde, & que les Planettes, au nombre desquelles on mettoit le soleil, tournoient autour d'elle. Ce systême est clairement établi dans l'Ecriture *(a)*: il y est même appuyé par deux faits rapportés en termes si formels & si précis, qu'ils ne semblent pas pouvoir être expliqués dans le sentiment contraire. Les voici.

Les petis Rois de la Palestine alarmés de l'alliance que Josué avoit faite avec les Gabaonites, résolurent de s'unir entr'eux, pour prévenir les suites qu'elle pouvoit avoir

(a) *Terra autem in æternum stat.*

à leur préjudice. Cinq des principaux ſe liguerent, & allerent mettre le ſiége devant Gabaon. Joſué inſtruit de l'extrémité où ſes Alliés étoient réduits, prit l'élite de ſon Armée, marcha toute la nuit, attaqua les Ennemis dès le matin ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, en tailla en piece la plus grande partie, & mit le reſte en déroute. Ils fuyoient dans la Vallée de Bethoron, lorſque le Seigneur fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres, qui en tua un nombre infini. Alors Joſué dit *(a)*: » Soleil, arrête-» toi vis-à-vis de Gabaon: Lune, n'avance » pas contre la Vallée d'Aïalon; & le So-» leil & la Lune s'arrêterent juſqu'à ce que » le Peuple du Seigneur ſe fût vengé de » ſes ennemis. « Le Prophete Habacuc dit auſſi poſitivement, qu'en cette occaſion le Soleil & la Lune s'arrêterent dans leur de-

(a) Joſué, *cap.* 10. *verſ.* 13.

meure(*a*); & l'Auteur de l'Ecclésiastique parlant de Josué: » Le Soleil, dit-il (*b*), ne s'est-» il pas arrêté dans sa colere ; & un jour » n'a t-il pas été aussi long que deux au-» tres ? « Venons au second fait.

Le Roi Ezechias étant tombé malade, n'attendoit plus que la mort, suivant la prédiction qu'Isaïe lui en avoit faite de la part de Dieu (*c*), lorsque le Seigneur touché des prieres & des larmes de ce Priuce, ordonna au Prophete de retourner lui annoncer qu'il le guériroit, & que ses jours étoient prolongés de quinze années. » Et » quel signe me donnerez-vous, lui dit » Ezechias, qui puisse m'assurer de cette » guérison? Voulez-vous, répondit Isaïe, » que l'ombre du Soleil s'avance de dix » lignes, ou qu'elle retourne en arriere d'au-

(*a*) *Sol & Luna steterunt in habitaculo suo.* Habac. cap. 3. vers. 11.

(*b*) *Annon in iracundiâ ejus impeditus est sol, & una dies facta est quasi duo?* Ecclesiastic. cap. 46. vers. 5.

(*c*) IV. Reg. *cap.* 20, *vers.* 1.

» tant de degrés? Il eſt aiſé, répartit le Roi,
» que l'ombre s'avance de dix lignes : ce
» n'eſt pas là ce que je veux, mais qu'elle
» recule de dix degrés. « Iſaïe pria le Seigneur ; & l'Ecriture dit expreſſément, que le Soleil qui avoit déja paſſé dix lignes, recula en arriere de dix degrés (*a*). Le fait eſt confirmé par l'Auteur de l'Eccléſiaſtique, qui parlant de ce prodige, dit que ſous le regne d'Ezéchias, le Soleil recula en arriere, & prolongea les jours de ce Prince (*b*).

Voilà des faits bien marqués, des paſſages bien formels & bien précis en faveur de l'ancien ſyſtême, qui place la Tere immobile au centre du Monde, & qui fait tourner le Soleil autour d'elle. L'Ecriture dit en termes très-clairs & qui ne ſouffrent

(*a*) *Et reverſus eſt ſol decem lineis per gradus quos deſcenderat.* Iſa. cap. 28. verſ. 8.

(*b*) *In diebus ipſius* (Ezechiæ) *retrò redit ſol, & addidit vitam regis.* Eccleſiaſtic. cap. 48. verſ. 26.

point d'équivoque, que le Soleil s'arrêta ; qu'il recula en arriere ; & elle le repete en plus d'un endroit. Cependant personne n'ignore qu'après avoir essuyé d'abord quelques contradictions, le systême de Copernic dans lequel la terre tourne autour du Soleil, & qui fait de cet Astre le centre & le mobile de cet Univers, a enfin pris le dessus, qu'il est aujourd'hui le seul que suivent nos Astronomes & nos autres Ecrivains, & qui soit soûtenu dans toutes les Ecoles Chrétiennes. Qu'en peut-on conclure, sinon que pour la Physique, comme pour le détail Historique des évenemens, l'Ecriture n'est pas apparemment notre seule & unique regle.

De ce que nous avons dit jusqu'ici il s'ensuit, que malgré le respect que l'on doit à l'Ecriture, les Peres eux-mêmes, les Interpretes, les Commentateurs & les Ecrivains les plus Catholiques ont reconnu, qu'elle contenoit beaucoup de choses, qu'on pouvoit

pouvoit croire n'avoir point été inſpirées ; qu'en conſéquence ils n'ont point fait difficulté de s'en écarter en divers points, même d'en ôter, d'y ajouter, de l'expliquer, de l'interpréter, de l'accommoder à leurs vûes & à leurs idées ſelon le deſſein qu'ils ſe propoſoient; qu'ils ſe ſont donné cette liberté ſur-tout en ce qui regarde le détail des événemens; & que l'Egliſe elle-même ne trouve pas mauvais, n'empêche point que nous nous éloignons de ce qu'elle nous apprend au ſujet du ſyſtême du Monde. Mais ſi l'on peut penſer, que dans ces deux articles elle n'eſt point la regle de ce que nous devons croire ; s'il eſt permis d'imaginer, que les Ecrivains Sacrés n'ayent point été inſpirés à cet égard, qu'ils ayent pû ſe tromper, ou accommoder leur ſtyle & leurs expreſſions à la maniere de penſer du Peuple pour lequel ils écrivoient; s'il eſt vrai de dire, que l'eſprit de Dieu qui les animoit, qui les éclairoit, qui les guidoit, vouloit

faire des hommes de parfaits adorateurs, & qu'il ne s'étoit nullement proposé d'en faire des Historiens exacts, ou des Physiciens habiles; si, dis-je, il est permis de penser de la sorte, seroit-il défendu de croire, qu'il n'a pas non plus eu en vûe de faire de nous de grands Chronologistes; & que les Auteurs Sacrés n'ayant pas toujours été, ou n'ayant pas toujours crû devoir être fort exacts dans la Physique & dans l'Histoire, ils ne l'ont peut-être pas été davantage dans la date des différentes époques & dans le calcul des années du Monde? Je laisse à de plus sçavans que moi le soin d'en décider; j'ai déja averti, qu'il ne m'appartenoit point de prononcer sur une matiere aussi délicate. Du reste je crois que l'on conviendra sans peine avec moi, que de tout ce qu'on vient de lire il résulte évidemment, qu'il n'est pas encore bien décidé que pour fixer la durée du Monde, la Chronologie de l'Ecriture soit l'unique regle que nous devions suivre.

§. III.

Si l'Ecriture eſt un guide ſûr, fidele & ſuffiſant pour fixer la Chronologie.

ELLE ne peut l'être, ſi comme je viens de le montrer, il n'eſt pas bien ſûr qu'il ne nous ſoit pas permis de nous en écarter dans la recherche des vérités Chronologiques. Mais ſur ce principe on ne manquera pas de demander comment donc il s'eſt pû faire que les Peres, les Ecrivains Eccléſiaſtiques, & après eux nos Chronologiſtes ſe ſoient tous accordés à la ſuivre, comme le guide le plus aſſuré que nous euſſions pour fixer la Chronologie? On peut en apporter deux raiſons aſſez plauſibles. La premiere ſe tire du reſpect que l'on a toujours eu, & que l'on ne doit jamais ceſſer d'avoir pour les Livres Sacrés. Les pre-

miers Chrétiens, comme nous l'avons dit, en recevant des Juifs les Ecritures qui prouvoient la venue du Meſſie, la Divinité de Jeſus-Chriſt & la vérité de la Religion, adopterent en même tems toutes leurs idées ſur la maniere de compter les années du Monde, & ſur l'époque de ſon commencement. Leur extrême vénération pour les Livres Saints ne leur permit pas d'examiner, ſi cette maniere de compter étoit juſte, & ſi on pouvoit la prendre pour regle ſans craindre de s'égarer. Les Juifs ſuperſtitieux revendiquoient juſqu'aux minuties, juſqu'aux accens de l'Ecriture : les premiers Chrétiens les imiterent, & par un zèle outré ſe firent un ſcrupule de s'écarter le moins du monde d'un calcul qu'ils regardoient comme ſacré. Cela eſt ſi vrai, que comme les Juifs ſuivoient alors la Chronologie des Septante, c'eſt auſſi la ſeule que les Peres ayent employée, & qui ait été reçue dans les premiers ſiecles de l'Egliſe ;

& delà vient, comme on l'a vû (*a*), que les premiers Chrétiens judaïſans ſe tromperent ſi lourdement ſur l'époque de la fin du Monde, qu'ils s'imaginerent être fort proche.

Mais on peut dire qu'une des plus fortes raiſons qui les engagerent à adopter la Chronologie de l'Ecriture, fut le chimérique & le fabuleux qu'ils crurent remarquer dans celle de tous les autres Peuples. Les Hiſtoires anciennes qu'ils avoient entre les mains, ou ne leur apprenoient rien ſur la durée de cet Univers, ou faiſoient remonter ſon origine juſqu'à des tems ſi reculés, qu'à force d'en exagérer l'Antiquité, elle ceſſoit d'être vraiſemblable. Les Anales des Egyptiens & des Chaldéens ne leur offroient que des trente mille, des cent mille, des quatre cens mille ans: ces calculs outrés les effrayoient; & ils leur ſembloient ſi diſpro-

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le Monde*, *Chap.* 3. *pag.* 81. *& ſuiv.*

portionnés avec celui des Livres Saints ; qu'il leur paroissoit impossible de les concilier. Avoient-ils tort de penser ainsi? Que l'on en juge par les travaux de nos plus fameux Chronologistes, qui ayant entrepris cette conciliation, peuvent à peine en venir à bout à force d'étymologies outrées & assez souvent visiblement fausses, & de suppositions purement arbitraires & toutes gratuites (a). Les premiers Peres moins habiles peut-être, mais certainement plus sensés en cela que quelques-uns de nos Modernes, désespérant de réussir dans un projet si difficile, en étoient d'autant plus portés à rejetter ces Chronologies imaginaires, qui ne leur présentoient d'ailleurs aucune liaison, aucune suite, & à s'attacher à celle de l'Ecriture. Celle-ci plus sensée & plus raisonnable dans le nombre des années

(a) Voyez entr'autres sur ce sujet l'Ouvrage de M. Fourmont intitulé : *Réflexions sur l'Origine, l'Histoire & la Succession des Anciens Peuples, &c.*

qu'elle ſemble attribuer à la durée du Monde, leur paroiſſoit par cet endroit avoir, ou plus de vérité, ou du moins plus de vraiſemblance : ils la trouvoient outre cela plus liée, plus ſuivie pour la ſucceſſion des faits & l'ordre des évenemens. Ils crurent enfin qu'elle leur ſuffiſoit, pour fixer les grandes, les principales époques. Eurent-ils raiſon de le penſer ? Je hazarderai encore ici ſur ce ſujet deux ou trois réflexions, qui termineront tout ce que j'ai à dire ſur la Chronologie de l'Ecriture.

Les Peres des quatre premiers ſiecles avoient un avantage bien marqué ſur nos Chronologiſtes modernes. Comme la Verſion des Septante étoit alors la ſeule, ou à peu près la ſeule qui fût reçue dans l'Egliſe, on n'avoit point auſſi pour l'Ecriture d'autre Chronologie que la leur. Tous les Peres la ſuivoient ; & comme ils partoient tous du même principe, ils pouvoient eſpérer de s'accorder.

Il n'en eſt pas de même de nos Chronologiſtes modernes. Ils ſe trouvent partagés entre trois textes, l'Hébreu, le Samaritain & les Septante ; & le différent calcul de ces trois textes cauſe entr'eux des différences, non d'un an, ou même d'un ſiecle, mais ſouvent d'un ou de pluſieurs milliers d'années. Il s'agit de ſçavoir quel eſt le texte que l'on doit ſuivre : ils ſe battent là-deſſus, ſans qu'aucune autorité ſe mette en peine de les accorder ; & il faut convenir qu'il n'eſt pas aiſé de le faire. Le texte Hébreu de la Maſſore abrege trop les tems ; il ne compte qu'environ 4000 ans depuis Adam juſqu'à Jeſus-Chriſt : mais c'eſt le texte original ; & par cet endroit quelques Hébraïſans s'y tiennent *mordicus*, & ne céderoient pas à l'évidence même. L'HébreuSamaritain donne plus d'étendue à la durée du monde; mais il eſt moins correct, dit on, que l'Hébreu de la Maſſore. Cependant il ne laiſſe pas d'avoir ſes partiſans ;

& le Pere Morin de l'Oratoire entr'autres a fait tous ses efforts pour détruire celui-ci, & pour élever sur ses ruines l'autorité du texte Samaritain. Enfin la Version des Septante, qui fait remonter l'origine du Monde jusqu'à 6000 ans ou environ avant Jesus-Christ, outre son antiquité, outre le privilege qu'elle a d'avoir été suivie pour la Chronologie par tous les anciens Peres, compte encore parmi nos Modernes un très-grand nombre de Sectateurs, & entr'eux plusieurs noms illustres, tels que Genebrard, Vossius, le Pere Pezron, &c. Pour ne point fatiguer le Lecteur, par des discussions Chronologiques, je vais lui représenter ici en abrégé la différence des trois calculs par rapport à la vie des anciens Patriarches, qui ont vécu depuis Adam jusqu'au Déluge.

ANNE'ES DES PATRIARCHES,

Depuis Adam juſqu'au Déluge.

Selon le Texte Hébreu,		1656. ans.
Selon le Texte Samaritain,		1307.
Selon les Septante	Dans Euſebe,	2242.
	Dans Joſephe,	2256.
	Dans Jule-Africain, S. Epiphane, Le Pere Petau,	2262.

On voit par cette Table abrégée, que dans ces trois calculs, qui regardent ſeulement les tems qui ont précédé le Déluge, le Texte Samaritain abrege les années du monde de trois cens quarante-neuf ans, & que la Verſion des Septante les allonge au contraire de près de ſix cens ans, ou, ſi l'on veut, de cinq cens quatre-vingt-ſix années. Ces différences, comme on voit, ne ſont pas petites. Six cens ans avant le Déluge,

& quatorze ou quinze cens ans après de plus ou de moins, font ſans doute un arrangement bien différent dans l'ordre des faits, dans la ſucceſſion des évenemens, & dans la date des principales époques de l'Hiſtoire ancienne; & pour nous en tenir à la queſtion dont il s'agit ici, on avouera que deux mille ans de plus ou de moins font un objet dans l'antiquité du Monde. Dans ces différences de calculs ſi marquées, quel parti prendre? Les uns ſuivent opiniâtrément le Texte Hébreu; d'autres tiennent pour le Texte Samaritain, & pluſieurs ſe déclarent pour la Verſion des Septante. Pourquoi? parce qu'il leur plaît: diſons mieux; parce que l'un ou l'autre de ces calculs convient & s'accommode mieux à leurs deſſeins, à leurs vûes, à leurs idées, & ſouvent à leurs préjugés. Le Texte Hébreu a pour les uns ſon *originalité*; pour les autres les Septante ont leur droit acquis par l'uſage conſtant qu'en ont fait Jeſus-Chriſt, les Apôtres & tous les

Peres des premiers ſiecles. Dans ces perplé-xités, quelle autorité nous décidera ? Aucune : le ſeul Tribunal infaillible établi par Jeſus-Chriſt pour fixer nos doutes, garde un profond ſilence ſur ces matieres ; d'où il réſulte, qu'en ſuppoſant même dans la Chronologie de l'Ecriture toute l'autorité de la parole de Dieu, elle n'eſt pas ſuffiſante pour mettre fin à nos incertitudes, & pour nous guider dans la recherche des vérités chronologiques.

Que feroit-ce, ſi entrant dans un examen plus détaillé de la Chronologie ſacrée, j'entreprenois de faire voir, qu'indépendamment de la différence des Textes, on n'y trouve en effet aucune liaiſon, aucune ſuite, & que nos Chronologiſtes ſont obligés d'y ſuppléer par des calculs & des ſuppoſitions purement arbitraires. De-là leurs variations & leurs différences infinies, chacun d'eux cherchant à racourcir ou à allonger les tems, ſelon qu'il convient à ſon deſſein &

à ſon ſyſtême. Veut-on en voir un exemple bien marqué? qu'on jette les yeux ſur les deux Tables qui ſuivent : elles repréſentent en abregé les calculs de deux de nos plus fâmeux Chronologiſtes, le Chevalier Marſham & le Pere Pezron, par rapport aux années écoulées depuis le Déluge juſqu'au retour de la captivité de Babylone.

Selon Marsham.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,	426 ans.
De la Vocation d'Abraham à la ſortie d'Egypte,	430 ans.
De l'Exode à la fondation du Temple,	480 ans.
La durée du Temple,	400 ans.
La Captivité,	70 ans.
	Total 1806 ans.

Selon le Pere Pezron.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,
1257 ans.

De la Vocation d'Abraham à la ſortie d'Egypte, 430 ans.

De la ſortie d'Egypte à la fondation du Temple, 873 ans.

De la fondation du Temple à ſa deſtruction, 470. a. 6. m. 10. j. 1. min.

La Captivité, 70 ans.

Total 3100. a. 6. m. 10. j. 1. min.

En voyant cette derniere Table, qui ne tiroit de la ſcrupuleuſe exactitude du Pere Pezron, qui porte la préciſion non pas juſqu'aux mois & aux jours ſeulement, mais même juſqu'à une minute? Mais tout exact qu'il eſt ou qu'il veut paroître, il réſulte toujours de ces deux calculs, que comme Masrham ne ſe donne aucun eſpace, lui au

contraire en prend un qui tient de l'immenſité, puiſque du ſeul Déluge juſqu'à la fin de la Captivité, il met preſque le double de ce que compte ſon Confrere. De-là il eſt naturel de conclure que l'un des deux s'eſt trompé; & peut-être concluroit-on à bien plus juſte titre, qu'ils ſe ſont trompés l'un & l'autre. Du reſte il eſt inutile de demander qui des deux a ſuivi la Chronologie de l'Ecriture: ni l'un ni l'autre n'ont prétendu s'en écarter; tous deux ont fait profeſſion de s'y conformer: bien entendu qu'ils ſe ſont crû permis de l'accommoder à leurs ſyſtêmes.

Je pourrois citer cent exemples pareils, tous également propres à prouver, & l'abus que font nos Auteurs de la Chronologie de l'Ecriture, qu'ils tournent & façonnent à leur gré, & l'inutilité, l'inſuffiſance de cette même Chronologie, pour fixer les années du Monde. J'ennuierois le Lecteur, ſi j'entreprenois d'entrer dans ces détails; mais je

ne puis paſſer ici ſous ſilence ce qui regarde le tems des Juges. L'Ecriture dit expreſſément (*a*) que Dieu a donné des Juges aux Iſraëlites pendant quatre cens cinquante ans; & pour remplir ce nombre d'années, il eſt incroyable combien nos Chronologiſtes ont fait d'efforts, combien ce ſeul endroit a mis leur eſprit à la torture. Les uns retréciſſent abſolument le tems des Juges : les autres ne comptent la ſortie d'Egypte qu'à la quatorziéme année du Déſert. Quelques-uns dans ces quatre cens cinquante ans comprennent Joſué : pluſieurs au contraire ne commencent à compter les années des Juges que d'Othoniel. Il y en a même, qui au lieu de quatre cens cinquante ans, voudroient qu'on ne lût que trois cens cinquante. Tous allongent ou racourciſſent à leur fantaiſie le tems des Anarchies & des Servitudes. Ils ont pris l'Ecriture en tout ſens, & avec ce-

(*a*) *Reg. lib.* 1. & *Act. Apoſt. cap.* 13.

la

la ; les plus ſinceres ſont obligés d'avouer (a) que l'on eſt encore dans les mêmes perpléxités, & que juſqu'ici on a plutôt vû, que réſolu les difficultés du Livre des Juges, de celui des Rois & des Actes des Apôtres.

Je finis par cette réflexion, qui me paroît aſſez ſenſible. Que la diviſion & les variations des Chronologiſtes ſoient infinies par rapport à la durée ou au nombre des années du Monde, c'eſt une vérité dont on ne ſçauroit douter, pour peu que l'on ait lû, & qui d'ailleurs a été démontrée par le Pere Tournemine, Jéſuite, dans l'énumération qu'il en a faite à la fin du Ménochius. Cependant quelque diverſité qui regne entre eux, tous font profeſſion de ſuivre la Chronologie de l'Ecriture, & de s'y conformer. D'où je conclus, (& j'eſpere que tout homme ſenſé tirera la même concluſion avec moi) que puiſque l'Ecriture ne ſuffit pas

(a) Voyez M. Fourmont, *ubi ſup. Tom.* 11. *liv.* 3. *chap.* 10.

pour les mettre d'accord entr'eux, elle n'eſt pas un guide ſûr, fidele & ſuffiſant, pour regler & fixer la Chronologie.

CONCLUSION.

Inutilité de la Chronologie pour fixer les années du Monde.

Si l'on pouvoit encore en douter, il ſuffira pour s'en convaincre de ſe rappeller ce qui vient d'être dit des variations étranges des Chronologiſtes, & de leurs diſſenſions éternelles. Un d'entr'eux en convient de bonne-foi (*a*); & de ſon aveu, ni Scaliger, ni Petau, ni Uſſérius, ni Marsham, ni Cumberland, ni Pezron, ni Périzonius, ni aucun de ceux de nos Auteurs qui ſe ſont rendus célebres en ce genre, n'ont encore pû s'accorder ſur la vérité d'aucune Epoque. Or s'ils ne ſçauroient convenir entr'eux de la

(*a*) M. Fourmont, *ubi ſup.* Voyez ſa Préface, pag. vj. & ſuiv.

date des Epoques particulieres, comment leur ſera-t'il poſſible de remonter juſqu'à la grande Epoque, juſqu'à l'Epoque générale, qui eſt l'origine du Monde?

M. Fourmont attribue cette diviſion des Chronologiſtes à ce que chacun d'entr'eux s'étant fait un plan & un arrangement particulier d'âges, de regnes, d'années de regne, & ne voulant pas en ſortir, de toute néceſſité il n'a dû s'accorder avec les autres qu'en très-peu d'articles. Dans cette diſpoſition, comme pour fixer, dit-il, l'Epoque des faits, bon gré malgré, il faut que le Chronologiſte prenne parti: bon gré malgré auſſi, attaché à un ſentiment & obligé d'en rechercher toutes les raiſons, il s'y livre inſenſiblement, & choiſit très-ſouvent preſque par machine le ſentiment qui tend le plus, & qui convient le mieux à ſes vûes particulieres.

Cette raiſon eſt ſans doute de quelque poids: il eſt vraiſemblable qu'elle influe

beaucoup dans les différences & les variations de notre Chronologie. Mais la ſource du mal vient certainement de plus loin ; & l'on ne doit point en rechercher la cauſe ailleurs, qu'en ce que nos Chronologiſtes n'ont aucun point fixe d'où ils puiſſent partir ſûrement, aucun principe certain qu'ils puiſſent ſuivre. Tous, à la vérité, regardent la Chronologie de l'Ecriture comme le flambeau qui doit les guider & la regle qu'ils doivent ſuivre ; tous font profeſſion de s'y conformer. Mais outre que j'ai fait voir qu'il n'étoit pas encore bien décidé, que ſans manquer au reſpect qui eſt dû aux Livres ſaints, il ne ſoit peut-être pas permis de s'écarter de leur maniere de compter ; le peu que j'ai dit des ſecours qu'ils pouvoient nous fournir pour la Chronologie, du peu de ſuite & de liaiſon que l'on remarque dans celle qu'ils nous offrent, & de la différence des Textes, cela joint aux variations perpétuelles de ces mêmes Ecrivains, dont chacun proteſtant qu'il

veut s'y conformer, ſe donne en même tems la liberté d'y ſuppléer, de l'altérer ou de l'interpréter à ſa fantaiſie : toutes ces raiſons, dis-je, ſont plus que ſuffiſantes pour convaincre toute perſonne ſage, que cette regle qu'on nous propoſe eſt une regle très-défectueuſe, & que c'eſt un guide mal ſûr & abſolument inſuffiſant pour fixer notre Chronologie.

Deſtitués de ce ſecours, à quoi donc pourrons-nous nous attacher ? Sera-ce aux Olympiades & aux Marbres d'Arondel ? Mais outre qu'ils ne remontent pas aſſez haut, ces derniers ont beaucoup perdu de leur crédit parmi les Sçavans ; & l'on diſpute encore aujourd'hui de quel point il faut partir pour commencer à compter les Olympiades. Croirons-nous trouver plus de ſecours dans l'antiquité chimérique des Chaldéens, & entrerons-nous dans le cahos ténébreux des Rois Aſſyriens & Babyloniens, dont le ſynchroniſme, de l'aveu de nos plus habiles

Chronologiſtes, eſt encore pour nous une énigme ? Ou bien aurons-nous recours aux Dynaſties Egyptiennes, ou abſolument fabuleuſes, ou ſi imparfaites, ſi mutilées, ſi dérangées, ſi confuſes en un mot & ſi obſcures, qu'aucun de nos Auteurs, ſi l'on en excepte M. Fourmont, qui n'a été ſuivi de perſonne, n'a oſé ſe flatter d'être ſorti avec honneur de leur labyrinthe ? Nous en rapporterons-nous enfin aux Annales Chinoiſes, qui, de l'aveu des Chinois mêmes, ne contiennent pour les premiers tems, ni moins d'obſcurités, ni moins de fables ? Non ; & il eſt généralement décidé, que l'Hiſtoire profane ne ſçauroit nous fournir ce point fixe que nous cherchons, pour remonter juſqu'à l'origine du Monde.

Mais l'eût-on trouvé ce point fixe, en ſeroit-on plus avancé ? Je ne ſçais ; & je doute ſi avant toute choſe il ne ſeroit point néceſſaire de réſoudre une difficulté que tout le monde ſçait, mais à laquelle on ne fait

peut-être pas toute l'attention qu'elle mérite. C'eſt qu'originairement les différens Peuples ont compté les tems fort différemment, & que l'année n'a pas toujours été de douze mois chez toutes les Nations de la Terre. Les uns ne la compoſoient que d'un mois, comme les Egyptiens ; les autres de trois, comme les Arcadiens ; les autres de ſix, comme les Acarnaniens ; & ce ne fut qu'en différens tems que les uns & les autres commencerent à la compoſer de douze. Toute l'Antiquité rend témoignage à cette vérité ; & Pline nous apprend (*a*) que c'eſt pour cette raiſon que dans les Hiſtoires anciennes nous trouvons des vies ſi longues. Or de-là ne réſulte-t'il pas que pour fixer

(*a*) *Annum alii æſtate unum terminabant, & alterum hyeme ; alii quadripartitis temporibus, ſicut Arcades, quorum anni trimeſtres fuêre : quidam Lunæ ſenio, ut Ægyptii. Itaque apud eos aliqui & ſingula millia annorum vixiſſe produntur.* Plin. Hiſt. lib. 7. cap. 49. Voyez auſſi Diodor. lib. 1. Solin. cap. 1. Macrob. Saturn. lib. 1. cap. 12. Auguſtin. de Civ. Dei, lib. 15. cap. 12. &c.

la Chronologie des différens Peuples, il faudroit commencer par déterminer de quelle maniere chaque Nation a d'abord compté ses années, & fixer ensuite le tems auquel elle a commencé à compter par années solaires? Sans cela pourra-t'on se flatter jamais d'avoir une Chronologie sûre & exacte? Mais qui osera entreprendre de débrouiller ce cahos? Quel nouveau Thésée pourra se flatter de ne pas s'égarer dans les détours inexplicables de ce labyrinthe? Concluons donc que tous les travaux des Chronologistes, toutes les recherches qu'ils ont faites jusqu'ici, sont fort inutiles pour fixer les années du Monde; & que les lumieres de la Chronologie ne suffisent pas, pour nous faire remonter jusqu'à son origine.

FIN.











